



Smog pour le Commander

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD



ESPIONNAGE

***SMOG
POUR
LE COMMANDER***

H. Gougeon

FLEUVE NOIR

G.J. ARNAUD

SMOG POUR LE COMMANDER

ROMAN D'ESPIONNAGE

FLEUVE NOIR

1975

CHAPITRE PREMIER

D'habitude, le smog commençait de tamiser la lumière du soleil au début de l'après-midi, lorsque les sept ou huit millions de voitures circulant dans Los Angeles avaient libéré leurs vingt mille tonnes de gaz carbonique. Mais ce jour-là, comme un fait exprès, le terrible brouillard commença très tôt, vers 11 heures, et, à 13 heures, lorsque la gynécologue noire Ella Ganaway fut appelée par sa sœur, le quartier de Watts se trouvait en pleine purée de pois.

— Que veux-tu ? fit-elle à l'appareil. Tu sais bien que je vais commencer mes consultations dans quelques instants.

— Écoute, Ella, il faut que tu viennes.

— De quoi s'agit-il ? Des ennuis de santé ?

Billie, depuis sa conversion au catholicisme, refusait de prendre la pilule anticonceptionnelle ou d'utiliser le moindre contraceptif. Comme, d'autre part, son tempérament sexuel acceptait difficilement d'être brimé, elle avait eu deux gosses en moins de deux ans, tous de père inconnu, bien sûr. Ce qui n'arrangeait ni sa réputation ni ses finances. Elle lui versait une petite pension mais sa clientèle de femmes de chômeurs, de prostituées exploitées par des souteneurs cupides, de vieilles femmes détraquées par des maternités innombrables ne l'enrichissait guère. Si sa sœur en avait eu le courage, elle aurait pu travailler dans un hôpital puisqu'elle avait son diplôme d'infirmière. Mais Billie était trop paresseuse, passait son temps à boire, fumer de la marijuana et faire l'amour. Au demeurant une brave fille avec le cœur sur la main et toujours prête à rendre service.

— Je ne peux rien te dire au téléphone

— Ça ne peut pas attendre ce soir ? Justement, j'ai une visite dans ton quartier.

— Non, viens tout de suite, répondit Billie d'une drôle de voix, comme si elle avait peur ou souffrait.

Elle fronça les sourcils.

— Bien, j'arrive.

Dans quel guêpier s'était-elle encore fourrée ? Dans le fond mieux valait y aller, vider l'abcès sinon elle n'aurait pas la sérénité habituelle pour supporter les vingt ou vingt-cinq clientes de l'après-midi, écouter

leurs doléances, les consoler, leur remonter le moral et prendre un air compréhensif lorsqu'elles lui avouaient, une sur deux, qu'elles ne pouvaient la payer pour le moment.

Dans la rue, elle retrouva sa petite Simca française, s'installa au volant. Elle releva sa jupe de daim sur ses longues jambes pour conduire plus à l'aise. Un passant siffla d'admiration depuis le trottoir et elle démarra, un petit sourire amer sur ses lèvres épaisses. Depuis qu'elle s'occupait intensément des femmes souffrantes, elle ne pensait plus aux hommes et parfois en arrivait à les détester. Notamment lorsqu'une grosse femme dévorée par douze ou quinze accouchements s'allongeait placidement sur sa table d'auscultation en lui disant :

— Docteur, je crois que cette fois je me suis laissée encore prendre.

Il y avait toujours une excuse. Pas d'argent pour acheter les pilules ou bien le stérilet qui avait été déplacé. Ella Ganaway proposait alors la seule solution qui lui parut judicieuse, l'avortement.

— Mon homme ne sera pas content.

C'était souvent vrai. Pourtant l'opération était entièrement gratuite et prise en charge par une association politique. Avec les jeunes femmes, ça marchait ; mais les plus âgées n'osaient pas, craignaient leur mari, du moins l'homme qui partageait leur vie à ce moment-là. Ella trouvait que ces mâles se comportaient comme de petits tyrans et que, noirs ou blancs, ils adoptaient les mêmes attitudes pour écraser les femmes de leur supériorité.

Pourtant elle avait aimé l'amour lorsqu'elle était étudiante puis interne dans un hôpital. À cette époque, elle avait plusieurs amants, ne couchait jamais seule. Puis le travail était venu, ce travail intense, astreignant, dans un quartier englouti dans une misère incroyable. Ella et Billie appartenaient à la bourgeoisie noire de Los Angeles et avaient eu une enfance heureuse. Puis Ella, la première, avait pris conscience de l'état d'infériorité dans lequel vivait la population noire des États-Unis. Elle avait milité dans différents mouvements extrémistes, les *Blacks Muslims*, puis les Panthères Noires mais, depuis qu'elle se collectait avec la réalité quotidienne, elle n'avait plus le temps de suivre ses anciens amis. Billie aussi avait milité mais toujours en fonction du garçon qu'elle fréquentait alors. Mais une fois à Watts, elle n'avait plus jamais eu le courage d'en repartir.

Elle habitait une maison en partie détruite au cours des émeutes de 1965 et jamais reconstruite, un petit appartement au rez-de-chaussée. Heureusement car des échelles remplaçaient l'escalier brûlé dans l'incendie. Pourtant il restait encore de nombreux locataires dans les étages qui menaçaient de s'écrouler.

Elle rangea sa voiture le long du trottoir, la ferma à clé non sans trouver ce geste absurde. Peut-être ne la retrouverait-elle pas à son retour. Ou bien on lui aurait enlevé une roue, les essuie-glaces ou n'importe quel autre accessoire.

Sa silhouette attira le regard de plusieurs hommes assis sur le haut du trottoir en bois et l'un d'eux lui cria quelque chose en portant sa main à sa braguette. Elle emportait à tout hasard sa trousse, ne sachant pourquoi sa sœur la faisait venir.

Elle frappa doucement à cause des enfants, deux ans et quatorze mois, qui faisaient certainement la sieste. Billie aimait faire la foire mais demeurait une excellente mère, une véritable panthère.

Sa sœur vint ouvrir. Plus petite que Ella, plus ronde aussi, avec une poitrine très développée et toujours libre de soutien, souvent offerte. Toujours en mini-jupe également qui découvrait ses cuisses pulpeuses à la peau sombre très douce. Tout de suite Ella comprit que sa sœur était vraiment dans un drôle d'état. Ses yeux en amande étirés vers les tempes viraient au jaune tandis que sa bouche tremblait.

— Que se passe-t-il ?... On dirait que tu as la fièvre.

En même temps elle essayait d'entrer et, chose bizarre, Billie paraissait s'y opposer.

— Mais pousse-toi, voyons.

Comme à regret sa sœur cadette s'effaça et Ella fit quelques pas dans le living de l'appartement. Toujours le même désordre, le même divan crevé sur lequel Billie avait jeté une couverture africaine, des disques et des revues érotiques un peu partout.

Lentement Billie avait refermé la porte, s'appuyait contre, les yeux mi-fermés.

— Alors qu'y a-t-il ? Tu es malade ?

— Non.

— Les gosses ?

Le visage de Billie se contracta.

— Il leur est arrivé quelque chose ? Ils sont à côté ?

— Non.

Ella s'apprêtait à pénétrer dans la chambre, deuxième et dernière pièce de l'appartement, s'immobilisa, se retourna ensuite vers sa sœur.

— S'ils dorment, je ne vais pas les réveiller. Juste un coup d'œil et ensuite je t'indiquerai un bon pédiatre.

— N'entre pas.

Perplexe elle regarda sa sœur puis la porte de la chambre.

— Que me caches-tu ?

— Ils... Les enfants ne sont pas là.

— Ils ne sont pas là ?

Une idée folle, absurde traversa son cerveau. Elle pensa que sa sœur s'était débarrassée d'eux, les avait confiés à un orphelinat ou à un organisme charitable. Furieuse, elle marcha vers Billie, le visage contracté :

— Tu vas me dire toute la vérité... Si tu étais incapable de les garder il fallait en discuter d'abord avec moi et...

Soudain une voix ironique s'éleva dans son dos :

— Et qu'aurais-tu fait, Ella ? Tu les aurais pris chez toi ?

Elle pivota et regarda l'homme qui était sorti de la chambre silencieusement. Tout de suite elle ne le reconnut pas à cause de la barbe et des cheveux coiffés à l'afro. Puis le regard lui rappela quelqu'un, quelqu'un qui louchait terriblement et s'efforçait de le cacher.

— Petrus, dit-elle, Petrus Lindson.

Le garçon s'inclina.

— On n'a pas oublié les vieux amis ?

Un ami, Petrus ? Certainement pas. Un personnage trouble, excité et violent. Toujours prêt à lancer les autres dans des actions sanglantes. Elle se souvenait de son rôle durant les émeutes de 65. Il dirigeait les pillages, les incendiaires mais on ne l'avait jamais arrêté faute de preuves contre lui. Jamais elle n'avait pu savoir à quel groupe il appartenait.

— Toujours belle, Ella, dit-il. Tu n'as pas changé. On dit que tu es un bon médecin.

La jeune femme regarda sa sœur mais celle-ci détournait les yeux. S'était-elle débarrassée des enfants à cause de ce type ? Comment pouvait-elle lui trouver un attrait quelconque ? Quant à elle, il la dégoûtait profondément.

— Oui, toujours belle, dit-il en avançant.

Il avait les pouces dans la ceinture de son jean qui moulait son ventre de façon impudente. Effarée, elle découvrit la bosse que faisait son désir en attente, détourna les yeux profondément choquée. Elle ne comprenait plus rien à la situation.

— Billie, vas-tu m'expliquer enfin...

— Non. C'est moi qui vais le faire. Si tu veux bien. Ella, ta sœur ne pourrait pas dire deux mots de suite. Tu la connais ? Émotive en diable.

— Et toi, beau parleur, hein ? fit-elle acerbe en le fixant dans les yeux. Je me souviens des meetings de 65. Tu savais bien enflammer les foules puis te dérober au dernier moment.

Il ricana :

— Toujours courageuse, hein ? Tu n'as pas peur ?

— De qui, de toi ?

— Pourquoi pas ? demande à ta sœur si elle n'a pas peur de moi.

Pas la peine. La jeune gynécologue se rendait bien compte que Billie maîtrisait difficilement une terreur sans nom. À son tour elle commença à se sentir plus que mal à son aise sous le regard divergent de Petrus.

— Qu'as-tu fait des enfants ? demanda-t-elle doucement.

— Ah ! fit Petrus en frottant ses mains.

Il se laissa tomber sur le divan, écarta les bras et les jambes comme un homme qui veut se relaxer. À nouveau elle remarqua la protubérance du bas-ventre. Loin d'être dégoûtée elle en fut rassurée. Petrus la désirait et elle pouvait toujours composer avec un homme ainsi conditionné par le désir.

— Je ne suis pas obligé de te répondre, dit-il... Et même je pourrais te demander de me poser la question à genoux. Tout près de ce divan, tu vois ce que je veux dire ? Et si tu te comportes bien, peut-être que je te donnerai des nouvelles de leur santé. Oui, peut-être.

Il tendit la main, prit un paquet de cigarettes et puisa dedans.

— Billie, du feu.

Ella suivit des yeux sa sœur qui se précipitait dans le réduit servant de cuisine, revenait une boîte d'allumettes à la main. De ses doigts tremblants elle en craqua une, approcha la flamme de la cigarette.

Petrus tira sur la flamme, saisit le poignet de Billie dans sa main. Il souffla l'allumette sans la lâcher puis dirigea cette main vers son ventre. En même temps, il regardait Ella figée dans une stupeur sans nom.

— Tu vois comme elle est docile ? Si je le veux elle fera bien autre chose. Pas vrai, Billie ? Et même toi tu le feras. Parce que les deux petits enfants sont quelque part. Où ça ?

Il se mit à rire comme un fou tout en faisant opérer aux doigts de

Billie un mouvement de va-et-vient sur le tissu de son jean.

— Les pauvres petits...

Soudain il repoussa brutalement Billie, plongea en avant. Elle avait ramassé un lourd cendrier en granit et venait de le lui lancer à la figure. L'objet passa à quelques centimètres de sa tête, roula sur le plancher avec fracas.

Petrus se releva d'un bond, le visage déformé par la rage :

— Ne recommence jamais... Jamais, tu entends ? Sinon je te fais ramper à mes pieds et je t'oblige à me faire tout ce que je voudrai. Et tu le feras sinon un des enfants mourra. La petite fille pour commencer, la plus grande. Puis le petit garçon. Et tu dois me croire.

— Je t'en prie, murmura Billie d'une voix rauque. Crois-le. Ça dure depuis ce matin...

Puis elle éclata en sanglots et vint vers sa sœur, appuya son front contre ses reins. Petrus ramassa la cigarette qui fumait sur le plancher, la porta à ses lèvres épaisses et crevassées :

— Ta sœur est raisonnable. Elle est arrivée à un stade où elle a compris ce qu'il fallait faire. Toi, tu n'as pas compris.

— Que veut-il ? dit Ella sans s'occuper de Petrus. Compte-t-il sur notre complaisance ? Il aurait enlevé les deux gosses uniquement pour ça ? Il y a des bordels un peu partout et des filles à deux dollars. Pas besoin de prendre de tels risques.

Dans un rire strident Petrus se pliait en deux comme si ce que disait la jeune femme était du plus grand comique. Billie renifla et parla doucement.

— Ils dormaient quand je suis allée faire les courses ce matin vers 10 heures. À mon retour Petrus était là mais pas les gosses. Puis il m'a demandé de te téléphoner. Je crois qu'il attend quelqu'un.

— Voilà, dit Petrus, j'attends quelqu'un. Il a un peu de retard mais c'est normal. En attendant j'ai passé le temps comme j'ai pu. Billie a été très gentille tout à l'heure. Juste avant qu'elle ne te téléphone. Tu devrais prendre exemple sur elle, mon petit. Ça nous occuperait. Et ne prends pas tes airs de madone outragée. Si tu veux que les petits aient leur lait ce soir tu ferais mieux de prendre ma demande en considération. D'ailleurs j'ai toujours eu envie de coucher avec toi.

Elle frissonna. Elle avait beau penser aux deux enfants, aux dangers qui les menaçaient, jamais elle ne pourrait accepter de consentir à ce qu'il demandait.

— Tu vois ? Moi, je n'attends que ça. Depuis que tu es rentrée. Tu

es si belle, Ella. Depuis toujours j'ai un petit faible pour toi. Il y a longtemps que j'ai envie de coucher avec toi.

— Que veux-tu faire des enfants ?

Il eut un geste désinvolte :

— Oh ! ça c'est autre chose et celui qui doit venir te l'expliquera mieux que moi. Viens ici, nous allons faire l'amour. Sous les yeux de ta sœur. Ça ne vous est jamais arrivé, je parie. Oh, je suis sûr que Billie a souvent fait ça en compagnie, mais jamais devant toi. Et puis, tu vois, ça m'excite de savoir que chaque jour tu visites plusieurs dizaines de femmes. Oui, vraiment, ça me fait quelque chose.

Elle le toisa :

— Donc tu n'es qu'un exécutant ? Il y a quelqu'un au-dessus de toi ?

Il resta la bouche ouverte, interloqué, puis fit une grimace de dépit.

— Je suppose que, dans ce cas, cet inconnu n'aimerait pas apprendre que tu as abusé de la situation pour ton propre compte ? Je te prie de nous laisser tranquille.

Il la regarda avec des yeux un peu fous, oubliant de se concentrer et louchant abominablement.

— Tu le regretteras, dit-il.

— Possible mais en attendant je vais faire du café.

Entraînant Billie elle passa dans la cuisine et mit l'eau à chauffer sur le gaz.

— C'est lui qui t'a demandé de m'appeler ?

— Oui..., fit sa sœur ennuyée. Je crois que c'est à toi qu'ils en veulent. Je suis désolée de t'attirer des ennuis à cause de ces gosses. Si j'avais suivi tes conseils...

Elle ne montra aucune compassion :

— Je t'en prie. Ils auraient trouvé autre chose. Tu ne sais pas ce qu'ils me veulent exactement ?

— Non. Il a beaucoup parlé mais il n'a rien laissé échapper de son secret.

— Qui attendons-nous ?

— Je l'ignore mais Petrus semble avoir beaucoup de considération pour lui et même une certaine crainte.

L'odeur du café commençait à envahir le petit réduit et devait

pénétrer dans le living car le garçon les interpella, toujours vautré sur le divan :

— Hé là-bas, apportez-m'en une tasse. Bien sucré.

— Il devait avoir un complice pour emporter les enfants. Les voisins ont dû voir quelque chose ?

— Peut-être mais je n'ai pas pu les interroger. J'ai pu seulement aller jusqu'à la cabine en face pour t'appeler et tout le temps il a bien surveillé si je ne parlais à personne.

Elle versa du café dans une tasse, y joignit plusieurs cuillerées de sucre en poudre et alla porter le tout à Petrus Lindson. Lorsqu'elle revint, Ella buvait le sien, le regard dans le vide.

— Je crois qu'il n'aurait pas pu faire ce qu'il disait, murmura Billie. Il se vantait.

— Je n'en suis pas aussi sûre que toi, répondit la jeune femme. Il y a longtemps que tu ne l'avais pas vu ?

— Plusieurs années. On m'avait dit qu'il avait quitté les États-Unis. Pour voyager en Europe.

— Il n'a pas fait allusion à la politique ?

— Non, pas du tout.

Elle prit une cigarette et la fuma lentement. Bien qu'angoissée elle gardait tout son calme, exactement comme lorsqu'elle se trouvait devant un accouchement difficile.

— Pourvu qu'ils ne prennent pas froid, soupira Billie. Flossie est toujours fragile des bronches. J'espère qu'ils n'ont pas peur. Tu crois qu'ils comprennent ?

— Certainement pas, dit Ella. Ne t'inquiète pas, cela ne laissera aucun souvenir désagréable en eux.

Puis elle se tut. Quelqu'un venait de pénétrer dans l'appartement.

CHAPITRE II

Sans sortir du réduit, Ella se retourna légèrement, regarda à travers la fente qui séparait la porte du chambranle. Un homme se tenait debout devant le divan tandis que Petrus se relevait lentement, le visage grave. L'inconnu portait un costume bleu marine à rayures presque noires, une chemise blanche et une cravate rayée de bleu également. Son visage rond était d'un noir si foncé qu'elle pensait que l'homme venait d'Afrique. Aucun noir américain n'avait cette teinte d'épiderme. Il portait des lunettes à la monture lourde, certainement en écaille. Après quelques échanges de paroles avec Petrus il regarda en direction de la cuisine. Billie sortit la première, intimidée, se retournant vers la porte, annonçant ainsi la venue de sa sœur. Ella parut et le nouveau venu la détailla avec insolence, parut apprécier le corps mince, les seins aigus, les hanches étroites mais rondes.

— Miss Ganaway ?

Elle hocha la tête. Il parlait l'anglais avec un accent étranger ce qui acheva de lui confirmer qu'il venait du vieux continent africain.

— Votre nièce et votre neveu sont en excellente santé. Je viens de les quitter. Vous n'avez pas d'inquiétude à avoir.

Billie fit un pas en avant comme pour poser une question anxieuse mais s'abstint.

— Pourquoi les avez-vous enlevés ? demanda Ella.

— Nous le devons. Vous comprendrez pourquoi bientôt. Il faut que nous parlions tous les deux. Si vous le voulez je vais vous raccompagner chez vous en voiture.

— J'ai la mienne.

— Eh bien, nous prendrons la vôtre.

Il se tourna vers Petrus :

— Tu restes ici. Tu m'attends.

Billie se précipita vers sa sœur.

— Je ne veux pas rester seule avec lui...

— Ne t'inquiète pas, dit Ella en lui caressant les cheveux qu'elle faisait régulièrement décréper, à l'encontre de la nouvelle mode afro. Tu ne risques rien.

— Les enfants...

— Je m'occupe de tout. Couche-toi et essaye de dormir... Quand tu seras seule, ajouta-t-elle avec un regard méprisant pour Petrus Lindson.

Ce dernier déroba son regard fuyant derrière ses lourdes paupières. Il ne paraissait pas à l'aise en présence de son compagnon. Ce dernier eut un sourire glacé :

— Si elle veut se coucher, tu lui fiches la paix. Tu m'as compris, Petrus ?

— J'ai bien compris.

Calmement Ella ouvrit la porte de sa voiture, déverrouilla celle d'à côté. L'homme s'installa sur le siège.

— Faites un grand détour pour rentrer chez vous. Nous avons à discuter sérieusement.

— Mes patientes m'attendent.

— Cela ne durera pas plus d'un quart d'heure.

Elle démarra et se dirigea vers le centre de Los Angeles. Elle conduisait très bien, sans la moindre nervosité et il lui fit part de son admiration.

— Je vois que vous ne vous affolez pas et je vous en remercie. Les renseignements que j'ai reçus sur vous disaient que vous étiez une fille très équilibrée et courageuse.

Elle fronça les sourcils. Il avait reçu des renseignements sur elle ? D'où pouvaient venir ces informations ?

— Vous avez encore de nombreux amis dans certains milieux. Bien sûr vous les avez perdus de vue à cause de vos activités professionnelles mais je sais que vous gardez toujours des idées aussi nettes et passionnées qu'il y a dix ans. Vous continuez à lutter pour la libération de notre peuple et contre l'hégémonie blanche.

— Non, je ne lutte plus. Maintenant je soigne. Le reste appartient bien au passé.

— Allons, ne soyez pas modeste. Votre action est importante. Vous réconfortez ces malheureuses qui ont besoin de vous, vous leur parlez et ainsi vous faites de la très bonne propagande.

— Je ne sais pas si vos renseignements sont à jour, fit-elle un peu ironique. Mon but n'est pas seulement la libération des Noirs mais aussi et plus généralement celle de la femme.

— Mais je sais. Je crois que l'un ne va pas sans l'autre. Tout est

mêlé dans la vie. Il serait absurde que nous remportions des victoires pour le premier objectif et que nos frères gardent une mentalité médiévale envers nos sœurs.

— Si nous en venions au but ? Vous tournez autour du pot depuis un moment. Le problème est simple. Vous avez enlevé les enfants de ma sœur et vous ne les rendrez qu'en échange de quelque chose. Une chose que je suis à même de vous fournir ?

Il retira ses lunettes, les essuya avec un mouchoir où le bleu dominait. Révolutionnaire peut-être mais raffiné et soucieux de son élégance. Ce genre d'homme la faisait toujours sourire mais l'inconnu, malgré cette faiblesse, devait posséder une personnalité puissante.

— Mon nom est Simon Borney. Enfin c'est le nom que j'utilise depuis quelque temps. Inutile de vous dire que si le F.B.I. apprenait ma présence à Los Angeles il rentrerait en transe.

— À ce point ? fit-elle moqueuse.

— Je ne me vante pas.

— Que nous voulez-vous ?

— Vous êtes directe, hein ?

Ils avaient quitté le ghetto noir et approchaient du centre-ville dans une circulation intense. Elle pensa qu'il lui faudrait au moins un quart d'heure pour pouvoir repartir dans l'autre sens. Les bonnes femmes allaient attendre et son aide médicale, Mary Hinder, s'arracherait les cheveux.

— Si nous en finissons, soupira-t-elle.

— Comme vous voudrez. Mais, avant de croire que vous pouvez avoir le choix de refuser ma proposition, sachez ceci. Nous ne sommes pas des gens sensibles. Si tout ne marchait pas comme nous le voulons, les gosses ne seraient jamais rendus.

— Voilà qui est clair, fit-elle les dents serrées.

— Vous n'avez pas d'autre solution que celle de m'obéir.

Ils venaient de s'arrêter à un feu rouge. Un policier regardait dans leur direction. Mais Simon Borney resta impassible et elle pensa qu'il possédait une grande maîtrise sur ses nerfs. Un homme dangereux, très dangereux.

— Le prochain rendez-vous de Diana est bien pour dans huit jours environ ?

Ella sursauta :

— Comment le savez-vous ?

— Je vous ai dit que nous savions tout. Diana Jellis vient régulièrement chez vous chaque mois. Se faire soigner d'une métrite.

— Vous savez comment elle l'a prise ?

— Je le sais aussi. Dans l'État du Mississippi, des Blancs du K.K.K. se sont emparés d'elle au début de ses tournées politiques. Elle n'était pas encore connue. Ils l'ont violée avec un épi de maïs comme dans Faulkner. Mais cela ne l'a pas empêchée de continuer et de devenir l'idole de la population noire.

Tout en s'efforçant de ne rien laisser paraître, la jeune femme était terriblement inquiète. Cet homme savait beaucoup de choses. Le secret de Diana Jellis notamment. Certes, la jeune leader révolutionnaire n'avait jamais caché que le K.K.K. lui avait fait subir des sévices mais peu de gens savaient en quoi ils consistaient. Et elle était probablement la seule à connaître le dossier médical de Diana.

— Elle est devenue votre amie ?

— C'est beaucoup dire, fit Ella crispée. Mais c'est une fille sympathique, sincère et courageuse.

— Oui, dit Simon. Dommage qu'elle s'apprête à trahir la cause noire.

Ella Ganaway dut se concentrer sur sa conduite pour ne pas se laisser emporter par l'indignation.

— Vous mentez.

— Non. Diana a eu des contacts avec les autorités de ce pays. Elle s'apprête à rejoindre une position proche de celle du pasteur Luther King. C'est-à-dire à renoncer à la lutte ouverte et violente pour retomber dans les erreurs passées. Nous ne l'accepterons jamais.

— Qui désignez-vous ainsi ?

— Vous n'avez pas besoin de le savoir. Vous devez simplement comprendre que Diana Jellis va vous trahir.

— Je ne le crois pas.

— C'est pourtant la vérité. L'accepteriez-vous ?

Ella réfléchit durant quelques secondes avant de répondre :

— Je ne sais pas. Pourquoi pas ? La violence n'est pas tellement payante jusqu'à présent.

— Parce qu'elle était sporadique, inorganisée et trop passionnelle. Nous devons être forts, disciplinés et froids comme la mort. Aucun compromis n'est possible.

Enfin elle put faire un demi-tour compliqué, fut heureuse de rouler

vers Watts. Elle n'aimait guère sortir du quartier noir et se sentait de moins en moins à l'aise avec les Blancs.

— Diana Jellis devient forcément notre ennemie et celle de tous les Noirs. La vôtre également.

Ella Ganaway ne répondit pas mais savait que jamais elle ne considérerait la jolie Diana Jellis comme une ennemie. La jeune révolutionnaire avait trop souffert, pris trop de risques pour qu'on puisse l'accuser de trahir.

Elle avait fait de la prison, avait échappé par miracle à une dizaine d'attentats, avait été ignominieusement traitée par le K.K.K. On la provoquait constamment et en Californie les policiers essayaient de la faire tomber dans des pièges. Jusqu'à présent elle s'était toujours tirée des pires situations. On l'avait accusée de trafic de drogue, d'armes. On l'avait accusée de pratiquer le cannibalisme au cours de cérémonies secrètes, d'assister régulièrement à des sacrifices humains. Les bruits les plus odieux circulaient sur son compte. On racontait dans la bourgeoisie blanche qu'elle faisait l'amour avec un chimpanzé, qu'elle se bourrait d'aphrodisiaques et se livrait à des orgies inouïes. On disait aussi qu'elle avait tué ses parents alors que ces derniers étaient morts d'usure physiologique, l'année des huit ans de Diana. Elle avait été élevée par un oncle, petit commerçant d'une bourgade voisine. On avait acheté cet homme pour lui faire raconter n'importe quoi mais à peine avait-il touché l'argent qu'il se soûlait à mort et mourait au bout de trois jours de souffrances cruelles. Jamais le journal à scandale commanditaire de l'affaire n'avait pu enregistrer ses confidences.

— Vous la haïssez ? demanda-t-elle à Simon Borney.

— Non, mais elle n'est plus à même de conduire notre action. Nous devons la remplacer.

— Avez-vous l'intention de la tuer ? Comme Luther King ?

Il haussa les épaules :

— Le rapprochement est mal venu. Vous savez bien que nous ne sommes pas les auteurs de ce crime ?

— Vous auriez pu l'être. Pour vous, Martin Luther King n'était qu'un tiède vendu aux maîtres blancs.

Enfin ils arrivaient dans le ghetto noir et tout de suite la misère, la saleté sautaient aux yeux. Des jeunes gens inoccupés assis sur les trottoirs en bois regardaient passer les voitures. Le chômage devenait chaque jour plus cruel surtout depuis la crise de l'énergie. Certaines fabriques avaient carrément renvoyé tous les travailleurs de couleur.

— Qu’attendez-vous de moi ?

— Je vais vous l’expliquer.

Lorsqu’elle arriva chez elle, elle passa d’abord par sa salle de bains pour mouiller son visage, puis se regarda dans la glace. Son teint virait au gris, tandis que ses yeux exprimaient, outre une grande lassitude, un dégoût complet d’elle-même.

— Ella, vous êtes là ?

C’était son aide médicale Mary Hinder qui frappait à la porte. Elle ouvrit et la grosse noire la regarda avec stupeur :

— Mais qu’avez-vous ? Il vous est arrivé quelque chose ?

— Non... Un peu de fatigue.

— La salle d’attente est pleine et j’ai dû en mettre dans le petit salon. Aucune n’a voulu rentrer chez elle.

— Je vais y aller.

Mais l’aide médicale la regardait toujours avec inquiétude :

— Vous croyez que vous pourrez ? J’en ai compté dix-sept.

— Oui... Juste le temps de me reprendre un peu.

À 4 heures elle avait déjà reçu une dizaine de femmes lorsque le téléphone sonna.

— Ella, c’est moi, Billie. Petrus est parti avec ce type. Que t’a-t-il dit ?

— Cela doit rester entre nous.

— Mais les enfants ? haleta Billie.

— Ne t’inquiète pas. Tout ira bien. Ils ne sont pas en danger. Je ferai tout ce qu’ils me demanderont. Ne me demande plus rien... Ne me rappelle pas aujourd’hui... J’ai beaucoup de travail et ensuite je veux me reposer.

— Ella, qu’est-ce que je dois faire ?

— Rien.

— Mais pour les voisins. Ils vont s’étonner.

— Dis que tu as porté les gosses à la campagne. Sur mon conseil.

— On va m’accuser de les avoir vendus. Tu sais que c’est courant ? S’ils m’envoient les flics ?

— Mais non. Tu dramatises. Tout ira bien.

— Petrus m’a interdit de quitter la ville. Il a dit qu’ils auraient

besoin de moi.

— Possible.

Elle raccrocha puis resta quelques secondes la tête entre ses mains avant d'aller ouvrir à la prochaine cliente. C'était une femme de trente ans qui en paraissait cinquante. Une habituée.

Vers 4 heures, malgré la lumière électrique, on n'y voyait presque rien à cause du smog. Ce mélange de fumée et de brouillard pénétrait perfidement dans les appartements, les noyait de sa présence gluante et malodorante.

Mary Hinder brancha le régénérateur d'air à ozone et tout en classant des papiers observait la gynécologue. Jamais elle ne l'avait vue dans un tel état d'abattement.

— Vous devriez aller consulter à votre tour, dit-elle. Vous êtes complètement épuisée.

— Demain ça ira mieux. Il en reste beaucoup ?

— Six. Vous irez faire vos visites à domicile ?

— Il le faut. Voulez-vous m'apporter un peu de café ?

— Tout de suite.

Avant d'aller ouvrir sa porte, elle chercha un journal sur lequel figurait Diana Jellis. Longtemps, elle contempla son beau visage, avant de recevoir une autre patiente.

Lorsqu'elle s'installa au volant de sa Simca pour ses visites il était près de 7 heures. Quelque part, à cinquante kilomètres de Los Angeles, brillait encore le soleil du mois de mai mais dans la ville c'était la nuit. Une nuit matérialisée par le smog. Des ombres fantomatiques erraient çà et là.

Elle arriva juste pour accoucher une jeune femme qui se tordait de douleur. Les gosses, le mari, les voisins encombraient son passage, ne lui servaient à rien. Elle finit par les chasser avec une colère si inattendue chez elle que tout le monde se hâta de filer. Elle mit au monde une petite fille déjà maigrichonne, déjà prise dans le moule de misère et de vexations que serait sa vie. Tout en l'essayant elle se demanda pourquoi lui laisser la vie.

Dans la cuisine, le mari était revenu seul et empestait le rhum de mauvaise qualité.

— Vous avez une fille, lui dit-elle.

Il haussa les épaules :

— On en a déjà six.

Puis soudain il la prit dans ses bras, essaya de l'embrasser tout en projetant contre elle son bas-ventre tendu. Elle se débattit avec force, menaça de lui crever les yeux s'il ne la lâchait pas. Puis tranquillement elle termina sa tâche, retrouva sa petite voiture. Cela lui arrivait souvent. Dans ce ghetto la vitalité sexuelle demeurait presque la seule raison de continuer à vivre et elle n'éprouvait aucune colère contre l'homme. Et même durant quelques secondes un regret l'habita. Peut-être aurait-elle dû accepter, ne serait-ce que pour briser ses nerfs et échapper quelques instants à son obsession.

Lorsqu'elle eut terminé ses visites, vers 10 heures du soir, elle décida d'aller chez sa sœur manger quelque chose. L'appartement n'était pas fermé, il y avait de la lumière dans le living. Alors elle vit les vêtements sur le divan crevé, ceux de sa sœur mais aussi un pantalon d'homme et un polo sale. Et puis il y eut des gémissements de l'autre côté de la porte, dans la chambre. Billie avait retrouvé le remède à sa propre angoisse.

Elle sortit lentement, pénétra dans un bar voisin pour manger un sandwich. Le serveur la connaissait et vint bavarder avec elle. Elle passa un moment agréable avant de décider de rentrer chez elle. Avec le ralentissement de la circulation le smog se levait un peu et dans le courant de la nuit il serait balayé par les vents soufflant vers la mer. Elle roulait lentement vers son domicile.

Dans son sillage deux phares s'obstinaient à se refléter dans son rétroviseur. Elle n'y fit pas tout de suite attention mais lorsqu'elle fut certaine d'être suivie elle voulut en avoir le cœur net, tourna dans une ruelle, fit quelques détours. Les deux phares, ceux d'une voiture puissante, étaient toujours derrière. Simon Borney ne laissait rien au hasard et la faisait surveiller.

Chez elle, elle but une vodka-orange, fuma une cigarette en compulsant des revues médicales. Mais avant de se coucher elle alla jeter un coup d'œil à la rue par la fenêtre de son cabinet médical. Une longue Chevrolet stationnait le long du trottoir.

CHAPITRE III

La salle n'en finissait pas d'applaudir, de crier, de siffler. Le vacarme devint même si fort que le directeur du cinéma du quartier où se tenait la réunion craignit pour ses vieux fauteuils délabrés. Debout devant l'écran, longue et belle dans sa longue tunique blanche brodée de motifs rouges et noirs Diana Jellis souriait à ses partisans. Elle avait parlé pendant une heure, sans effort, sans mots compliqués mais sans chercher ses phrases. Les ovations montaient vers elle, la laissant indifférente en apparence mais un observateur placé près d'elle aurait pu surprendre les tressaillements de sa peau noire, les ondes profondes qui la parcouraient, le léger frémissement de ses lèvres rondes.

Depuis les coulisses Mel Santos ne la quittait pas du regard. Il sentait tout cela chez la jeune femme. Il était d'ailleurs le seul à le percevoir parce qu'il la connaissait bien, l'aimait depuis longtemps et partageait sa vie. Quant aux autres, ceux que les Blancs hostiles appelaient la « clique » à Diana, ils ne connaissaient pas tellement la nature profonde de la jeune femme. Certes ils la savaient passionnée, courageuse jusqu'à la témérité, mais aucun ne se doutait de sa sensibilité, de ses émotions secrètes.

Diana Jellis s'inclina légèrement, agita la main en signe d'adieu et se dirigea vers son ami. Elle marchait lentement comme si elle relevait de maladie. Mel Santos savait qu'une heure de discours enflammé l'épuisait et la rendait aussi faible qu'une convalescente. Leurs yeux se rencontrèrent et ils se sourient.

Pourtant devant le tumulte que créait son départ elle dut revenir saluer une dernière fois la foule. Il y avait là près de mille Noirs hommes et femmes. Beaucoup de jeunes bien sûr mais aussi des gens plus âgés et depuis quelque temps Diana Jellis notait qu'elle touchait les gens de quarante ans et plus. Phénomène récent et encore impensable six mois auparavant.

Mel lui tendit le verre d'eau glacée qu'elle but d'un trait, essuya son visage légèrement moite de transpiration.

— Ça allait ? demanda-t-elle.

— Parfait.

Comme n'importe quelle vedette du show-business elle s'inquiétait

de sa prestation mais dans un but non commercial évidemment. Si on avait fait une quête c'était pour aider les internés politiques, les institutions noires, les différents services sociaux qui se créaient un peu partout jusque dans le moindre village.

— Il y en a qui veulent vous voir, vint leur dire Moron l'un des gardes du corps de la jeune femme.

— Non, pas ce soir, répondit Mel Santos. Diana est fatiguée.

— Ils sont à côté, fit Moron avec un air ennuyé.

— Je vais quand même y aller, dit la jeune femme.

Ils voulaient simplement lui serrer la main, lui parler de leur propre existence, de leur misère. Une grosse femme se jeta à son cou, lui embrassa la joue et se mit à sangloter nerveusement. Diana la consola, répondant aux autres tout en écoutant le récit de cette femme qu'elle tenait par le cou. Son mari avait été tué dans un accident du travail et l'employeur prétendait qu'il n'avait jamais travaillé pour lui. Il était impossible de prouver le contraire.

Diana se retourna pour appeler Mel de la main :

— Écoute ça. Peut-on faire quelque chose ?

Mel était avocat spécialisé dans les conflits du travail et les libertés politiques. Il se mit à prendre des notes et Diana lui abandonna la grosse femme.

Plus loin c'étaient d'autres plaintes, d'autres récits tout aussi pitoyables. Le délégué local avait déjà constitué un dossier épais mais bien des gens venus en simples curieux à la réunion avaient été conquis par la jeune femme et venaient exposer leurs problèmes particuliers. Il y en avait qui voulaient aussi s'engager dans l'action, faire quelque chose pour que la condition des Noirs évolue. Ils venaient de découvrir le Black Power et étaient encore galvanisés par tout ce qu'ils avaient entendu au cours de la soirée.

Vers minuit ils reprirent le chemin de Los Angeles en suivant la route du bord de mer, la 101. Devant eux roulaient la Chrysler avec trois gardes du corps. Leur voiture, conduite par Moron, suivant à cinquante mètres. Mel Santos se trouvait à l'avant tandis que Diana allongée sur la banquette arrière essayait de récupérer.

— Attention, transmit la première voiture par talkie-walkie, il y a un barrage de flics devant nous.

Ils y étaient habitués. En général les flics du pays visité par Diana n'osaient intervenir dans le centre de la ville et se vengeaient en bloquant la chaussée. Ils en avaient pour des heures de vexations et de pourparlers.

Un gros shérif au visage rusé se pencha vers Moron qui venait de descendre la vitre.

— Les papiers de la voiture, demanda-t-il.

Il leur jeta un coup de sa torche électrique, les garda à la main et éclaira l'intérieur du véhicule. Diana, allongée à l'arrière, la nuque sur l'appui-coude, le dévisagea calmement.

— Veuillez sortir, dit le policier. Nous devons fouiller la voiture. On nous a signalé que vous transportiez de la drogue.

— Très bien, dit Mel Santos. Mais où attendrons-nous pendant ce temps ? Mademoiselle est malade, très malade. Il lui faut un endroit chaud pour ne pas aggraver son cas.

Le shérif grimaça et grogna :

— C'est bon, elle peut rester dedans.

Devant, la Chrysler était également fouillée de fond en comble. Les gardes du corps étaient tous contre la voiture de patrouille, les bras levés, les mains appuyées sur le toit. Un policier palpait leurs vêtements.

Durant ce temps plusieurs voitures passèrent sans la moindre difficulté. Mais l'une d'elles s'immobilisa sur le bas-côté et des jeunes gens blancs en sortirent.

— Bravo, chef, dit l'un d'eux, un grand blond très joli garçon qui souriait cruellement. Je dirai à mon père que vous étiez encore debout à minuit. Vous avez trouvé quelque chose ?

— Non. Pas pour le moment.

— Dommage, fit le garçon. Où elle est, la sorcière ?

Le shérif désigna le fond de la voiture et le garçon colla son visage à la vitre. Diana ne dormait pas et le regarda si intensément qu'il ne put le supporter.

Ses compagnons, deux garçons et deux filles, ricanaient en regardant Mel Santos que les policiers fouillaient.

— Tu as vu sa gueule ? C'est le mac de la tigresse. Paraît qu'elle fait des passes à deux dollars.

— Tu n'y es pas, dit une fille qui enfonceait frileusement ses mains dans les poches de sa veste en fourrure, un dollar et dix cents.

Elle portait une mini-jupe qui découvrait toutes ses jambes et avait un petit air souffreteux.

— Ils ont trouvé un drôle de racket, fit un autre garçon. Les pauvres négros leur filent du pognon au cours des quêtes. Paraît qu'ils

sont pleins aux as. Chaque soir ils raflent ainsi quelques centaines de dollars. Pas si mal, hein ?

Mel Santos restait impassible, comme ses amis d'ailleurs. Ils avaient l'habitude. En aucun moment il ne fallait répondre à la provocation, jamais. Sinon les policiers en profiteraient pour leur coller une inculpation.

Les jeunes garçons continuaient de faire des réflexions et le shérif guettait les réactions de ses supporters lorsqu'il fronça le sourcil. Un bruit lointain venait chatouiller son oreille. Il regarda vers l'agglomération et vit les nombreux phares qui luisaient.

— On dirait un convoi, murmura-t-il. Qu'est-ce que c'est que ça ?

L'une des filles commença à s'inquiéter elle aussi et attira l'attention des garçons. Le convoi se rapprochait toujours et il se composait d'une trentaine de véhicules qui faisaient un bruit terrible. Rien que des moteurs essoufflés.

— Merde, dit un flic, on dirait que tous les vieux tacots se sont donnés rendez-vous ici.

— Hé, lança un garçon en se dirigeant vers la voiture. Si vous voulez mon avis il vaut mieux filer. Voilà les Rats qui rappliquent.

Mel Santos nota l'inquiétude des policiers tandis que la voiture des voyous dorés démarrait sur les chapeaux de roues en direction de Los Angeles. Pas question pour eux de retourner chez eux et de croiser le convoi.

La première voiture s'arrêta au barrage et toutes les autres en firent autant. Un grand Noir fut le premier à sauter à terre. Il souriait largement de toutes ses dents. Il porta la main à son chapeau de toile, salua respectueusement le shérif :

— Bonsoir, chef.

Ce dernier regardait, les mâchoires crispées, tous ces Noirs qui descendaient de voiture et approchaient. Ils étaient au moins cent, peut-être plus.

— On dérange pas, chef ? On voulait simplement dire un dernier bonsoir à nos amis de Los Angeles. Voir si tout allait bien pour eux. La route est mauvaise depuis quelque temps.

D'un seul coup les policiers, trois en tout, venaient de se rabattre vers le shérif.

— Dites donc, chef, que faut-il faire ?

— Du calme, fit ce dernier entre les dents, mais sa pâleur démentait ses paroles. Surtout pas de gestes suspects.

Lui-même croisa ses bras sur sa poitrine et interpella le grand Noir d'une voix qu'il essayait d'affermir.

— Dire au revoir à vos amis ? Alors faites vite car vous obstruez la voie publique.

— Oui, chef, merci, chef, dit le grand Noir. Vous venez vous autres ?

Ils n'en finissaient pas de venir. Certainement plus de cent, peut-être cent cinquante entassés dans trente voitures pour venir jusque-là.

— Je me demande, dit le chef, qui a bien pu les prévenir...

— Sont organisés, murmura un de ses hommes. On m'avait bien dit que dans le Nord un coup pareil s'était passé mais je ne voulais pas le croire.

Le grand Noir serrait la main de Mel Santos comme s'il voulait lui décrocher le bras.

— On veillait au grain, lui confia-t-il avec des clins d'œil farceurs. Sur dix kilomètres on avait disposé des guetteurs avec des vélos. En coupant à travers les vergers ils sont venus nous prévenir. Vous comprenez, on connaît notre shérif et les gens du coin. On savait bien qu'il essaierait de faire quelque chose.

— Merci, dit Mel, c'est formidable.

Diana Jellis sortit de la voiture et vint embrasser le grand diable sur les deux joues. Dégouté, le chef de la police se dirigea vers la voiture de patrouille, s'installa à l'avant d'un air furieux.

— On rentre alors ?

— Que voulez-vous faire d'autre ? Ces types-là sont prêts à tout. Inutile de provoquer une émeute.

Diana tirait sur le champ la leçon de cette victoire et tous l'écoutaient en silence.

— Vous voyez que la violence est payante, dit-elle. Votre manifestation de ce soir était sympathique, gentille mais, s'il n'y avait pas eu Watts, Chicago et toutes les émeutes passées, croyez-vous que le shérif se serait laissé faire ? Seulement il a eu peur et a préféré filer. Souvenez-vous-en pour l'avenir. De temps en temps il faut une flambée dont on se souvienne des années.

— Pourquoi pas la violence continue ? lança un jeune garçon avec audace.

— Parce qu'elle n'est pas payante à la longue. Elle lasse tout le monde. Si vous accumulez émeutes, incendies, grèves, vos propres amis finiront par s'en dégouter. L'opinion ne suivra plus. Surtout dans

un pays comme celui-ci.

— Que voulez-vous à la fin, riposta le jeune homme, attirer la sympathie des Blancs ?

— Pas du tout mais j'estime inutile d'être constamment dans la rébellion ouverte. Nous devons vivre aussi. Il y a des gosses à élever, à nourrir...

— On peut le faire en pillant les grands magasins. Pourquoi eux y auraient droit et pas nous ?

— Tant que les gens sont indignés, je parle des Blancs, nous ne risquons rien. Mais si un jour ils basculent dans la plus grande majorité, dans le camp des policiers, nous sommes perdus. Ne l'oubliez pas.

— Perdus pour perdus pourquoi pas le tenter ? dit encore le jeune homme.

Diana sourit et se dirigea vers la voiture après avoir agité la main.

Ils roulaient depuis un moment lorsque Mel se tourna vers elle :

— Tu dors ?

— Non. Je pense à la réflexion de ce jeune garçon. Crois-tu que je veuille attirer la sympathie des Blancs ?

— Tu ne fais rien pour cela, dit-il. Mais tu sais il y a toujours des gens pour nous trouver tièdes.

— Oui, mais c'est la première fois qu'un jeune me lance ça au visage, dit-elle soucieuse. J'ai peut-être eu tort de vouloir rencontrer ce vieux sénateur.

— Cela ne t'engage à rien.

— Oui, mais est-ce que les autres le comprendront ? N'y verront-ils pas le signe d'un compromis avec le pouvoir blanc ?

— C'est lui qui t'a proposé cette rencontre.

— J'aurais dû la refuser.

— Nous en avons discuté longuement, lui rappela-t-il. Tu as accepté, en définitive.

— Oui, soupira-t-elle en s'allongeant.

Bientôt ils atteignirent Los Angeles puis pénétrèrent dans le quartier de Watts. Diana s'était endormie dans la dernière partie du trajet et elle fut surprise lorsque Mel la réveilla. Ils habitaient un appartement au premier étage d'un vieil immeuble. Seul Moron avait une chambre directement chez eux, les autres gardes du corps

habitant sur le palier. En principe Diana ne risquait rien au sein du ghetto noir mais rien n'empêchait leurs ennemis d'embaucher un tueur noir qui pourrait parvenir jusqu'à elle.

— J'ai faim, dit-elle. Vous voulez quelque chose vous autres ?

Ils voulaient. Elle prépara des œufs avec du bacon, fit du café pas trop fort pour pouvoir dormir ensuite. Elle apportait l'immense plat sur la table lorsque le téléphone sonna. Mel décrocha et n'interrompit son correspondant que très rarement.

— Merci, dit-il.

Lorsqu'il revint il paraissait songeur.

— Qu'y a-t-il ?

— Un informateur me signale la présence d'une bande de types qui ne sont pas du quartier.

— Des Noirs ?

— Bien sûr, mais élégants et au teint très sombre.

Sans s'émouvoir Diana commençait à partager les œufs et le jambon.

— Des Africains ? demanda-t-elle.

— Il semble.

— Nombreux ?

— Au moins quatre. Et on a vu Petrus Lindson avec eux.

Elle posa la fourchette sur ses œufs et se versa un grand bol de café qu'elle buvait sans sucre. Ils comprirent que le nom de Petrus Lindson mêlé à cette affaire l'inquiétait.

— Il avait disparu depuis plusieurs années. En 1970, il avait essayé de soulever de nouveau le quartier mais les gens se méfiaient de lui, dit-elle. Il a appartenu à diverses formations et on l'a souvent considéré comme un mouchard et un indicateur.

— Exact, dit Moron. Il a même failli se faire descendre par les Blacks Muslims mais il a réussi à sauver sa peau je ne sais comment. Le personnage est douteux. En même temps c'est un provocateur né. Durant les émeutes de 65 on le voyait partout. Il a fait du bon travail. Du trop bon travail même. On affirme qu'il s'est rempli les poches dans certaines boutiques pillées. Il allait directement à la caisse lui, pas vers les boîtes de lait ou les paquets de biscuits.

Ils mangèrent en silence puis allumèrent des cigarettes.

— Faudrait peut-être le retrouver, dit Mel Santos.

Moron hocha la tête, se tourna vers ses hommes :

— Personne n'a de tuyaux ?

— On pourra en savoir plus long demain matin, dit l'un d'eux. Maintenant il serait peut-être malsain d'aller faire des recherches.

— Tu as raison, dit Moron. Mais je suis curieux de savoir qui sont ces types. Normalement, s'il s'agit d'une délégation d'un pays africain, ils auraient dû chercher à te rencontrer.

Il se tournait vers Diana Jellis.

— Pas forcément, fit-elle en tirant sur sa cigarette la tête un peu penchée.

— En ce moment tu es le centre d'intérêt de Los Angeles et des U.S.A. pour toute la population noire.

C'était si vrai qu'elle devait se rendre à New York à l'O.N.U. pour rencontrer chaque mois les délégués des pays africains et des pays d'Asie, mais ces derniers venaient rarement dans les ghettos noirs voir comment vivaient leurs frères de race.

— Il s'agit peut-être de gangsters, dit Moron. J'ai entendu parler qu'une organisation noire parallèle à la Maffia s'était constituée sur la côte Est. Possible qu'ils essayent de s'étendre dans le coin.

— De toute façon il faudra veiller au grain, dit Mel Santos. On ne va pas laisser ces gars s'installer dans le coin.

Il vida sa tasse de café, se leva.

— Maintenant on va aller se coucher. Demain nous avons du boulot. Il faut passer à l'imprimerie pour la mise en page du journal. Il y a aussi des tracts à préparer au sujet des deux Noirs assassinés à San Francisco.

— À demain, dit Moron.

CHAPITRE IV

Les Score habitaient un petit pavillon en bois dans un lotissement de Jefferson City, la banlieue ouvrière de Los Angeles. Plusieurs centaines de maisons identiques les entouraient mais les Score s'en moquaient. Nelly s'arrangeait pour rendre leur intérieur agréable et différent. Ils avaient planté des arbres fruitiers sur la pelouse et étaient parvenus à donner un certain cachet à leur petit domaine.

Nelly se levait la première à cause des gosses qu'il fallait envoyer à l'école. Elle les préparait, les conduisait jusqu'à l'arrêt du car scolaire et une fois certaine qu'ils ne risquaient rien en compagnie de leurs petits camarades elle revenait vers la maison en hâte. Elle aimait faire l'amour avec son mari lorsque ce dernier s'attardait au lit, ce qui lui arrivait plusieurs fois par semaine.

Lorsqu'on demandait à Nelly la profession de son mari, elle répondait invariablement qu'il était représentant de commerce pour une grosse fabrique de boutons. Ce qui expliquait que Stewe n'emportait jamais qu'une simple serviette lorsqu'il partait de chez lui et non de grosses valises. Sa collection se composait, disait-elle, d'une trentaine de cartons sur lesquels étaient fixés les boutons. Les voisines se disaient entre elles que Stewe Score devait gagner beaucoup d'argent et assez facilement puisque sa famille ne manquait de rien. Outre deux téléviseurs couleur ils possédaient deux voitures, et même une piscine gonflable pour les gosses.

En fait, ce qu'elles ignoraient, c'est que Nelly Score ne savait pas comment son mari gagnait son argent. Il lui donnait cent dollars par semaine, en plaçait autant à la banque pour les frais généraux. Ils avaient même des économies. Deux jours par semaine Stewe prenait la voiture pour se rendre à Los Angeles. Elle ne savait où, n'avait jamais essayé de le suivre. Elle pensait que son mari jouait aux courses et avait beaucoup de chance. Ces deux jours n'étaient jamais les mêmes. Ce pouvait être le lundi et le jeudi, le mardi et le vendredi ou le mercredi et le samedi. Si on s'étonnait dans le quartier que son mari travaille le premier jour de chaque week-end elle répondait que les commerçants, eux, restaient ouverts.

Ce matin-là elle se hâta de faire du bon café noir comme l'aimait Stewe, plaça deux tasses sur un plateau, le sucre, et passa dans la chambre à coucher. Son mari dormait encore. En souriant elle posa le

plateau sur la table de chevet, s'agenouilla au bord du lit pour contempler l'homme de sa vie. Stewe était très beau. Blond, le visage régulier mais pas du tout efféminé, le menton volontaire. Et puis il avait un corps très viril, des épaules larges, musclées, des hanches étroites, des cuisses robustes de joueur de base-ball. C'était vraiment un magnifique spécimen d'humanité. Sa peau toujours un peu dorée était douce sous les doigts et les lèvres comme celle d'une femme et son contact même après dix ans de mariage troublait toujours Nelly.

Avec un sourire espiègle elle glissa sa main sous les draps, rencontra les jambes de son mari et nicha ses doigts entre elles. Elle y trouva ce qu'elle cherchait, dressé comme chaque matin par le repos nocturne. Doucement elle commença d'animer ses doigts d'une caresse subtile.

Stewe soupira, ouvrit les yeux et sursauta en découvrant le visage de sa femme. Il s'assit brusquement, échappant à sa main tandis qu'elle poussait un petit cri de déception.

— Non, dit-il. Tu sais bien, jamais quand je dois aller travailler.

Depuis des années elle aurait dû le savoir.

— Cela m'empêche de me concentrer, donnait-il comme seule explication.

Au début elle avait eu des soupçons. Elle avait supposé que son mari était le gigolo d'une vieille femme à laquelle il réservait ses forces intactes. Puis à cause de la beauté de Stewe elle avait cru qu'il était homosexuel et qu'il rencontrait régulièrement un partenaire très riche pour lui monnayer ses faveurs. C'était cinq années plus tôt et au bout de quelques mois elle lui avait fait une scène terrible. Stewe en avait été le premier surpris et il lui avait juré sur ce qu'il avait de plus cher qu'il ne la trompait pas et qu'il ne la tromperait jamais.

— Je t'aime trop pour cela et je te jure que je n'ai jamais fait l'amour avec quelqu'un d'autre que toi. Ni avec une femme ni avec un homme.

Elle l'avait cru. Au début de leur mariage Stewe travaillait vraiment comme représentant en boutons mais avec la multiplication des fermetures automatiques sa productivité avait baissé dans des proportions inquiétantes. La fabrique qui l'employait s'était tournée vers les boutons de luxe et cette reconversion avait encore éliminé de ses tournées bon nombre de petits commerçants, couturières, tailleurs modestes, petits fabricants de prêt-à-porter. Il avait perdu sa place, s'était inscrit au chômage. Ils avaient connu des moments difficiles avec leurs trois enfants, le loyer du pavillon et tous les frais. Et puis un beau jour le miracle. Stewe était revenu avec quatre billets de cinq

dollars. Les lui avait donnés avec émotion.

— Tu peux faire un bon repas. Après-demain j'en toucherai autant.

— Tu as retrouvé une situation ?

— Non, mais je me débrouille. Tout ce que je peux te dire c'est que mon travail est très honnête et que tu n'auras jamais à rougir de moi, pas plus que les enfants. Mais je te demande de me faire confiance, de ne pas me poser des questions et de ne jamais essayer de savoir.

D'abord elle avait cru qu'il était devenu un agent secret. Cela ne lui plaisait guère mais enfin... Peut-être correspondant local du F.B.I. ou quelque chose comme ça. Mais lorsqu'elle avait remarqué que les jours où il sortait il refusait de faire l'amour elle était devenue féroce ment jalouse avant d'accepter non sans peine cette étrange situation. Depuis elle avait retrouvé son équilibre ancien et ne manifestait plus de mauvaise humeur.

— Ton café va refroidir, dit-elle.

Elle plaça le plateau sur ses genoux, lui mit du sucre. Il but avec satisfaction.

— Que veux-tu manger ? J'ai des côtelettes de porc, ou bien le temps que tu te rases je peux faire des crêpes...

— Une côtelette ira très bien. Avec le reste de tarte aux pommes d'hier soir.

— Il fait très beau, dit-elle. Tu rentres à midi ? Nous pourrions aller nous baigner avant le retour des gosses.

— Si tu veux. J'espère que l'eau ne sera pas trop froide.

Sous la douche il sifflota joyeusement faisant sourire sa femme dans la cuisine. Les cloisons du pavillon étaient minces, mais ils avaient fait le projet d'acheter, dans un autre lotissement mais beaucoup plus luxueux, un de ces ranchitos merveilleux qu'on construisait là-bas. Sur un terrain quatre fois plus grand que celui du pavillon. Il leur fallait donner quatre mille dollars au départ et ensuite ils paieraient sur vingt ans deux cents dollars par mois. Le lotissement comportait plusieurs piscines d'hiver et d'été, un club hippique, des cafétérias et même une rivière à truites artificielle.

— Ça fait du bien, dit Stewe en pénétrant dans la cuisine en robe de chambre pour s'installer devant la table où l'attendait son repas.

Il dévorait toujours avec appétit et ne grossissait pas. Il faisait beaucoup de gymnastique et même de la bicyclette sur une machine française importée. Il l'encourageait pour qu'elle en achète une et le suive mais elle était d'un naturel plus paresseux et préférait se dorer

au soleil dans le jardin.

— Tu vas rentrer à midi ?

— Certainement avant. Tout dépend des embouteillages.

Sa femme alla chercher la brochure glacée et illustrée du ranchito.

— Tu sais, je crois que nous devrions vraiment songer au modèle Acapulco. Il y a une pièce de plus que nous pourrions transformer en bureau et le patio est beaucoup plus abrité.

— Oui, mais il faut compter mille dollars de plus au départ, plus des mensualités plus élevées.

— L'emplacement est meilleur et nous avons droit à un pin parasol dans le patio. Ceux qui n'ont pas été arrachés par les bulldozers sont réservés à cette catégorie.

— C'est intéressant, fit-il sérieusement.

— Et puis ça sent si bon, le pin.

— On va essayer. Nous avons jusqu'à quand pour rendre notre réponse ?

— La fin de la semaine. Le vendeur m'a promis de me réserver un Acapulco jusque-là. Mais si jamais il avait un acheteur pressé il me téléphonerait. Que dois-je faire s'il le fait durant ton absence.

Stewe sourit :

— Tu es maligne, hein ? Bon, c'est d'accord.

— Oh ! tu es chou... Tu verras comme nous serons bien là-bas. Dans le fond pourquoi attendre ? Je peux téléphoner tout de suite ?

— D'accord mais pour les meubles que tu voulais acheter il faudra peut-être attendre un peu.

— Ça ne fait rien. La maison d'abord.

Il alla s'habiller, l'embrassa tendrement avant de monter dans sa Ford. Elle le suivit du regard tant qu'elle vit la tache bleue de la voiture puis rentra chez elle.

Trois quarts d'heure plus tard son mari immobilisait sa voiture dans le parc d'une somptueuse résidence de Santa Barbara transformée en clinique privée. Il passa par l'entrée principale, sourit à l'hôtesse de la réception, une jolie fille, rousse, très sexy, qui lui faisait les doux yeux et paraissait toujours lui reprocher sa réserve. Il prit la carte qu'elle lui tendait au bout de ses longs doigts fuselés. Parfois elle s'arrangeait pour toucher les siens et il avait l'impression de se brûler. Cet attouchement ne lui déplaisait pas d'ailleurs et l'aidait pour la suite de sa visite.

Il prit l'ascenseur jusqu'au second étage, pénétra dans le bureau de l'infirmière en chef.

— Bonjour monsieur Score. Vous allez bien ?

— Très bien.

Une jolie femme brune, la quarantaine bien sonnée mais encore très attirante. Il avait l'impression qu'elle était toujours nue sous sa blouse blanche. Jamais il n'avait aperçu la marque d'un soutien-gorge ou d'un slip. Était-ce voulu justement pour créer un climat érotique subtil ? Il n'en savait rien.

— J'ai une photo pour vous, dit-elle.

— Oh ! parfait. Il y a longtemps que je n'en ai pas eu.

— Les clientes n'aiment pas en général. Mais celle-ci était trop inquiète au sujet du donneur. Il a fallu lui prouver que vous n'étiez ni un avorton ni un Noir ni un Indien. Elle avait vraiment très peur. Non seulement elle a voulu voir votre visage mais aussi votre corps.

Stewe rougit légèrement.

— Vraiment ?

— Oui. De plus les prix ont un peu augmenté et cette « photo » vous rapportera trois cents dollars.

— C'est merveilleux, dit-il. Il en faudrait souvent comme cette dame. Je peux y aller ?

— Oui...

Elle prit la carte, lui tendit en échange un petit sachet de cellophane.

— Vous n'avez pas besoin de partenaire ?

— Non... Vous connaissez mes habitudes ?

À grand-peine elle retint un soupir. Elle regrettait qu'il soit aussi intransigeant. Elle aurait aimé accomplir elle-même ce qu'il désirait faire seul.

— Les revues ont été changées ?

— Oui. Nous avons tenu compte de vos observations, fit-elle avec un petit sourire complice.

Il lui sourit :

— Je connais le chemin. Je suis un vieil habitué.

Tout au fond du couloir il ouvrit une porte avec la clé que la jeune femme venait de lui remettre, entra dans la chambre. Une simple chambre de clinique avec une salle de bains attenante, un lit et des

revues sur la table. Il referma soigneusement la porte, commença de se déshabiller.

Les persiennes étaient discrètement baissées et il alla jeter un coup d'œil au parc. Puis il prit les revues et s'allongea complètement nu sur le lit, se souvint qu'il avait oublié le sachet en cellophane. Il le disposa sur la table à côté de lui, ouvrit la première revue. Tout de suite il se trouva en excellente compagnie. Une jolie fille noire nue chevauchait un jeune garçon blanc en pleine pâmoison. Les détails de leur accouplement étaient particulièrement mis en valeur. Il tourna la page. La même fille gratifiait son compagnon de cette caresse délicate que les Américains appellent *French Kiss*. Cette fois Stewe avait trouvé son affaire. Il tendit la main pour prendre le sachet de cellophane, en sortit le préservatif spécial, aseptisé, en revêtit son membre tendu. Les yeux sur la revue il n'eut aucune difficulté à accomplir sa tâche. Tout de suite après il se leva, plaça le préservatif utilisé dans le petit coffret d'un réfrigérateur mural. Puis il alla prendre une douche, se rhabilla et alla rendre la clé à l'infirmière en chef. Celle-ci avait rempli sa fiche.

— Vous n'avez qu'à passer à la caisse, fit-elle le regard trouble.

En général les donneurs de cette banque du sperme ne refusaient pas l'aide d'une fille, trouvant honteux et désagréable de se masturber pour produire leur semence. Stewe avait souvent été tenté mais l'amour qu'il portait à Nelly avait toujours été le plus fort. Lorsqu'il avait décidé de gagner sa vie ainsi il avait pris toutes ses responsabilités. Il ne voulait pas transformer l'opération en une sorte de trahison dont il aurait beaucoup plus souffert que du fait de porter la main sur lui.

— À vendredi ? demanda l'infirmière en chef.

— Bien sûr.

— Il n'y aura certainement pas de « photo ».

— Tant pis.

Certaines clientes exigeaient les plus hautes garanties, désiraient avoir la certitude que l'enfant qu'elles allaient porter serait issu d'un homme beau et sain. D'où les photographies. On en avait pris plusieurs de Stewe, sous toutes les coutures même. En couleurs et en blanc et noir. Beaucoup de femmes redoutaient les tares physiques mais un certain nombre craignaient qu'on ne leur inocule de la semence de Noir ou d'Indien. Il fallait les rassurer à tout prix. D'autant plus que la plupart ne venaient dans la clinique qu'avec une extrême répugnance. Souvent conseillées par leur psychiatre qui leur promettait un meilleur équilibre dès qu'elles seraient enceintes. Mais il

y avait bon nombre de célibataires qui répugnaient à tout contact sexuel mais n'en possédaient pas moins des instincts maternels inassouvis. Mais en général Stewe ne se posait jamais de questions sur la destination de cette partie de lui-même ainsi négociée. Jamais lorsqu'il voyait une femme enceinte ne lui venait la pensée qu'il s'agissait peut-être d'une de ses receveuses. Il était suffisamment équilibré pour supporter aisément la responsabilité de son intervention. Il gardait toute sa sérénité et, lorsqu'il faisait l'amour avec Nelly, ce n'était pas un handicap.

Dans la cour de la clinique il alluma une cigarette, tâta l'enveloppe qu'on venait de lui remettre à la caisse. Trois cents dollars. Une bonne affaire. À ce train-là l'achat du modèle « Acapulco », le ranch qui faisait rêver sa femme, ne serait pas une charge trop lourde.

— Pardon, monsieur.

Il se retourna. Un Noir élégant lui souriait. Il louchait mais avait une bonne tête sympathique.

— Pouvez-vous me ramener en ville ? J'ai loupé le car et je dois me trouver au centre rapidement.

— Bien sûr, montez.

Mais lorsqu'il fut dans le gros de la circulation il ne fut pas peu surpris que son passager l'interpelle par son nom :

— Monsieur Stewe Score, voulez-vous gagner mille dollars ?

Il sursauta :

— Vous me connaissez ?

— Oui, monsieur Score, mais c'est sans importance. Voulez-vous gagner cette somme ?

Stewe lui jeta un regard méfiant.

— Que dois-je faire pour cette somme, tuer quelqu'un ?

— Oh ! non monsieur. Je ne vous demanderai pas quelque chose de pareil.

Justement, Score pensa que le Noir était bien capable de payer quelqu'un pour un meurtre et même, au besoin, de se faire payer lui-même pour tuer.

— On ne vous demande qu'une chose. Faire ce que vous venez de faire dans cette clinique.

Pour la première fois un inconnu faisait allusion à sa façon de gagner sa vie. Il crut que tout s'écroulait, que Nelly apprendrait, que ses enfants seraient montrés du doigt et que désormais jamais il ne

pourrait plus rencontrer quelqu'un sans le voir ricaner.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Score. Nous n'avons pas l'intention de trahir votre petit secret si vous acceptez de nous aider. Et de plus vous toucherez mille dollars.

Sortant un portefeuille en croco de sa veste il l'ouvrit, y prit deux billets de cent dollars qu'il déposa sur les genoux de Stewe Score.

— Voici une avance.

— Je n'ai pas dit que j'acceptais. D'ailleurs je n'ai pas l'intention de le faire.

— Si, vous accepterez, dit le Noir en riant silencieusement. Sinon votre famille, vos voisins seront avertis de la façon dont vous gagnez votre argent.

— Et alors ? C'est tout à fait légal.

— Oui, comme le métier de bourreau. Vous êtes-vous demandé un jour dans quelle estime on pouvait tenir la famille du bourreau officiel ?

Stewe ne répondit pas. Ce diable d'homme avait parfaitement raison. Mais il était révolté par toute forme de chantage et le lui dit :

— Je vais vous débarquer au premier feu rouge et vous ferez ce que vous voudrez. Je ne marche pas.

— Très bien, mon vieux. Mais vous avez tort. À votre place je marcherais. Vous n'entendrez plus jamais parler de nous ensuite. Et vous aurez mille dollars de plus.

Stewe s'arrêta à un feu rouge. Le Noir ne bougea pas de son siège et il ne fit rien pour l'en chasser.

CHAPITRE V

Le loueur de bateaux lui avait conseillé un Ponant de fabrication française, lui désignant le dériveur couleur rouge qui attendait sur le sable de la plage.

— Vous verrez que vous en serez très satisfait. Le vent est juste ce qu'il faut pour que vous le manœuvriez seul. La météo est bonne. Vous pouvez en profiter largement.

Kovask loua le voilier pour la demi-journée, alla se changer dans l'une des cabines mises à la disposition des clients par le loueur de bateaux. Il ne garda qu'un slip de bains, un polo en cas de rafraîchissement soudain et retourna vers son bateau que l'on venait de pousser dans l'eau. Le préposé avait hissé la grand-voile et le foc en choquant les écoutes. Le tout battait joyeusement par vent de côté. Un peu goguenard le jeune garçon voulut assister au départ du client mais comprit tout de suite qu'il avait à faire à un barreur expérimenté. Rapidement le Ponant fila vent de côté, dérive basse. Le Commander régla ses écoutes avec soin et le bateau léger et rapide prit rapidement de la vitesse droit au large du golfe du Mexique.

Se retournant, Serge Kovask pouvait voir disparaître les maisons et les immeubles de Key West. Il pensa qu'il faisait entre six et huit nœuds, ce qui était assez extraordinaire, mais un courant devait ajouter quelques nœuds à sa vitesse initiale. Il navigua ainsi deux heures et lorsque la terre fut invisible il se fia au compas fixé au pied du mât pour suivre sa direction. Cela pendant encore une heure puis il affala toutes les voiles et s'installa confortablement. D'ailleurs le vent tombait au moment de midi.

Dans son sac-glacière il trouva un sandwich à la viande et des bouteilles d'eau. Son repas terminé il alluma une cigarette.

À 12 h 30, un bruit d'avion attira son attention et il aperçut le Canadair rouge qui venait dans sa direction. Il appartenait aux rangers-pompiers de Floride et servait à la lutte contre les incendies. Il effectua un premier passage puis un second à basse altitude avant de se poser à un demi-mile du petit voilier dans des gerbes irisées d'eau de mer.

Puis il s'immobilisa et Kovask vit le pilote sauter sur un des flotteurs pour jeter l'ancre. Alors seulement il saisit l'aviron au fond du voilier et se mit à godiller pour se rapprocher du Canadair.

Lorsqu'il toucha le flotteur il sauta dessus pour amarrer son bateau. La porte de la carlingue était ouverte et il pouvait apercevoir à l'intérieur un gros homme habillé de blanc, portant un énorme chapeau de cowboy, un Stetson de couleur blanche également. Il agita sa grosse main qui tenait un Monte-Christo spécial. Plus que jamais il ressemblait à Winston Churchill.

— Bonjour, Commander. Je suis heureux de vous voir ici en pleine mer. Je vous présente le chef-pilote Hardley... Lieutenant des rangers. Il a bien voulu participer à ce petit scénario.

Le pilote salua puis disparut dans le poste de pilotage.

— Asseyez-vous, mon vieux. Un peu de bière ? Elle est fraîche.

Il lui tendait une bouteille givrée qu'il venait de prendre dans une glacière portative.

— Vous devez vous étonner de ce rendez-vous insolite en plein golfe du Mexique mais voyez-vous, je me méfie de plus en plus de tout le monde et surtout de mon entourage.

Le vieux sénateur Holden avait de bonnes raisons d'être méfiant. Le nombre de ses ennemis ne cessait de croître en raison de ses options politiques très libérales. Serge Kovask travaillait pour lui depuis qu'il avait quitté l'O.N.I., tout de suite après le départ à la retraite de son patron, le commodore Gary Rice.

— L'administration de la Maison Blanche ne désarme pas à mon sujet. Je croyais bien qu'on allait avoir la peau de Nixon mais ce n'est pas encore certain. Surtout que le Grand Baiseur est rudement adroit et intelligent. C'est lui qui dirige la Maison Blanche.

Kovask sourit du mauvais jeu de mots à propos de Kissinger, *kiss* signifiant baiser. Et le secrétaire d'État passait pour un don juan infatigable.

— Mais aujourd'hui c'est autre chose qui m'intéresse. Une affaire très grave. Et j'ai mis des tas de choses en branle pour parvenir à une solution. Oh ! je ne me fais pas d'illusions et je devrais surtout parler d'une série de solutions. Ce serait déjà très bien si j'y parvenais. Il s'agit du problème noir.

— Pour l'instant l'actualité est assez calme de ce côté-là, remarqua Kovask.

— Oui, mais ça ne va pas durer. Je le crains et nous risquons de nous retrouver devant des difficultés énormes, des émeutes pires que celles que nous avons connues. Et ce sera à nouveau le cycle fatal de la contestation et de la répression. Mes collègues et moi sommes conscients de ce problème d'autant plus que le gouvernement ne

s'intéresse qu'à la situation étrangère et au pétrole.

Il soupira, but un coup de bière à même la bouteille, colla à nouveau son cigare entre ses lèvres épaisses. Malgré la mer qui les entourait, la chaleur entraînait dans la carlingue et transformait celle-ci en étuve. Des auréoles de sueur apparaissaient sous les aisselles du sénateur et son col de chemise était trempé.

Il dénoua sa cravate, défit un bouton.

— Fichu pays, mais nul ne se doute que je suis ici avec vous.

— Est-ce dangereux ?

— Un baril de poudre. Je suis en pleines tractations avec une personne vraiment valable. Je déteste tous ces mots nouveaux mais c'est pour aller plus vite que je les emploie.

— Un interlocuteur valable, disiez-vous ?

— Oui, dit Holden en regardant le Commander dans les yeux. Diana Jellis.

Le Commander hocha lentement la tête. Pour quelqu'un de valable, la jeune Noire l'était. Tous les Noirs des U.S.A. avaient son nom sur les lèvres et l'adoraient comme une idole. Outre ses qualités de leader politique, sa grande beauté noire fascinait jusqu'à ses détracteurs.

— Je comprends que votre entrevue soit secrète.

— Si mes ennemis l'apprenaient ils auraient vite fait de me faire accuser de trahison, dit Holden avec désinvolture.

Il avait entrepris de si nombreuses croisades pour ses idées libérales qu'il n'était pas tellement inquiet. Pas tellement, mais il prenait quand même des précautions inusités. D'habitude, il recevait Kovask dans son bureau.

— J'ai peur des micros. J'ai peur de mes collaborateurs. On peut tout faire avec de l'argent et ils en ont. Mais revenons-en à Diana Jellis. Qu'en pensez-vous ?

— C'est une jolie fille. Une femme dans le sens le plus noble du mot. Mais aussi une communiste.

— Une marxiste. Il y a quand même une nuance. Les communistes américains la détestent.

— L'opinion publique ne fait guère la différence. Pour elle Diana Jellis est une rouge, une révolutionnaire qui prêche avec violence et qui soulève les foules.

Holden caressait son triple menton d'un air songeur.

— Vous voulez traiter avec un cocktail Molotov ? demanda Kovask

ironique.

— Pourquoi pas ? Je suis sûr qu'il y a un terrain d'entente possible sur des objectifs bien limités. Par exemple sur les droits civiques. Puis sur le problème social. On peut construire des hôpitaux dans certains ghettos noirs, entièrement dirigés par des Noirs, financièrement autonomes. On peut créer des crèches, aider des entrepreneurs à fonder des affaires subventionnées par un fonds entièrement régi par les Noirs.

— Hé, fit Kovask, n'est-ce pas contraire à l'esprit de la Constitution ?

— Je ne crois pas. On doit trouver un argument juridique. Ce qu'il faut c'est créer la confiance, stimuler l'imagination.

— Oui, mais Diana Jellis acceptera-t-elle de vous rencontrer ?

Holden but un peu de bière, défit encore un bouton sur sa poitrine grasse et couverte de poils gris. Il soupira :

— Quel pays ! Quelle chaleur ! Si elle acceptera de me rencontrer ? Mais c'est déjà fait depuis le mois de mai. Nous sommes en juillet. Nous avons déjà eu trois rencontres. Quelle fille ! Une panthère qui peut rentrer ses griffes mais qui ne lâche jamais le morceau de viande qu'elle tient dans ses crocs. Je crois que je vais devenir gâteux avant l'âge. Si vous saviez comme elle est dure, implacable. Je n'ai pu lui arracher que de vagues promesses et encore.

Il sortit un mouchoir aussi grand qu'une serviette et épongea son visage.

— Et en plus belle à damner un saint. J'ai un âge où ces choses-là ne peuvent plus tellement m'émouvoir mais tout se passe dans mon esprit rétroactivement. Je m'imagine avec dix, vingt ans de moins, et c'est tout à fait insupportable. J'en deviendrais facilement mélancolique.

À nouveau il tira en silence son cigare. Kovask respecta cette rêverie, regarda la mer qui scintillait à perte de vue. Très loin un cabin-cruiser traçait une ligne blanche, très près de l'horizon. Il y avait aussi plusieurs voiliers qui cinglaient vers Key West.

— Serge, dit le sénateur à voix basse, j'ai peur.

— Peur ? Vous ?

— C'est une partie difficile. Je risque tout. Ma réputation, mon mandat, mon honneur.

— Vous sentez-vous menacé ?

— Oui. Constamment... Je fais des cauchemars et toute la journée

je suis tracassé par ce problème. Je dois rencontrer cette jeune femme dans huit jours aujourd'hui. Nous sommes le 10 juillet ? Ce sera pour le 17. Dans un lieu secret évidemment.

— Vous craignez une indiscretion ?

— Oui. Mais ce n'est pas tout. Je crains aussi pour Diana Jellis. Je sais que depuis qu'elle a accepté de me rencontrer elle est en danger de mort.

Il souleva ses épaules rembourrées, secoua la tête :

— Et surtout, surtout, Serge, je me demande si elle restera représentative jusqu'au bout. C'est difficile de traiter avec elle mais enfin j'ai de l'espoir. Mais imaginez au dernier moment qu'elle devienne l'objet d'un scandale, que tous ses admirateurs se mettent à la haïr ? Que deviendra notre entente ? Nous serons coulés l'un et l'autre. La première fois que nous nous sommes rencontrés, savez-vous ce qu'elle m'a dit ?

Kovask attendait, sa bouteille de bière vide à la main.

— J'ai accepté, a-t-elle dit, parce que vous êtes le moins dégueulasse parmi des dégueulasses. Vous voyez tout de suite la tournure qu'a pris notre discussion. J'ai voulu lui démontrer que d'autres sénateurs, d'autres représentants du peuple n'étaient pas des gens méprisables mais elle ne voulait pas m'écouter.

Kovask étira ses jambes nues. Il prenait soudain conscience de sa tenue sommaire face au sénateur dont le complet veston s'imbibait rapidement de sueur.

— Vous êtes un type que j'admire, dit Holden. Sinon je ne pourrais pas travailler avec vous. Elle aussi, je l'admire. Et j'ai pensé que vous deviez vous rencontrer.

Le sourcil froncé, Kovask ne comprenait pas.

— Vous serez à la hauteur, aussi intransigent, aussi pur et dangereux qu'elle peut l'être. Kovask, il faut que vous partiez pour Los Angeles. Vous ferez une enquête sur elle, sur son milieu. Vous essayerez de prévenir les pièges qu'on est en train de préparer pour elle, les chausse-trapes dans lesquelles on veut la faire tomber. Car ils veulent sa peau. Tous. Le F.B.I., la C.I.A., les communistes, les gauchistes. Des tas de petits groupes révolutionnaires la haïssent. Je me demande même si les castristes l'aiment autant qu'ils le disent. Il y a aussi une machination des grands intérêts contre elle. Pensez, elle fait faire la grève aux manœuvres noirs et certaines entreprises sont au bord de la faillite à cause d'elle. Non croyez-moi, elle vit sur un fil ténu. Et ils sont cinquante qui brandissent des ciseaux pour couper ce

fil. Et en même temps ils auraient ma peau, vous comprenez ?

Mais bien qu'avouant sa peur il ne la montrait pas. Il souriait même un peu tristement et dans son regard vif passaient des lueurs pétillantes d'humour.

— Vous vous rendez compte de ce que vous me demandez ? Que j'aille à Los Angeles dans le ghetto noir ? Je n'en ressortirai jamais si je réussis même à y pénétrer.

— Je sais, mais vous devez le faire. Je ne vois personne d'autre à qui confier une mission pareille.

— Pourtant vous avez des Noirs dans votre brain-trust.

— Oui, fit Holden avec une drôle de voix pleine de scepticisme, j'ai des Noirs. Je croyais les avoir bien choisis et je me suis aperçu qu'ils appartiennent soit à la grande bourgeoisie soit à l'élite intellectuelle et que dans le fond ils se foutent complètement du sort de leurs frères de couleur. Je dirai même qu'ils estiment que tout ce qui a été fait jusqu'à présent est bien suffisant. Oui, j'ai découvert ça, que j'étais très mal entouré.

— Vous pouvez les renvoyer.

— Non, pas tout de suite. Ils se douteraient de quelque chose et essaieraient de saboter mon entreprise. De plus si je trouvais des gars intéressants il me faudrait des mois pour les former et obtenir d'eux ce que je veux.

— Que voulez-vous que je fasse en fait ?

— Que vous furetiez partout. J'ai une méchante prémonition. On va essayer de saboter tout ce travail énorme que nous faisons, Diana Jellis et moi. Je dis bien énorme car elle parle comme une marxiste et moi comme un capitaliste libéral. Lorsque par exemple je propose un fonds de soutien aux entreprises noires elle me parle d'autogestion. Vous comprenez que nous devons aller jusqu'au bout de nos possibilités pour obtenir un terrain d'entente. Bon ; j'accepte le principe que certaines entreprises pourront être autogérées mais dans ce cas je ne peux pas promettre des fonds nationaux. Il faut trouver un financement ailleurs. Donc faire appel à l'investissement privé mais c'est elle qui saute au plafond et n'en veut pas. Mais je ne veux pas vous faire le bilan de nos rencontres. Sachez que nous sommes d'accord pour des hôpitaux, une université, des crèches et quelques autres choses. C'est quelque chose de tangible, ça.

— Mais comment le faire admettre au gouvernement ?

— Oh ! j'y parviendrai. Même si je dois me montrer conciliant sur quelques scandales mineurs. Il faut savoir composer pour obtenir le

maximum. Voyez-vous, Serge, je serais vraiment au désespoir si nous devions encore connaître un été aussi chaud que celui de 65 par exemple. Si malgré tout cela devait se reproduire je crois que je me retirerais pour toujours de la vie politique.

— Mais vous n'allez pas me lâcher ainsi dans l'arène sans me donner quelques coordonnées ?

— Non, bien sûr, fit le sénateur. Je ne suis quand même pas aussi sadique que vous le pensez.

Il se retourna pour prendre une serviette en cuir noir, l'ouvrit et en sortit un dossier.

— J'ai des amis au F.B.I. qui me renseignent. Également à la C.I.A., à la D.I.A. et dans tous les services secrets et Dieu sait s'ils sont nombreux.

Kovask pensa qu'il avait été un ami intime de son ancien patron le commodore Gary Rice.

— Il y a un homme qui évolue dans l'entourage de Diana Jellis. Un drôle de type. Mais regardez sa photo.

Kovask vit le visage d'un Noir, coiffé à l'afro, portant la barbe, le regard incertain.

— Il louche ?

— Oui et à croire que ça influence sur son caractère car il loucherait aussi bien à droite qu'à gauche. Je veux dire que le personnage est douteux. Il a été accusé de provocation et d'incitation à la révolte lors de plusieurs émeutes. Mais jamais on n'a pu mettre la main sur lui ou prouver quoi que ce soit.

— C'est un ami de Diana Jellis ?

— Non, certainement pas, mais je sais par mes amis du F.B.I. qu'il s'intéresse à la jeune femme.

Il sortit plusieurs feuillets attachés ensemble :

— Vous lirez tout ça. Puis vous le détruirez. Ce n'est qu'une photocopie mais elle vous renseignera sur le personnage.

— Il habite Watts ?

— Oui, mais de temps en temps il disparaît pour de longues périodes comme s'il allait se recycler ou s'entraîner quelque part.

— Cuba ?

— Je ne sais pas. Il part en général pour l'Europe. Une fois à Paris il s'arrange pour perdre sa piste et le fait très habilement. Mais la présence de cet homme m'inquiète. Voyez-vous je ne dis pas que

Diana Jellis est en train de se modérer. Non je ne le dirais pas et si elle se doutait que j'ai même pu le penser elle romprait nos relations. Mais enfin je lui trouve plus de bonne volonté depuis la dernière fois. Si nous continuons dans cet esprit-là nous pourrions faire de grandes choses. Mais elle doit se montrer prudente. Devant ses amis elle reste la fille révolutionnaire et ardente. D'ailleurs jamais elle ne se vantera des réalisations que nous ferons ensemble. Elle ne sera nullement mon obligée ni n'aura aucune espèce de considération à me montrer. Mais enfin elle devient plus accessible et je ne voudrais pas qu'un Petrus Lindson, c'est le nom de cet individu, vienne mettre tout en l'air.

— A-t-il le pouvoir de le faire ?

— Non, mais il travaille pour le plus offrant, certainement. Je vais vous ouvrir un crédit assez important. Que diriez-vous de dix mille dollars, pour commencer ?

— Ça me paraît raisonnable.

— Hum, j'en doute. Ce Petrus est une véritable canaille. Il faisait la caisse des magasins que les émeutiers pillaient. Eux avaient faim mais lui voulait s'enrichir.

Un peu plus tard Kovask s'éloigna de l'hydravion, profita du vent qui soufflait vers la terre pour se diriger vers Key West. Le Canadair attendit qu'il fut à quelque distance pour décoller. Au passage, le pilote battit des ailes. Puis bientôt il ne fut plus qu'un point dans le bleu du ciel.

Vers la fin, le vent n'étant plus qu'un souffle ténu, Kovask éprouva quelques difficultés à rallier la plage du loueur de voiliers. Il dut même godiller lorsque le vent tomba complètement. Quand il atteignit la côte il était près de 5 heures du soir.

CHAPITRE VI

Petrus Lindson avait des problèmes de beauté virile. Longtemps il avait cru que la barbe lui donnait un air distingué et que les cheveux coiffés à l'afro le faisaient passer pour un type sympathique ayant des opinions gauchistes. Mais il avait fini par raser sa barbe et il se rendit chez un coiffeur pour faire couper ses cheveux à quelques centimètres de son crâne. Son visage devenait encore plus rond ainsi mais avec des lunettes noires il pourrait corriger ce défaut. De plus il cacherait aussi son strabisme divergent.

En sortant de chez le coiffeur il alla acheter des cigarettes, s'offrit une vodka-orange dans un bar malgré l'heure matinale. Puis il remonta dans sa voiture, une Chrysler jaune de l'année et roula lentement dans les avenues du ghetto. Il ne voyait pas les groupes de chômeurs assis sur les trottoirs, à l'ombre des tentes de magasin. Des yeux luisants d'envie le suivaient mais il n'y prêtait pas attention. Parfois il ralentissait lorsqu'il apercevait quelques prostituées, pourvu qu'elles soient très jeunes et en mini-jupe. Mais elles étaient encore rares à cette heure matinale.

Il arrêta sa voiture, descendit et pénétra dans l'immeuble en partie brûlé en 1965. Il se souvenait très bien comment le feu avait pris. Il y était même pour quelque chose. Des gardes nationaux le poursuivaient lui et quelques autres et ils avaient balancé plusieurs cocktails Molotov pour ralentir leurs poursuivants. Comme les pompiers usaient plutôt leur eau contre les manifestants que pour éteindre les foyers, l'immeuble avait bien failli y passer.

Étonné que la porte lui résiste, il frappa sans ménagement et Billie Ganaway vint lui ouvrir.

— Ah ! c'est toi, fit-elle déçue.

— Tu attendais quelqu'un d'autre ? fit-il narquois.

— Une voisine qui doit venir chercher les gosses pour les garder. Moi, je travaille maintenant.

— Depuis peu puisque je suis venu la semaine dernière. Et que fais-tu ?

— Je suis barmaid dans un club. À Santa Monica.

Il siffla d'admiration.

— Non, tu marnes pour les Blancs ?

— Pour cent vingt dollars par semaine plus les pourboires je suis prête à marnier pour n'importe qui, dit-elle en lui tournant le dos. Il faut que j'aïlle me préparer.

Elle portait une robe de chambre rouge assez courte et certainement rien dessous. Petrus s'enflammait très vite surtout après une nuit solitaire. Il la rattrapa et la ceintura. Elle sentit ses mains sur ses seins agus, soupira :

— Écoute, fiche-moi la paix, la voisine ne va pas tarder et...

— Allons, Billie, tu sais ce que tu me dois, hein ? On t'a rendu les gosses, en bonne santé. Mais tu sais que ce n'est pas fini et que si jamais tu parles... Il te faut un protecteur dans ce coup-là et tu peux compter sur moi.

Collant toujours son ventre contre ses reins, il écartait la robe de chambre sur sa poitrine, malaxait celle-ci entre ses gros doigts comme s'il voulait la broyer.

— Tu me fais mal, gémit-elle essayant d'être : furieuse mais ressentant un trouble grandissant parce qu'il se collait de façon éhontée à sa croupe. Tu vas me retarder.

— Non. Écarte seulement les jambes et tu verras.

Il avait glissé une main impatiente dans la fourche encore fermée, la fouillait avec brutalité. Elle finit par lui obéir. Il s'était déjà dégrafé et la posséda d'un coup sans autre ménagement. Elle mordit ses lèvres pour ne pas gémir de douleur mais se cambra de façon impudique tandis qu'il la besognait. Presque tout de suite sans se soucier de lui faire partager son plaisir il se répandit en elle, l'abandonna pour se reboutonner.

Une femme venait d'entrer dans la pièce et les regardait les yeux ronds. Petrus pensa non sans fierté qu'elle l'avait vu opérer et même qu'elle avait dû apercevoir son sexe lorsqu'il avait mis de l'ordre dans ses vêtements. Il cligna de l'œil mais elle haussa les épaules et se dirigea vers la chambre des gosses.

— Bonjour, Mona, fit Billie embarrassée.

Elle disparut avec elle dans la chambre tandis que Petrus fureta dans la cuisine. Il vida un fond de café dans une tasse, le but ainsi, prit un beignet au miel qu'il trouva un peu rassis. Puis il se lava les mains.

Mona sortait, un gosse à chaque main. Elle jouait les offensées mais ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil vers la silhouette du Noir dans le réduit de la cuisine. Petrus sourit avec fatuité, certain qu'elle était troublée.

— Tu n'aurais pas dû, s'emporta Billie lorsqu'ils furent seuls. Elle est très prude. Maintenant je suis compromise à ses yeux. Si tu avais vu la gueule qu'elle me faisait tandis que nous habillions les enfants.

— T'en fais pas, elle en mourait d'envie, elle aussi, d'en tâter. Si tu avais vu ses yeux sur mon ventre, tiens.

— Tu te crois irrésistible, fit-elle avec : dédain. Tu me violes à moitié chaque fois que tu viens sans te soucier de savoir si ça me plaît ou si ça me donne du plaisir, et puis on ne te revoit pas de huit ou quinze jours. Tant mieux d'ailleurs. Mais il faut croire que tu ne trouves pas tellement de filles à qui proposer la chose.

Petrus devint gris de rage et s'approcha d'elle lentement, louchant terriblement comme chaque fois qu'il éprouvait une émotion violente.

Billie le toisa sans la moindre crainte.

— Tu vas aussi me frapper ? Il ne te manquerait plus que ça.

— Tu n'es qu'une truie. Tout le monde couche avec toi, pourquoi pas moi ? C'est comme se laver les mains avec toi.

Elle haussa les épaules, disparut dans la chambre. Il hésita puis entra à son tour. Juste comme elle enfilait une robe jaune très courte.

— Tu ne mets rien dessous, salope ?

— Ça te gêne ?

Il ricana bêtement. Ainsi elle devenait agaçante au possible. On avait envie de se jeter sur elle, de la broyer entre ses mains. Pas tellement belle, mais terriblement érotique.

— Quel est le nom de ta boîte ?

— Pourquoi ?

— Je pourrais t'y rendre une visite.

— Elle est interdite aux Noirs.

— C'est le comble. Mais pas aux Noires à ce que je vois. Barmaid ? Mon œil, oui ! Entraîneuse au bouchon ? Il y a des chambres, je parie.

— Parie ce que tu veux mais fous-moi la paix. À part coucher avec moi, tu voulais autre chose ?

— Oui, fit-il en grimaçant, te rappeler notre petit accord. Continue à la fermer et tout ira bien pour toi et tes gosses. On te les a rendus, hein ? Nous avons été gentils ? Ça ne veut pas dire que la prochaine fois ce sera la même chose.

— Quelle prochaine fois ? murmura-t-elle tremblante.

— La fois où tu auras la langue trop longue. Si jamais ça t'arrivait

on commencerait par couper celle de la petite fille. Souviens-t'en toujours et tout ira bien pour toi.

Elle le fixait avec une telle intensité qu'il voulut atténuer la menace de ses paroles. On ne savait jamais avec ce genre de fille. Elle aimait ses enfants jusqu'à la passion et mieux valait ne pas la pousser à bout.

— Mais ne crois pas que ce sera pour toujours. On te demande de faire attention quelque temps. Disons jusqu'en janvier, février. Ensuite pas question que tu ailles raconter sur les toits ce que tu sais mais enfin on ne t'embêtera plus.

Il s'inclina ironiquement, tourna les talons de ses souliers bien cirés et quitta la chambre. Billie se demanda pourquoi au début de l'année suivante elle ne serait plus en danger.

Petrus était si infatué de lui-même que, lorsqu'il montait dans sa belle voiture, il croyait que des dizaines d'yeux se braquaient sur lui pour l'admirer. Voilà ce qu'il voulait provoquer, de l'admiration. L'envie lui plaisait moins, l'inquiétait même. Avec tous ces chômeurs, ces « unemployed », il n'était pas tranquille. Y avait-il parmi eux des émeutiers de 1965 qui pouvaient le reconnaître et venir lui demander des comptes ? Il ne le pensait pas. À cette époque il était moins gros, habillé de loques et n'avait pas de voiture.

Il s'installa au volant sans trop regarder les hommes assis non loin de là, eut un regard pour le rétroviseur avant de démarrer. Il ne prêta aucune attention à la Volkswagen qui s'écartait en même temps du trottoir et roulait derrière lui. Elle était conduite par une grosse femme aux cheveux blancs, au teint très sombre. Certainement une métisse. D'ailleurs elle n'attirait pas l'attention dans le quartier noir.

En fin de compte Petrus était satisfait de sa matinée. Il avait soulagé sa fringale sexuelle, pourrait attendre le soir pour trouver une fille. Au moins cinq dollars d'économisés, dix même, car il ne choisissait pas n'importe qui.

À tout hasard il décida d'aller à cette clinique de Santa Monica où il avait rencontré Stewe Score. Un rire silencieux agita ses épaules robustes. Quelle drôle de façon de gagner sa vie ! Il en avait entendu parler comme tout le monde mais n'avait jamais rencontré un de ces « donneurs » avant qu'on ne le dirige vers Score. Dans le fond il n'aurait pas détesté en faire autant à la condition qu'une jolie fille l'aide gentiment. Il s'était renseigné sur la clinique. Elle appointait une dizaine de donneurs et la plupart acceptaient la compagnie d'une des infirmières ou d'une hôtesse. Il ne comprenait pas Score et ses scrupules, pensait que l'homme était un vicieux.

Derrière lui, dans la Volkswagen, la Mamma s'efforçait de ne pas perdre sa voiture de vue. Elle suivait le Noir depuis la veille au soir dans cette partie de la ville de Los Angeles uniquement habitée par des Noirs. Par chance elle avait déjà un teint assez sombre mais par prudence elle utilisait une huile teintée pour accentuer cette couleur de peau. Elle pouvait facilement passer pour une métisse et d'ailleurs jusque-là elle n'avait eu aucun ennui.

La veille elle s'était rendue à l'adresse de Petrus Lindson et avait attendu. L'homme n'était rentré chez lui que vers minuit, la démarche hésitante. Il logeait dans une sorte de pension de famille et elle avait pu obtenir une chambre pour trois dollars. Elle avait dormi un peu mais dès 8 heures elle attendait dehors dans la VW. Petrus n'avait fait surface qu'un peu avant 9 heures pour aller se faire couper les cheveux. Lorsqu'il était sorti de chez le coiffeur elle avait failli ne pas le reconnaître. Heureusement qu'il y avait la Chrysler de couleur jaune dans laquelle il s'était installé. Elle avait noté l'adresse où il s'était rendu, un immeuble à moitié ruiné et brûlé dans le coin le plus misérable de Watts.

Maintenant elle avait l'impression qu'ils roulaient vers la mer. Elle était déjà venue à Los Angeles mais ne connaissait pas tellement la ville. Bientôt ils atteignirent Santa Monica, les avenues bordées de villas extraordinaires.

Petrus Lindson tourna brusquement à gauche pour pénétrer dans une propriété magnifique, suivant une allée dallée qui s'enfonçait dans un parc très arboré. Cesca Pepini n'eut que la ressource de stationner un peu plus loin en pleine interdiction pour venir jeter un coup d'œil à la plaque. Une clinique privée ? Voilà qui était curieux. Elle ne pensait pas que les Noirs y fussent admis. Alors que venait y faire un Petrus Lindson ?

Elle retourna à sa voiture avant qu'un *patrolman* ne vienne lui donner un procès-verbal, chercha longuement un endroit pour stationner, finit par trouver un parking payant et dut revenir à pied vers la luxueuse clinique. D'un seul coup d'œil elle s'assura de la présence de la Chrysler jaune, mais à cette distance elle ne voyait que la tache claire de la voiture sous les arbres. Elle s'éloigna paisiblement.

Décidément, pensait Petrus, il avait beaucoup de chance ce jour-là. En effet il venait de reconnaître la Ford bleue de Stewe Score dans le parking. L'homme était à l'intérieur des bâtiments en train de gagner ses deux cents dollars. Une image obscène se présenta devant ses yeux et il s'étouffa de rire, dut allumer une cigarette pour se calmer. Il n'avait plus qu'à attendre son retour.

Score sortit une demi-heure plus tard très satisfait. Il venait de toucher trois cents dollars car la « receveuse » avait voulu voir les photographies du futur père de son enfant. La surprise avait été excellente. Le ménage avait fini par souscrire pour le ranchito Acapulco. Ils avaient versé le comptant exigé et payaient déjà les mensualités bien que n'occupant pas encore les lieux. En principe ils pourraient s'installer à l'automne ou au plus tard pour la Noël. Il imagina Noël dans leur nouvelle demeure. Le ranchito avait une belle cheminée dans le living dans laquelle il ferait installer de fausses bûches de bois par lesquelles passait le gaz servant à donner l'illusion d'un bon feu de chêne.

Et puis il aperçut la Chrysler jaune, la face ronde du Noir. Bien qu'ayant fait couper ses cheveux anciennement coiffés à l'afro et portant des lunettes noires il était parfaitement reconnaissable. Ce type le harcelait. Il le rencontrait plusieurs fois par mois et chaque fois c'étaient les mêmes menaces doucereuses.

Petrus descendit sa vitre et l'interpella :

— Hello, Score ?

À contrecœur il s'approcha. Il avait parfois envie de taper sur ce visage détesté. Pourtant il n'était pas du tout raciste. Mais le Noir lui devenait odieux.

— Alors, mon vieux, on vient de faire son beurre ?

Il s'esclaffa bruyamment, hoqueta :

— Sa crème, devrais-je dire.

Cette fois il se plia en deux mais voyant Score serrer les poings il craignit un scandale et redevint sérieux. Ce n'était pas le moment d'attirer l'attention sur eux.

— Vous fâchez pas, mon vieux, simple plaisanterie.

— Je n'aime pas ce genre-là, dit Score les dents serrées.

Petrus devint furieux :

— La ferme ! C'est moi qui commande ici et vous le savez bien. Je suis venu vous rappeler votre promesse. Vous avez reçu mille dollars cash. Vous devez la boucler.

— Vous répétez toujours pareil, dit Score excédé. Je ne parlerai jamais de cette histoire pas plus que de ce que je viens faire dans cette clinique deux fois par semaine.

— Ouais. Je vous le souhaite, mon vieux. Vous êtes heureux, hein ? Vous avez une jolie femme qui doit aimer faire l'amour. Je l'ai vue. Bien balancée avec de belles fesses comme j'aime. Alors tâchez de

ne jamais oublier votre promesse et tout ira bien pour vous.

Sur ce, il démarra sèchement et se dirigea vers la sortie de l'établissement, laissant Stewe Score livide de fureur. Après quelques secondes de stupeur il se dirigea comme un robot vers sa voiture et se mit à rouler à son tour. Jamais il n'avait tant regretté d'avoir accepté cette proposition. Bien sûr il avait touché mille dollars qui l'avaient bien aidé mais ce sale type continuait à le harceler, le surveillant certainement pour voir s'il tenait parole. Il ne prenait pas ses menaces à la légère, avait conscience d'avoir participé à une affaire très dangereuse et terriblement importante. Il ignorait laquelle, les conditions de cet étrange « don de semence » s'étant effectuées dans un luxe de précautions incroyables.

Dans l'avenue la Mamma venait de voir sortir Petrus Lindson au volant de sa Chrysler jaune. Il n'avait pas prêté attention à elle. Il souriait méchamment comme s'il venait de jouer un bon tour à quelqu'un. Elle remonta l'allée dallée, se poussa pour laisser passer une Ford bleue à laquelle elle ne prêta aucune attention, pénétra dans la partie publique de la clinique.

L'hôtesse de la réception la regarda venir avec un léger soupçon dans ses yeux très maquillés. Elle aussi la prenait pour une métisse et devait se demander comment lui faire comprendre sans la vexer que les Noirs n'étaient pas admis.

— Bonjour, mademoiselle, dit la Mamma. Je suis enquêtrice pour une compagnie d'assurances. Connaissez-vous cet homme ?

Elle lui montra la photographie de Petrus Lindson et la jeune fille secoua la tête avec agacement :

— Pas du tout. Il n'appartient pas à la maison.

— Pourtant il sortait d'ici.

— Je ne crois pas qu'il ait fait visite à l'un de nos malades. Vous devriez demander au service des fournisseurs, en contournant le bâtiment.

— Merci, dit la Mamma en rangeant sa photo.

Sans difficulté, elle trouva le service des fournisseurs tout près des cuisines. Un bureaucrate, sec et méprisant, l'écouta en silence, n'eut pour le cliché qu'un regard méprisant :

— Je ne connais pas cet individu. Il ne fait pas partie de nos fournisseurs attitrés...

— Peut-être vient-il voir un membre du personnel ?

— Non, absolument pas. Je ne l'ai jamais vu dans le coin et nous

n'employons pas de gens de couleur. La direction pratique une politique de hauts salaires qui nous permet d'embaucher uniquement des Blancs.

— C'est merveilleux, fit la Mamma sarcastique. Voilà une maison de haut standing, en effet.

Mais elle rengaina bien vite son animosité.

— Voyez-vous, je suis très ennuyée. Je voudrais quand même savoir ce qu'il vient faire ici. Cela pourrait vous être utile en définitive.

Le bureaucrate s'inquiéta :

— Il est suspect ? Ces nègres sont tous des voleurs et des assassins.

— Je ne puis rien vous dire mais si vous me permettiez de montrer cette photo au personnel, peut-être que quelqu'un se souviendrait de l'avoir vu ?

L'homme lui jeta un long regard. C'était une métisse et il ne comprenait pas comment elle pouvait travailler pour une importante compagnie d'assurances. Il finit cependant par se montrer conciliant. Si l'individu était louche mieux valait collaborer à sa mise hors d'état de nuire.

— Je peux le faire pour le personnel de bouche mais si aucun ne le reconnaît il faudra me laisser la photo pour que j'interroge le personnel d'entretien et au besoin le personnel soignant.

— Je vous remercie infiniment, dit-elle.

Pendant qu'il s'absentait elle s'assit et attendit. Elle avait furieusement envie d'allumer un de ses cigarillos habituels mais n'osait le faire. Pour la première fois elle se sentait vraiment dans la peau d'une *coloured person* et éprouvait des sentiments curieux. Elle était à la fois humiliée et inquiète.

Le bureaucrate revint avec une fille de cuisine rousse qui riait d'un air ravi.

— Voici M^{lle} Sonia. Elle a déjà repéré votre individu.

— Oui, dit la fille rousse. Je l'ai vu plusieurs fois qui attendait dans une Chrysler jaune devant la porte principale, mais à l'intérieur du parc. Je crois qu'il vient régulièrement ici.

— Savez-vous qui il attend ?

— Non. Je ne faisais que passer chaque fois. Deux fois. Il a une façon de vous regarder, fit-elle en se tournant vers son chef. Il vous déshabille des yeux.

Elle pouffa :

— Il en louche encore plus.

— C'est exact, dit la Mamma, pour la voiture jaune et pour le strabisme divergent. Vous n'avez pas remarqué autre chose ?

— Non, sinon qu'il louchait sur moi, ajouta-t-elle en riant.

— Est-ce toujours un jour précis ?

— Non. Je ne crois pas. Je me souviens qu'une fois c'était un vendredi car j'étais allée téléphoner depuis la cabine voisine. Ici on ne peut appeler par l'inter, c'est interdit par le règlement. Tous les vendredis je téléphone à mon mari qui est chauffeur de camion pour savoir s'il est rentré. Il roule toute la semaine et je suis bien contente quand il rentre le vendredi matin. Nous habitons à cinquante miles d'ici...

— C'était toujours le matin ?

— Oui. Toujours approximativement à la même heure.

— Vous ne voyez pas autre chose ?

— Non, madame, plus rien.

La Mamma sortit un billet de cinq dollars. Elle les refusa d'abord puis finit par les prendre lorsque son chef détourna les yeux. Ce dernier se montra plus aimable lorsque Sonia fut sortie :

— Si vous pouvez me laisser sa photographie je la ferai circuler dans tout l'établissement. Peut-être pourrai-je obtenir des renseignements plus précis sur cet individu. Comment puis-je vous toucher ?

— Je suis en déplacement et je n'habite pas la région mais je peux moi-même vous téléphoner. Qui dois-je demander ?

— Monsieur Keller. Mais n'en faites rien avant demain matin car il me faudra bien tout ce temps-là pour obtenir un résultat. Notre personnel est très important. Pas loin d'une centaine de personnes.

Elle remercia encore et sortit. Lentement elle rejoignit sa voiture. Avait-elle bien fait ? Elle n'en savait encore rien. Bien sûr pendant ce temps Petrus Lindson avait peut-être des rendez-vous encore plus importants mais que venait-il faire dans cette clinique où la ségrégation était si stricte ? D'ailleurs elle se demandait bien pourquoi. Il était rare que les emplois subalternes ne soient pas tenus par des gens de couleur dans ce genre d'établissement.

En sortant elle nota soigneusement la raison sociale de la clinique. Elle se renseignerait sur son directeur, sur son fonctionnement, sur ses spécialités médicales.

Il ne lui restait plus qu'à rejoindre le quartier de Watts et d'attendre que Petrus Lindson paraisse à nouveau. Dans la soirée elle devait rencontrer son patron, le Commander Serge Kovask. Lui s'occupait plus particulièrement de Diana Jellis, surveillait tous ses déplacements avec soin.

CHAPITRE VII

Les deux femmes étaient face à face dans le cabinet médical de la doctoresse. Diana Jellis très émue cherchait le regard de Ella Ganaway, avait l'impression floue que celle-ci était ennuyée.

— De combien de temps ? murmura-t-elle.

— Deux mois environ mais je peux me tromper à quelques jours près.

— Cela malgré le stérilet ?

Ella eut une crispation des lèvres :

— Je vous avais prévenue. Son efficacité n'est pas totale. Rien ne vaut la pilule mais dans votre état il valait mieux vous en abstenir.

— Mais, Ella, je ne vous reproche rien, fit Diana Jellis avec douceur. Mais c'est tellement... étrange.

— Cela arrive à des tas de femmes, riposta Ella énervée.

Jamais Diana Jellis n'avait vu la gynécologue dans cet état. Elle travaillait beaucoup. Son dévouement était bien connu et immense. Elle aurait dû se ménager davantage. Sinon elle ne tiendrait jamais le coup parmi une telle misère environnante.

— Je désirais avoir un enfant mais pas tout de suite. À cause de mes activités et de mes projets.

La gynécologue devint très pâle, se souvenant des menaces de Simon Borney et de Petrus Lindson. Le premier avait disparu mais le second lui téléphonait souvent pour la mettre en garde.

— Allez-vous le garder ?

— Je dois en discuter avec Mel, répondit Diana Jellis. C'est une affaire qui nous regarde tous les deux.

— Bien sûr, fit Ella pas tout à fait satisfaite.

Il fallait que Diana accepte cette grossesse jusqu'au bout. Tel était l'ultimatum qu'on lui avait donné. Sinon les enfants de Billie seraient à nouveau en grand danger.

— Croyez-vous que mon état me le permette ? demanda Diana.

Comme elle avait changé, la tigresse noire, l'ardente révolutionnaire, depuis que la vie d'un autre être gîtait entre ses

flancs. Ella ne la reconnaissait pas. Deux mois auparavant elle était beaucoup plus secrète, farouche et pleine d'une violence contenue. Maintenant elle devenait plus tendre, plus moelleuse aussi.

— Je le pense. Votre métrite n'est plus qu'un souvenir. Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter.

Diana lui avait raconté comment elle avait été violée par des membres du K.K.K. dans l'État du Mississipi à l'aide d'un épi de maïs. De deux épis de maïs pour faire bonne mesure et rendre cette agression encore plus ignoble. Ella avait été sa confidente, avait pu voir des larmes d'humiliation dans ses beaux yeux en amande.

— Je n'ai encore rien dit à Mel. Il ne se doute de rien.

— Qu'en pensera-t-il ?

— Je ne sais pas, murmura Diana Jellis avec une pudeur inattendue.

Elle paraissait très impressionnée par son nouvel état.

— Je me demande..., dit-elle.

Ella releva la tête :

— Quoi donc ?

— Si j'ai le droit. Je prêche la limitation des naissances, la libération de la femme, qu'elle soit noire ou blanche, mais je vais donner le jour à un enfant. Est-ce que cette contradiction sera comprise par la grande majorité de ceux qui veulent bien être de mes amis ?

N'en pouvant plus, Ella se leva pour jeter un coup d'œil à la rue. Diana Jellis se méprit sur cette brusquerie :

— Excusez-moi mais si chaque fois qu'une femme enceinte vous accaparerait autant vous n'en sortiriez pas. Dans le fond je suis comme toutes celles à qui cela arrive pour la première fois.

— Vous n'avez jamais fait de fausses couches ?

— Non, dit Diana. J'avais même la certitude que jamais je ne porterais d'enfant. Je me sentais une constitution presque masculine, vous voyez ce que je veux dire ? Pourtant j'aime faire l'amour avec un homme, avec Mel Santos. Nous nous aimons.

— J'en suis heureuse pour vous, dit Ella.

Soudain elle détestait son amie pour cet amour, pour cet homme qui était son compagnon, sur lequel elle pouvait quand elle le souhaitait se reposer un peu, reprendre son souffle. Elle n'avait personne, que le travail et toutes ces femmes souffrantes de ce

quartier miséreux qu'elle devait soigner, réconforter. Ces femmes qui, après une fausse couche, un avortement, une naissance difficile, n'avaient qu'une hâte, se retrouver dans les bras de leur homme.

— Je crois que nous le garderons, fit Diana en se levant. Vous pensez que ce serait pour le début de l'année prochaine ?

— Oui, certainement fin janvier, répondit Ella sèchement.

Décidément Diana ne reconnaissait pas cette amie si attentionnée, si gentille. Avait-elle des soucis autres que ceux de sa profession ? On ne lui connaissait aucun ami, aucune relation. Puis elle se souvint qu'elle avait une sœur.

— Billie va bien ?

— Très bien, je vous remercie.

— Ses enfants ?

— Eux aussi vont très bien, dit Ella avec un effort. Billie travaille maintenant. Dans une boîte de Santa Monica. Comme barmaid. Enfin je suppose. Peut-être comme hôtesse-entraîneuse. Que voulez-vous que je fasse ? L'en empêcher ?

— Bien sûr, dit Diana. Un jour elle prendra conscience et refusera de se montrer aussi complaisante. Oui, je pense qu'un jour toutes les femmes, les blanches comme les noires, seront assez adultes, mûres pour comprendre qu'elles ne seront plus jamais les esclaves de quiconque, pas plus de la société que de ses mœurs.

— Souhaitons-le, fit Ella avec désinvolture, mais elle n'en prend pas beaucoup le chemin j'ai l'impression. Oh ! et puis qu'importe. Je vais vous faire une ordonnance. Surveillez votre alimentation et n'oubliez pas les analyses d'urine.

Au moment de partir Diana Jellis regarda son amie en souriant :

— Vous devriez vous reposer, Ella. Vous me paraissez fatiguée, nerveuse. Peut-être que vous en faites trop. N'avez-vous pas songé à prendre quelques jours de vacances ?

La gynécologue haussa les épaules :

— Pour retrouver trois fois plus de travail à mon retour ? À quoi bon ! Juste un peu de dépression. Quand vous reviendrez ça ira mieux.

Enfin elle fut seule et elle donna un tour de clé pour s'isoler un moment. Elle n'en pouvait plus. Cette visite l'avait épuisée. Diana ne se doutait de rien, ne soupçonnait pas sa perfidie. Elle s'était à peine étonnée au sujet du stérilet. Bien sûr il y avait des échecs. Trente pour cent mais tout de même... Bientôt dans toute l'Amérique on saurait que Diana Jellis attendait un enfant, des millions de Noirs

commenteraient cette nouvelle avec plus ou moins de sympathie mais ce serait quand même un événement important. Et puis en janvier, la naissance.

— Non, gémit-elle en s'abattant sur son bureau, non je ne pouvais pas laisser faire ça...

Puis elle se redressa, les yeux fixes, le visage crispé, se précipita à la fenêtre, l'ouvrit pour rappeler Diana et lui dire toute la vérité. La voiture de la jeune femme conduite par son garde du corps Moron démarrait à cet instant. Vaincue, elle referma la fenêtre. On frappait à la porte.

— Ella, quelque chose ne va pas ?

Elle soupira avec agacement :

— Si, tout va bien.

Elle tourna la clé, retourna vers son bureau.

Son assistante médicale passa un visage consterné, regarda avec inquiétude la longue silhouette svelte de la doctoresse. Celle-ci n'avait pas un comportement habituel et paraissait à bout de forces.

— Voulez-vous quelque chose ? Du café par exemple.

— C'est ça, du café.

— Quelques gâteaux avec ? Un sandwich ?

— Non, je n'ai pas faim.

— Vous devriez vous forcer.

Elle soupira et son assistante jugea inutile d'insister plus longuement.

— Très bien, je vais préparer du café.

En attendant elle fit entrer la personne suivante, une jolie fille de dix-huit ans enceinte jusqu'aux yeux. Elle se teignait en blonde, ce qui lui donnait un air très sophistiqué qui allait mal avec son état. Elle essaya de tout oublier en l'examinant mais elle n'y parvenait pas.

— Excusez-moi.

Mary Hinder frappait. Sans entrer elle passa le plateau et Ella le déposa sur son bureau.

— En voulez-vous une tasse ? demanda-t-elle à sa patiente.

— Oh ! oui, docteur.

Elle lui apporta une tasse pleine, la regarda boire sans la voir. Intimidée la petite se dépêcha et lui tendit la tasse vide. Ella Ganaway s'en rendit compte au bout de quelques secondes.

— Excusez-moi.

Elle reprit son examen mais elle songeait surtout à sa sœur Billie et à ses deux enfants. Il lui fallait prévoir quelque chose, une issue. Ce Simon Borney, Petrus Lindson restaient dangereux. Rien ne pressait encore mais avec prudence elle pouvait préparer leur fuite, chercher un endroit sûr où elles pourraient se réfugier avec les deux gosses. Mais elle n'avait pas beaucoup d'argent. De la jeune fille allongée montait une odeur douceâtre qu'elle reconnaissait bien. Marijuana. Encore une qui trouvait assez de dollars pour ses cigarettes droguées mais qui ne pourrait pas lui régler la consultation ! Mais elle n'en avait aucune amertume. Il était difficile de vivre dans un pareil endroit, dans de telles conditions, sans chercher dans le hasch de quoi oublier.

— Bon, que décidez-vous ?

La jeune fille la regarda d'un air vague. Elle ne comprenait pas.

— Vous le gardez cet enfant ?

La fausse blonde secoua la tête :

— Non.

— Je vais vous dire où vous devez vous adresser dans ce cas.

*

Au volant d'une camionnette Fiat, Kovask filait la voiture de Diana Jellis. Il l'avait vue sortir de chez la gynécologue où elle était restée près d'une heure. Maintenant elle était assise à côté du chauffeur, un Noir au profil de boxeur et à la carrure impressionnante. Derrière elle il y avait un garçon plus mince au visage caractérisé par la volonté sereine qui s'en dégageait. Mel Santos, d'après les photos qu'il détenait.

La voiture des Noirs s'immobilisa devant une imprimerie. Diana y pénétra avec Santos. Kovask avait conscience du danger qu'il courait dans ce quartier. Certes il essayait de passer inaperçu, de se donner l'air d'un modeste employé mais il n'était pas rassuré. Il n'avait pas à faire à des débutants. Depuis dix ans ces gens-là vivaient dangereusement et se méfiaient de tout le monde. D'ailleurs il n'avait pas l'intention de poursuivre longtemps cette filature. Il comptait beaucoup plus sur sa compagne de mission, la Mamma chargée de surveiller Petrus Lindson. Elle passait plus facilement inaperçue. Il décida brusquement de partir. L'endroit lui paraissait soudain très

malsain.

*

Lorsque Diana et Mel retournèrent à la voiture, Moron leur signala qu'ils avaient été suivis par un Blanc au volant d'une camionnette italienne.

— J'avais repéré le véhicule devant la doctoresse et je l'ai revu ici.

— Je ne vois rien, dit Mel.

— Il a filé. Peut-être que ce n'était qu'une coïncidence, mais sait-on jamais ?

— Mais qui ça pourrait-être ? dit Diana. Le F.B.I. emploie des Noirs qui passent inaperçus. De même la C.I.A. Il faudrait qu'une organisation soit folle pour nous envoyer un Blanc.

— C'est bien ce que je pense, dit Moron, mais sait-on jamais. Si jamais on le retrouve dans notre sillage il faudra s'en occuper sérieusement. J'aime bien avoir le cœur net dans ce genre d'histoire.

— Quelle allure avait-il ?

— Celle d'un manœuvre. Une salopette sale, une casquette. Mais un visage très bronzé, comme celui d'un milliardaire amateur de navigation à voile. Sa camionnette ne portait aucune marque précise mais je doute qu'un travailleur ait le temps de se faire dorer au soleil.

Diana avait hâte de rentrer chez elle. D'être seule avec Mel. Moron le comprit et prétextait une course à faire pour les laisser seuls. Santos étudiait la maquette du journal qu'ils avaient prise à l'imprimerie lorsque Diana décida de parler :

— Mel, je suis enceinte de deux mois.

Il leva la tête, la regarda en silence sans la moindre réaction.

— Diana m'a expliqué que le stérilet ne garantissait pas complètement.

Il se leva, s'approcha d'elle et la prit doucement dans ses bras. Elle appuya sa tête auréolée de cheveux frisés comme de la laine contre son épaule.

— Que ferons-nous ?

— Qu'en pense Ella ?

— Elle ne veut pas nous influencer mais elle estime que je peux conduire cette grossesse jusqu'au bout.

— Et toi, quelle est ton idée ?

— Je voudrais qu'elle soit la même que la tienne.

— C'est toi qui décides, dit-il. C'est l'affaire d'une femme de savoir si elle veut ou non un enfant.

— Mais toi en voudrais-tu un ?

Mel ferma les yeux, puis un sourire détendit ses lèvres fermes :

— Je crois que oui.

— Bien ; dans ce cas, nous le gardons.

— Quand naîtra le bébé ?

— Au début de l'année prochaine. Certainement vers la fin du mois de janvier.

— Je suis heureux, dit Mel en la serrant plus fort contre lui.

CHAPITRE VIII

La Mamma retourna dans l'après-midi dans cette rue où Petrus Lindson s'était rendu au début de la journée. Après avoir garé sa voiture en face elle pénétra dans l'immeuble en partie détruit, essaya de savoir qui le Noir avait visité. Au deuxième étage elle trouva une femme en train d'étendre du linge dans une pièce qui n'avait plus de plafond, plus de mur donnant sur la rue. Le plancher lui-même était mouvant et la jeune femme ne se déplaçait que sur des poutres branlantes.

— Mon Dieu, dit la Mamma, vous n'avez pas peur que tout s'effondre ?

La jeune femme se mit à rire gaiement.

— J'y viens depuis des années étendre mon linge. Comme ça on ne me le fauche pas et il sèche au grand air. Mais faites attention. Ne venez pas me rejoindre.

— J'aurais trop peur, dit la Mamma.

— Vous cherchez quelqu'un ?

— Oui, un grand garçon habillé d'un costume gris, très élégant mais qui louche un peu.

Elle en fit autant pour accompagner sa description et la jeune femme éclata de rire.

— Vous lui ressemblez ainsi. Je vois de qui vous parlez. Il vient pour Billie au rez-de-chaussée.

— Billie ?

— Billie Ganaway. Elle a trouvé du travail et n'est pas chez elle. C'est une chic fille. Trop gentille même. Je ne sais pas ce qu'elle trouve à ce voyou. Il vient une fois par semaine au moins et c'est un drôle de prétentieux.

— Vous le connaissez ?

— C'est Petrus. Dans le coin on se méfie de lui depuis longtemps. Depuis les événements de 65. On se demande même comment il est encore en vie car beaucoup s'étaient juré d'avoir sa peau.

Elle ramassa son seau vide et se rapprocha légère comme une danseuse. La Mamma se rendit compte qu'elle était très jeune et très

jolie.

— Je cherche où il habite car il doit de l'argent à une de mes amies, expliqua la Mamma.

— Ça ne m'étonne pas de Petrus. Je suis sûre qu'il se fait, entretenir par Billie et qu'il a comme ça quelques filles qui lui donnent de l'argent. Elle n'a pas besoin de ce parasite avec ses deux gosses.

— Elle a deux enfants ?

— Oh ! des tout petits. Elle est catholique et ne veut pas prendre la pilule. Vous parlez d'une fanatique. Moi, si je n'en prenais pas j'aurais au moins six bébés.

— Ils sont de Petrus ?

— Non, sûrement pas mais si elle continue il lui en fera un le salaud. Pour un salaud c'est un salaud. Il la prend n'importe où. Elle me l'a dit un jour. Comme une bête.

Cette jeune femme devait canaliser tous les potins de l'immeuble. La Mamma pensa qu'avec sa gentillesse et sa spontanéité elle devait être l'âme de ce coin du quartier.

— Vous ne savez pas où il habite ?

— Non. Il doit se planquer dans un endroit sûr. Mais vous savez votre amie peut faire son deuil de son argent.

— Oui, je le crois aussi, dit la Mamma. Je vous remercie beaucoup. Billie rentre tard ?

— Pas avant minuit. Elle travaille dans une boîte du côté de Santa Monica mais je ne me souviens pas du nom.

— Ça ne fait rien. Que fait-elle des enfants ?

— Elle les fait garder. Par une voisine. Il paraît que ce matin lorsqu'elle est allée les chercher Petrus était en train de besogner Billie debout dans le living. Vous parlez d'un sauvage. Mais il paraît qu'il est insatiable. Toujours prêt à faire ça.

Elle eut un rire trouble :

— Vous le croyez, vous ? Moi, mon bonhomme il rentre tellement crevé le soir qu'il ne faut rien lui demander.

— Que fait-il ?

— Égoutier. Il en faut.

La Mamma la laissa à son étage et descendit jusqu'à la rue. S'il le fallait elle reviendrait voir cette Billie Ganaway, essaierait de la faire parler sur Petrus Lindson.

Elle quitta Watts pour le motel où Kovask et elle avaient retenu chacun un bungalow mais comme le Commander n'était pas de retour elle en profita pour commander quelques sandwiches, un chianti de Californie et compulsa l'annuaire du téléphone. Elle trouva aisément le nom de la clinique de Santa Monica mais sans autres précisions. L'endroit paraissait s'entourer de discrétion. Peut-être y pratiquait-on des avortements pour la haute société.

Kovask regagna le motel vers 5 heures mais ne lui téléphona que lorsqu'il eut pris une douche et avalé plusieurs Coca-Cola prélevés dans le réfrigérateur de son bungalow. Lorsqu'il arriva chez la Mamma elle lisait sur la petite terrasse de sa chambre, un cigarillo entre les dents.

— Ça a marché ?

— Pas tellement et je me méfie. Ils sont sur leurs gardes et je crains d'être repéré. Alors Petrus Lindson ?

Elle fit part de ses découvertes. Il l'écouta avec attention jusqu'au bout. Quelque chose l'avait frappé dans le récit de sa vieille amie mais il ne retrouvait pas quoi. Il avait l'impression d'avoir laissé échapper un détail important.

— Que peut-il faire dans cette clinique ? D'après ce que je comprends il ne pénètre pas dans l'établissement mais reste dans sa voiture sur le parking des visiteurs ?

— Peut-être a-t-il rendez-vous avec quelqu'un mais cela ne doit pas durer bien longtemps puisqu'il n'est resté qu'un quart d'heure à l'intérieur au maximum.

— Cette fille qu'il rencontre fait-elle le trottoir ?

— Je n'en sais rien. Elle travaille dans une boîte.

— Il en serait le souteneur ?

— C'est fort possible. On ne m'a pas tellement vanté le personnage. Il est bien capable de maquer cette pauvre Billie.

Kovask tressaillit :

— Billie comment m'avez-vous dit ?

— Ganaway, je crois.

— Oui, c'est bien ça. Ganaway. Et elle a une sœur qui est gynécologue et qui se nomme Ella. C'est chez elle que Diana Jellis a passé une heure cet après-midi.

Très excitée la Mamma en oublia de tirer sur son cigarillo qui s'éteignit.

— Mais alors voilà enfin un lien entre le personnage et Diana Jellis ? Il connaît la sœur de la doctoresse chez laquelle notre amie la révolutionnaire se rend.

— Attendez avant de conclure trop vite, fit le Commander prudent. Il y avait bien la plaque de cette doctoresse mais j'ignore si Diana Jellis s'est vraiment rendue chez elle. Ce qui me le laisse supposer c'est qu'elle était seule. En général une femme, même très évoluée, n'aime pas trop se faire accompagner par l'homme de sa vie.

— De mon temps c'était ainsi, fit la Mamma, mais les mœurs changent si vite de nos jours.

— Ne jouez pas les grand-mères scandalisées. Donc il pourrait y avoir un lien. Mais lequel ?

La Mamma ralluma son cigarillo et considéra son patron avec une certaine indulgence :

— Vous savez les femmes vont au moins une ou deux fois dans leur vie chez un gynécologue. Il n'y a peut-être là qu'une coïncidence.

— Peut-être mais elle est étonnante, ne trouvez-vous pas ? On nous signale que ce Petrus Lindson s'intéresse à Diana Jellis, que le personnage est si suspect qu'il n'a certainement pas de bonnes intentions à son égard. Et notre Petrus est l'ami de la sœur de la doctoresse qui soigne Diana Jellis. C'est étrange.

Il alluma une cigarette et soudain ses yeux se plissèrent et il examina la Mamma avec une attention soutenue. Celle-ci n'y prenait pas garde, s'éventant avec la revue qu'elle avait cessé de lire lorsqu'il l'avait rejointe.

— Mamma, comment vous sentez-vous ?

— Moi, fit-elle innocemment en ouvrant de grands yeux, mais je me porte comme un charme. Il fait un peu trop chaud pour mon goût et j'ai les jambes un peu lourdes. Autrement ça va.

— Justement vos jambes... Vous ne pensez pas que vous devriez vous en inquiéter.

Enfin elle réalisa où il voulait en venir et le foudroya du regard :

— Si vous comptez m'envoyer chez cette doctoresse, je vous dis carrément qu'il n'en est pas question. J'ai atteint un âge canonique et ces petites contingences féminines n'existent plus pour moi. D'ailleurs, j'ai toujours détesté ce genre d'examen.

— Vous pourriez inventer quelque petit malaise, dit-il avec gêne. Mais je n'ai pas de conseil à vous donner.

— Ne trouvez-vous pas que vous exagérez ? Bon et puis ? Je ne

vais quand même pas fouiller dans ses dossiers, non ?

— Vous êtes assez maligne pour lui tirer les vers du nez, toute gynécologue qu'elle soit. Allez n'oubliez pas que les consultations commencent à 1 heure. Soyez-y longtemps avant car son cabinet ne désemplit pas.

*

On avait remplacé les chaises par des bancs de jardin public en bois et à la peinture verte écaillée. La Mamma était coincée entre une grande fille excessivement nerveuse et une grosse « doudou » qui buvait de temps en temps un peu de rhum coupé d'eau contenu dans un petit flacon qu'elle sortait de son sac. Elle en avait proposé à la Mamma et à ses voisines. Seule la Mamma avait refusé.

Il y avait en tout une quinzaine de femmes dans la salle d'attente dont la moitié étaient enceintes. La Mamma s'était présentée vers midi mais déjà sept personnes avaient été plus prudentes qu'elle. Une aide-médicale avait rempli sa fiche. Elle avait donné un faux nom, prétendu qu'elle éprouvait quelques malaises. Depuis elle attendait son tour mais les visites n'avaient pas encore commencé. Il faisait une chaleur abominable et de cet entassement humain montaient des bouffées encore plus chaudes au parfum poivré.

— Je sais ce qu'elle va me dire, dit la grosse Doudou qui buvait son rhum. Que je me fasse recoudre. C'est depuis Louis que je suis déchirée. Il faisait près de douze livres le petit monstre et ensuite j'en ai eu quatre, non cinq. Élixa, Boris, Fidel et Angela. Mais moi je ne veux pas. Si je dois encore en avoir d'autres ils passent plus facilement. Alors bien sûr elle me place un pessaire.

Elle se tourna vers la Mamma :

— Et vous c'est pourquoi ? Pas pour un accouchement, pas vrai ?

Il y eut des rires mais la Doudou resta très sérieuse :

— Ne plaisantez pas. Ma mère a eu encore un enfant à près de soixante ans. Il faut dire que mon père était un sacré chaud lapin. Vingt gosses avec sa femme et autant avec les voisines. Fallait le faire.

Il y eut de nouveaux rires mais malgré les plaisanteries et les boutades la Mamma devinait une grande détresse morale et physique chez la plupart des femmes présentes. Il y avait notamment une petite jeune fille de quinze ans, peut-être moins, qui se tenait dans un coin, les deux mains sur son gros ventre. Près d'elle sa mère figée dans une

réprobation générale pour ses voisines. Il y avait des femmes qui paraissaient beaucoup plus vieilles qu'elles et qui avouaient leur crainte d'être encore prises. D'autres se saignaient à blanc depuis des semaines et s'étaient enfin résignées à venir voir la doctoresse.

On disait beaucoup de bien de M^{rs} Ganaway.

— Elle ne demande que deux dollars. Et si on ne les a pas ça ne fait rien.

— Sûr qu'elle ne fait pas fortune mais elle est dévouée.

— Pour les accouchements c'est pareil. Moi je ne veux pas aller à l'hôpital. Ils vous gardent dix jours et ce n'est pas propre. Au moins je peux continuer à m'occuper chez moi.

Une autre racontait une longue histoire à la gloire d'Ella Ganaway qui avait sorti de la misère une pauvre femme abandonnée avec ses six enfants, avait trouvé à les placer et du travail pour la malheureuse.

— C'est plus qu'un médecin, c'est une amie, et puis elle est si douce, si gentille.

Avec des mines de conspiratrice une femme d'une quarantaine d'année avoua qu'elle avait apporté un poulet à Papa Vaudou pour qu'il le sacrifie au nom de la doctoresse afin qu'elle jouisse des plus grandes protections occultes. À tel point que la Mamma se crut transportée d'un coup aux Antilles.

Pendant ce temps les visites qui avaient commencé allaient bon train et bientôt la femme au flacon de rhum se leva, comme à regret car elle se sentait bien dans cette ambiance. La Mamma découvrit avec anxiété que ce serait ensuite son tour. Elle ne savait comment faire pour diriger la conversation vers Diana Jellis.

Lorsqu'elle pénétra dans le cabinet elle fut surprise par la jeunesse du docteur Ella Ganaway. Grande, mince, le visage fatigué elle était très jolie.

— Bonjour, M^{rs} Wolf, que puis-je pour vous ?

C'était le nom qu'elle avait donné à l'aide médicale. Elle parla de malaises, de pertes et dut se dévêtir pour grimper sur la table d'auscultation. En cet instant elle maudit Serge Kovask et ses idées abominables.

— C'est une voisine qui m'a donné votre adresse. Je ne voulais pas venir mais lorsqu'elle m'a dit que vous soigniez aussi Diana Jellis, je me suis laissée convaincre.

Jusqu'à là Ella écoutait la vieille femme avec patience mais le nom de Diana la fit sourciller.

— Vous la connaissez ?

— Bien sûr comme tout le monde. Oh ! quelle femme... Je l'adore et je me ferais tuer pour elle.

L'autre reprit son examen. Difficile de parler dans des conditions pareilles.

— Elle ne se ménage pas assez et elle est bien obligée de venir vous voir. De quoi souffre-t-elle ?

C'était dit avec la plus grande innocence et Ella faillit s'y laisser prendre. Elle sourit avec indulgence au début :

— Oh ! des petits riens comme nous toutes.

— Bien sûr avec la vie qu'elle mène. Peut-être qu'elle a fait une fausse couche ?

Le visage de la jeune femme se ferma. Soudain cette métisse ne lui inspirait pas tellement confiance. Et pourquoi avait-elle la peau des cuisses si blanche alors que son visage était si brun ? Méfiante elle s'éloigna, alla se laver les mains puis s'installa derrière son bureau tandis que la Mamma se rhabillait. Ella Ganaway pensa qu'elle n'avait pas affaire à une Noire mais certainement à une Espagnole, une Portoricaine ou une Italienne. Pourquoi venir se faire examiner dans un quartier noir ?

— Vous habitez Watts ?

— Oui, soupira la Mamma soudain en alarme. J'y suis depuis cinquante ans. Mais je ne suis pas noire. D'origine italienne. Avant il y en avait beaucoup dans le coin.

C'était exact et devant cette franchise la méfiance de la doctoresse tombait lentement.

— Et vous connaissez Diana ?

La Mamma ne fut pas dupe. Elle avait intrigué et maintenant on essayait de lui arracher les vers du nez. Ce n'était pas plus mauvais car elle pouvait espérer en tirer quelque chose.

— Oh ! depuis longtemps... Et puis aussi son ami Mel Santos. Moi je suis à cent pour cent pour eux.

— Elle vous connaît ?

— Ça, je n'en sais rien. Elle me salue bien gentiment mais de-là à se souvenir de moi. Ces temps elle est bien fatiguée, pas vrai ? Il faudrait qu'elle se soigne.

— Nous y veillons, dit la jeune femme.

Elle se rassurait. Après tout dans quelque temps ce ne serait un

secret pour personne que Diana Jellis attendait un enfant. Mais pour l'instant bien entendu elle ne pouvait trahir le secret professionnel. Pourtant elle avait la vague impression que cette vieille femme avait essayé de la faire parler.

— Combien je vous dois ?

Ella Ganaway eut une idée :

— Six dollars.

La Mamma faillit tomber dans le piège. Machinalement elle ouvrait son énorme cabas pour y prendre l'argent puis se rendit compte qu'elle allait commettre une grave erreur. La doctoresse l'épiait avec un regard glacé.

Elle sursauta :

— Six dollars, gémit-elle, mais on m'avait dit que vous n'en preniez que deux et comme je ne suis pas riche...

— Excusez-moi, dit Ella, mais je pensais à autre chose. Oui deux dollars suffiront bien.

Puis avec sévérité elle ajouta :

— Vous n'avez rien. Je n'ai rien relevé mais à tout hasard prenez ce que je vous indique et si ça ne va pas revenez me voir. Mais je pense que vous êtes une femme en excellente santé et que vous n'êtes venue que pour des bobos imaginaires.

La Mamma préféra jouer les bonnes femmes peu malignes plutôt que de regimber :

— Vous savez on s'inquiète vite à mon âge. Et comme je vis seule... Je vous remercie.

Kovask avait beau dire que toute action provoquait une réaction elle était certaine d'avoir commis une superbe gaffe en l'écoutant. Ella Ganaway venait carrément de la traiter de fumiste.

CHAPITRE IX

Quelques jours plus tard Billie fit téléphoner à sa sœur qu'elle était fatiguée et qu'elle aimerait bien la voir. Ce fut la voisine qui gardait les enfants qui avertit la gynécologue. Ella décida de passer chez sa sœur entre deux visites, une fois ses consultations terminées. Elle ne s'effrayait pas trop. Sa sœur ne pouvait travailler plus d'un mois sans éprouver le besoin de « tomber malade » et de prendre quelques jours de bon temps. Dès qu'elle avait un peu d'argent devant elle, elle s'imaginait qu'elle était riche et pouvait voir venir.

Il avait fait une chaleur torride sans le moindre souffle de vent et le smog paraissait plus épais, plus asphyxiant que jamais. Ella avait dû faire conduire d'urgence à l'hôpital, afin qu'on la place sous la tente à oxygène, une femme enceinte de six mois. Elle étouffait littéralement au rez-de-chaussée de son immeuble. D'ailleurs une dizaine de personnes, rien que pour le ghetto noir, avaient dû être soumises au même traitement.

Contrairement à ce qu'elle avait pensé elle trouva Billie au lit, les yeux rouges, avec de la fièvre.

— Je crois que j'ai la grippe, dit-elle, en plein mois de juillet ce n'est pas malin.

— Comment as-tu pris ça ? demanda sa sœur.

— Au Club. Il y avait un gars qui jetait des billets dans la piscine en demandant que les hôteses et les barmaids sautent. Des billets de cent dollars. J'ai fait comme les autres mais non seulement j'ai pas pu attraper un seul fafiot mais encore je n'ai pas pris le temps de me sécher. Tu comprends tous ces vicelards aimaient que nos robes plaquent sur nos formes. Total j'ai la crève.

Tranquillement Ella sortit des médicaments de sa trousse.

— Tu en as bien pour quelques jours à te remettre. Tu prendras ça, mais garde le lit. Qui s'occupe des enfants ?

— La voisine qui les garde d'habitude. Avec un supplément elle consent à ce qu'ils restent la nuit. Mais ils ne sont pas contents. Surtout Flossie qui voudrait bien revenir ici.

On frappa et tout de suite une jolie fille entra portant un plateau. Ella la reconnut comme étant une locataire de l'immeuble habitant au-

dessus de sa sœur.

— Voilà un peu de potage. Et puis un jus d'orange. Il paraît que ça fait du bien quand on est mal fichu. Mon mari qui est égoutier en boit beaucoup. Avec ce temps il paraît que les égouts sont remplis de fumée.

— Je te présente Marina, dit Billie d'une voix mourante, elle s'occupe bien de moi.

— Oh ! c'est la moindre des choses, dit la jeune femme. Je reviendrai avant de me coucher.

Billie but son jus d'orange mais regarda le bouillon d'un air dégoûté :

— Ça ne me dit rien. Mais elle est si gentille, Marina... Tu sais ce qu'elle m'a raconté ? Qu'il y a plusieurs jours une bonne femme est venue. Elle cherchait Petrus Lindson.

— Une fille jalouse ?

Malgré son mal de crâne Billie se mit à rire :

— Non. Une vieille femme, une métisse certainement. Elle racontait que Petrus devait de l'argent à une de ses amies et qu'elle le cherchait. Marina lui a dit qu'il venait chez moi parfois et elle voulait en savoir davantage.

— Une vieille femme métisse ? Avec un grand cabas qui pend de son épaule ?

— Ça, je n'en sais rien. Tu la connais ?

Ella ne répondit pas. Billie n'était pas très au courant de l'affaire. Elle savait qu'on avait enlevé ses enfants pour obliger Ella à faire quelque chose. Puis on lui avait rendu ses gosses et elle n'avait pas osé demander à sa sœur ce qu'elle avait dû accepter. D'ailleurs elle préférerait certainement n'en rien savoir. Toujours la politique de l'autruche chez elle.

— Tu as l'air ennuyé. C'est à cause de cette bonne femme ? Tu sais Petrus doit avoir des tas de gens à ses trousses, il doit faire des dupes chaque jour.

Ella s'assit à son chevet et la regarda dans les yeux :

— N'oublie pas que nous sommes sous une menace constante. J'ai eu cette bonne femme dans mon cabinet.

— Tu es sûre que c'était la même ?

— Il y a de grandes chances. Elle est venue se faire ausculter alors qu'elle était en excellente santé. Elle peut passer pour une métisse

mais en fait elle a la peau blanche. C'est une Italienne. Lorsque je l'ai interrogée elle ne l'a pas caché. D'ailleurs à la fin de la visite elle était assez décontenancée. Elle voulait me faire dire des choses assez inattendues pour une simple malade.

— Tu crois qu'elle va revenir ?

— Pas chez moi.

— Ici ? s'effraya Billie.

— Pourquoi pas.

— Tu crois que c'est dangereux ?

— Oui.

Billie regarda ailleurs pour proposer :

— Peut-être faudrait-il prévenir Petrus. Moi, je pense surtout à mes gosses. Ce type est à moitié cinglé. S'il se doute de quelque chose c'est à moi qu'il s'en prendra. Je préfère prendre les devants.

— Il dira que tu as commis des indiscretions.

— Pas forcément. Qu'en penses-tu ?

— Je n'aime pas Petrus, pas plus que son compagnon. Mais nous avons accepté un marché contraintes et forcées. À la moindre erreur nous risquons de le payer cher. Ces gens-là ne plaisantent pas. Ils n'auront aucune pitié et Petrus malgré ses airs de fanfaron est capable de la plus grande cruauté, sois en certaine. Je ne veux ni ne peux te mettre dans la confidence mais j'ai compris que l'enjeu était très important et que durant des mois nous devons nous conformer à leurs conditions.

Billie se souvint de ce que Petrus avait dit. Lui aussi avait parlé de mois. Il avait même précisé que jusqu'au début de l'année prochaine elles seraient toujours sous surveillance.

— Alors j'ai raison de vouloir le prévenir ?

— Je ne sais pas, dit Ella... Il faudrait rechercher qui est cette vieille femme, ce qu'elle veut. Je n'en ai pas le temps et il est impossible de demander l'aide de quelqu'un.

— Je ne vais pas faire chercher Petrus mais s'il vient je lui raconterai l'histoire.

Sa sœur avait encore des scrupules mais après tout il s'agissait des enfants de Billie. Elle n'avait pas peur pour elle, se moquait de ce qui pouvait lui arriver mais ces enfants qu'elle avait mis au monde étaient un peu les siens.

— Faisons ainsi, soupira-t-elle. Ça ne m'emballe pas de jouer les

mouchardes, mais nous vivons dans un monde sans pitié. Il nous faut essayer de survivre en évitant de trop réfléchir.

— S'il s'agissait de la police ? Le F.B.I. ? Tu crois qu'ils utilisent des auxiliaires de cette sorte ?

— C'est possible.

— Si nous prévenons Petrus ne vont-ils pas nous faire disparaître toutes les deux ? Une fois mortes nous ne pourrons plus rien dire.

— Tu as raison, dit Ella. Il faudrait quand même prendre nos précautions.

— Comme dans les polars, écrire chacune une lettre qui raconte ce qui s'est passé et confier cette lettre à quelqu'un. Un homme de loi par exemple, un solicitor.

— C'est une bonne idée, dit Ella. Tu vas rédiger la tienne, et moi, je ferai ensuite la mienne. Je les placerai dans deux enveloppes différentes que je glisserai dans une plus grande. Je connais un solicitor. Dès que tu rencontreras Petrus tu le mettras au courant. Nous lui montrons ainsi notre bonne volonté mais aussi que nous ne sommes quand même pas des idiots.

Billie ferma les yeux. Elle haletait autant d'appréhension que sous l'effet de la fièvre.

— Je ne sais pas si j'oserai. Si tu pouvais être là... Je pourrai te téléphoner dès qu'il se montrera.

Une fois de plus elle devait prendre toutes les responsabilités. Billie serait toujours une enfant incapable de s'affirmer. Elle devait s'y résigner.

— Bien. C'est entendu. Mais tu vas écrire cette lettre, donner des précisions sur l'enlèvement des enfants, sur les détails qu'ils ont pu te donner lorsqu'ils sont revenus.

— Les pauvres choux ils ne savaient pas grand-chose. J'ai compris qu'ils étaient dans une maison avec un bassin dans lequel ils pouvaient se baigner sans danger, que c'était une femme blanche qui s'occupait d'eux avec gentillesse. On leur a fait manger beaucoup de fruits et j'ai pensé que la maison devait être entourée de vergers.

— Écris tout cela.

— Je suis si fatiguée.

— Fais un effort.

Lorsqu'elle eut écrit deux feuillets Ella les enferma dans une enveloppe qu'elle cacheta.

— Il faut que je parte maintenant. J'ai quelques visites à faire.

Elle l'embrassa et quitta la maison. Tout en roulant elle songeait à la vieille dame. Elle n'avait aucune haine contre elle et pensait que c'était une brave femme mais elle ne pouvait prendre le risque au sujet des enfants.

*

Lorsqu'il se réveilla ce matin-là, Petrus Lindson resta quelques minutes hébété. Il avait fait des rêves désagréables auxquels Diana Jellis était mêlée. Il se souvenait mieux maintenant et frissonna. Diana lui crevait les yeux avec des aiguilles à tricoter tandis que Moron et Mel Santos le tenaient. Il grimaça et quitta son lit pour se raser. Au début de l'opération il avait eu affaire à Moron et à ses hommes. Un soir du mois de mai ils l'avaient coincé dans un quartier désert pour lui poser quelques questions. Pourquoi il était revenu dans le quartier, comment il gagnait sa vie. Il avait prétendu qu'il jouait aux courses. Puis on l'avait interrogé sur ces hommes inconnus mais très élégants qu'on avait signalés dans le ghetto noir.

— Ils venaient de Harlem, répondit-il. Ils voulaient installer un central local pour les courses et les paris de toutes sortes mais ils ont vite renoncé. Je leur servais de guide. Ils m'ont payé mais l'affaire ne s'étant pas réalisée nous nous sommes séparés.

Moron l'avait alors pris par le col de sa veste :

— Écoute-moi, Petrus. Je ne sais pas ce que tu mijotes mais tiens-toi à l'écart des groupes politiques. Que je n'apprenne pas que tu intrigues ou que tu essayes de recommencer comme en 65.

— Dites donc, on dirait qu'à moi seul j'ai soulevé tout le quartier, protesta-t-il.

— Non. Mais tu as profité de la situation pour t'emplir les poches et faire accomplir à des pauvres types ce que tu avais peur de faire toi-même. Tiens-le-toi pour dit.

— Moi faire de nouveau de la politique, avait-il répliqué avec mépris ? Merci bien. Je ne suis pas prêt de m'y laisser prendre une fois de plus.

— Dans ce cas, tu vivras longtemps, avait conclu Moron.

Depuis il n'avait jamais digéré cette humiliation. Parfois lorsque quelqu'un lui tapait sur l'épaule dans un bar ou dans la rue il sursautait avec terreur et portait la main à sa ceinture pour y prendre

le petit Colt à crosse de bois qui ne le quittait plus. Il avait redoublé de prudence et au bout de deux mois, bien que n'ayant rien oublié de sa haine, il respirait un peu mieux. Et maintenant il venait de faire ce rêve stupide.

Petrus était superstitieux. Il croyait aux signes, aux avertissements mystérieux et aux rêves. Pour un peu il serait allé consulter un mage ou une diseuse de bonne aventure au sujet de ce rêve étrange et terrifiant mais il décida de se montrer prudent. Et pour être certain qu'il ne risquait rien il lui fallait accentuer sa pression sur les sœurs Ganaway et Stewe Score. D'eux dépendait sa sécurité.

Malgré sa hâte il choisit avec soin un costume bleu clair à rayures blanches, opta pour une cravate rouge à rayures blanches également et quitta sa chambre. Il voulait arriver à temps chez Billie avant qu'elle parte pour son travail. Il lui ferait l'amour, lui ferait confectionner son breakfast. Il avait faim.

Il fut étonné, en arrivant chez la jeune femme, de trouver le living désert.

— Billie ?

Malgré tout, il se méfiait et ce fut la main sur la crosse de son Colt qu'il ouvrit la porte de la chambre. Billie dormait dans le milieu du lit, les cheveux épars et formant des tire-bouchons. Ces cheveux, qu'elle avait tant de mal à décrêper, formaient de nouveau une grosse masse moutonneuse autour de son visage luisant de sueur. Il eut peur, crut qu'elle était mourante.

Elle se réveilla en sursaut et eut du mal à cacher sa frayeur. Petrus nota cette réaction avec méfiance.

— On dirait que tu viens de voir le diable. Que fais-tu dans le lit au lieu de te préparer à aller au travail ?

— Je suis malade, grippée.

Il prit son poignet, constata qu'elle avait de la fièvre. Il passa une langue concupiscente sur ses lèvres épaisses.

— Tu es brûlante, hein ? Par tout le corps ?

Billie le regarda avec appréhension. Elle était si mal qu'elle n'avait pas envie de faire l'amour mais Petrus pensait différemment. Il commença à retirer sa veste, sa chemise. Lorsqu'il fut nu s'exhibant avec une obscénité complaisante elle fut quand même troublée. Il se glissa entre les draps, gloussa :

— Une vraie fournaise et je crois que je vais trouver un véritable petit volcan.

Il l'écrasa sous lui, l'écartela d'un genou puissant et se ficha en elle. Elle le subit dans une sorte de rêve éveillé, finit par creuser ses reins et par animer leur union, en perdant le souffle, sentant qu'un plaisir brutal allait la faire hurler. Lorsqu'il l'irrigua longuement elle ne put se retenir.

Tout aussi rapidement il se leva, s'habilla.

— Tu as quelque chose à manger ?

Elle ouvrit un œil lourd. Elle aurait voulu dormir comme une masse.

— Dans le frigo peut-être.

Il ne trouva qu'un peu de pâté, se prépara des sandwiches et du café. Il ne pensa même pas à lui en proposer lorsqu'il apporta le plateau dans la chambre.

— Hé ! tu dors ?

À nouveau elle fit l'effort d'ouvrir les yeux. Elle devait le mettre au courant.

— Petrus il faut que je te dise...

Il attendait en mastiquant bruyamment :

— Alors ?

— Une vieille femme est venue se renseigner sur toi, sur moi. Puis elle est allée chez ma sœur pour passer une visite mais Ella dit qu'elle faisait semblant d'être malade.

La réaction de Petrus l'épouvanta. D'un geste il balaya le plateau posé devant lui. La tasse de café vola vers Billie qui reçut le liquide brûlant sur le visage et hurla de douleur. Il se jeta sur le lit, prit le drap à deux mains et lui bloqua la gorge au point que ses yeux s'exorbitèrent et qu'elle commença d'étouffer.

— Quelle vieille femme ? De qui parles-tu ? Réponds ou je te tue.

Elle crut vraiment qu'elle allait mourir et elle lança sa main au hasard, crocha une oreille dans laquelle elle planta ses ongles longs. Il poussa un cri, la lâcha pour se mettre à danser sur un pied, une main en coquille sur son appendice douloureuse. Lorsqu'il regarda ses doigts ils étaient pleins de sang.

— Salope !

Il disparut pour aller mettre de l'eau fraîche sur ses blessures, revint avec un linge humide sur le côté gauche de la tête. Billie s'était levée, essayait maladroitement de s'habiller pour fuir. Le corps nu de la jeune femme le fit ricaner. Il lui donna un coup de pied en direction

du ventre mais elle l'esquiva. Elle essaya de fuir vers la porte mais il la bloqua au passage, lui fit une clé au bras et la maintint sur le lit, le visage enfoncé dans les couvertures, les fesses tournées vers lui.

— Quelle vieille femme ?

— Je n'étais pas là, haleta-t-elle... C'est une voisine qui me l'a dit. Elle pose des questions sur toi. Elle a l'air d'une métisse mais il paraît que c'est une Italienne. Avec un grand cabas.

Il lui arracha une poignée de cheveux en même temps qu'il enfonçait sa tête dans le lit pour étouffer ses cris. Puis il lui mordit cruellement les fesses au sang, ce qui l'excita prodigieusement. Tout en la maintenant il ouvrit son pantalon et s'écrasa sur elle une nouvelle fois tandis qu'elle hurlait de douleur car il la déchirait bestialement. Il se calma, l'abandonna pour se rajuster.

Elle se redressa à quatre pattes, se réfugia dans le coin du lit, terrorisée, le regardant avec des yeux pleins de haine et de peur.

— Comment sais-tu que ta sœur l'a vue également ?

— Elle est venue hier soir.

— Qui est cette vieille ?

— Nous ne savons pas.

Puis elle découvrit le pistolet qu'il replaçait à sa ceinture. Pour l'instant il le tenait à la main, l'arme étant tombée sur le tapis alors qu'il possédait Billie.

— Non, dit-elle, ne me tue pas... Nous avons pris nos précautions Ella et moi.

Il se figea, plissa ses yeux de fauve. Ainsi son regard affolait moins, se stabilisait, sinon ses deux yeux roulaient dans tous les sens, accroissant encore son effrayante apparence physique :

— Des précautions ?

— Deux lettres. Une écrite par moi, une par elle. Ce matin elle les a déposées chez un solicitor. Si jamais tu nous tues ou si nous mourons il les ouvrira.

Durant une minute il lutta contre un instinct sauvage délirant. Il se voyait en train de lui ouvrir le ventre et de lui enrouler ses intestins autour du cou. Le rêve ne l'avait donc pas trompé, c'était bien un avertissement et il ne devait pas se laisser aller à commettre un acte dangereux pour lui.

— Deux lettres hein ? Sales putains !

Billie voulut se rebiffer :

— Ella n'est pas une putain.

Il se rua sur elle, commença à la gifler avec une violence telle qu'elle crut que sa tête allait se détacher et voler à travers la pièce. Mais elle évita de hurler ce qui n'aurait fait qu'exciter son bourreau. Il finit par la laisser tandis qu'elle s'écroulait en sanglotant.

— Salope !

Tournant les talons il se précipita dehors, remonta au volant de sa Chrysler jaune. Il lui fallait voir la gynécologue au plus vite. Il était peut-être temps de l'empêcher de remettre ces lettres. Et puis il voulait en savoir plus long sur cette vieille femme.

Satisfait il aperçut la petite Simca de la doctoresse devant sa porte. Il se précipita dans l'escalier, enfonça le bouton de la sonnette.

Le matin Ella Ganaway était seule chez elle. L'aide médicale ne venait que vers midi et aussi une femme de ménage qui mettait de l'ordre et préparait un peu de nourriture que la jeune femme trouvait dans le frigo.

Elle pensa qu'il s'agissait d'un mari affolé venant la chercher pour sa femme sur le point d'accoucher. Lorsqu'elle ouvrit et vit le visage convulsé de Petrus elle voulut lui pousser la porte au nez mais il la refoula avec force, la claqua d'un coup de talon.

— Les lettres, dit-il. Billie m'a raconté ce que vous vous apprêtiez à faire.

— Sortez, dit-elle, sortez ou j'appelle.

— Il n'y a plus que des femmes dans cette maison. Les hommes sont en train de palabrer devant le bar du coin.

C'était vrai.

— Je suis allée porter ces lettres ce matin.

Il la gifla à la volée, la projetant à terre. Sa robe de chambre s'ouvrit entièrement sur ses longues jambes, son ventre plat où brillait sa toison luxuriante. Il regretta d'avoir gaspillé ses forces avec Billie. Il aurait volontiers violé sa sœur qui était beaucoup plus belle que la petite dodue. Elle se releva, se hâtant de cacher sa nudité. Ce regard sur son ventre l'avait troublée et elle se sentait soudain en situation d'infériorité devant cette force brutale. Il ne fallait pas qu'il s'en doute. Et alors qu'il se croyait le plus fort elle le gifla dans un aller et retour très sec.

— Nous sommes quittes, dit-elle sèchement.

Mais elle venait de déchaîner Petrus qui se jeta sur elle, la frappa avec son poing au menton. À moitié groggy elle vacilla sur ses jambes.

Il la saisit aux cheveux et la tira derrière lui, pénétrant dans la cuisine. Elle serrait les dents, les yeux pleins de larmes mais n'aurait crié pour rien au monde. Il ouvrit un tiroir, un autre, les jetant ensuite sur le carrelage jusqu'à ce qu'il trouve un long couteau de cuisine. Il le prit de la main droite, souleva sa victime par les cheveux à bout de bras. Puis il mit la pointe du couteau sur le ventre à nouveau découvert :

— Tu sais ce que c'est une césarienne, hein ? Où sont les lettres ?

— Je les ai remises au solicator. Je suis sortie très tôt ce matin.

— Non.

D'un sourire méchant il désigna le collant et le slip qui séchaient sur le radiateur du chauffage central :

— Tu n'es pas sortie. Tu les laves chaque soir et les remets le lendemain. Où sont les lettres ?

Il la piqua avec la pointe du couteau un peu en dessous du nombril. Malgré ce qui s'était passé avec Billie il sentait renaître son désir et cette puissance sexuelle le rendait ivre de fierté. N'avait-il pas une fois fait l'amour six fois dans une seule journée ? Il se sentait le plus fort.

— Les lettres ?

Ella lut sa mort dans ces yeux mobiles et affolants. Elle y lut aussi la montée d'un désir forcené.

— Dans mon sac... Sur le lit de ma chambre... J'allais sortir.

Petrus la traîna derrière lui pour vérifier ses paroles, la lâcha avec un grognement de joie en voyant le sac. Il l'ouvrit, en sortit la grande enveloppe pliée en deux, la déchira, pour prendre les deux enveloppes plus petites.

Lorsqu'il se retourna Ella tenait à la main un scalpel effilé comme une lame de rasoir. Sans le savoir elle avait choisi l'arme qui seule pouvait faire reculer Petrus. Il avait peur des rasoirs, des couteaux lorsqu'un autre que lui les maniait. Dans sa jeunesse il avait failli être égorgé par un gang de jeunes, avait serré entre ses doigts la lame d'un rasoir à manche. Depuis il portait encore les cicatrices. Il se souvenait de ces quatre doigts à moitié sectionnés, de ce sang qui giclait et qui avait même affolé son agresseur. Il recula vers le mur.

— Sortez, sortez vite sinon je ne sais pas ce que je vais faire, dit-elle d'une voix retenue, rauque. Il eut l'impression d'entendre feuler une panthère.

— Écoute, dit-il en passant sa langue sur ses lèvres sèches...

Il pensait à son Colt mais c'était trop dangereux de tirer dans cette

maison. Il n'en sortirait pas. Il avait les lettres et pour l'instant, c'était l'important.

— Je m'en vais, dit-il, mais ne recommencez jamais à vouloir écrire ce genre de lettre...

— Partez.

Elle s'approchait et le scalpel nickelé jetait des lueurs inquiétantes. Il reculait, s'embrouillait les jambes, faillit même tomber. Sans savoir comment il se retrouva dans le couloir, ouvrit la porte sans oser lui présenter son dos. Il savait qu'une personne exaspérée peut profiter d'un tel mouvement pour oser tuer.

La porte s'ouvrit et il continua de reculer jusqu'à ce qu'il soit sur le palier. Elle repoussa la porte, tourna le verrou. Puis elle jeta le scalpel avec dégoût. Jamais comme dans ces dernières minutes elle n'avait éprouvé le besoin de tuer, de tuer sauvagement en tranchant la gorge de cet homme. Il ne saurait jamais combien il avait été à deux doigts de mourir lorsqu'il était en train d'ouvrir son sac pour y prendre l'enveloppe. Elle se dégoûtait profondément et se dirigea avec accablement vers la salle de bains. Elle avait les yeux rouges parce qu'il lui avait tiré les cheveux et une petite douleur cuisante au-dessous du nombril. Elle y écrasa une petite goutte de sang. Son menton lui faisait mal et paraissait gonfler à la suite du coup de poing. Elle n'aurait jamais cru un homme capable de tant de sauvagerie, sauvagerie qui avait fini par trouver un écho en elle, ce qui la troublait encore plus. Comme l'avait troublée le désir de ce tueur.

Furieux, des idées de meurtre dans la tête, Petrus roulait à l'aveuglette. Il ne savait plus ce qu'il faisait et faillit griller un feu rouge. Un cop noir le menaça de son doigt levé et il se calma d'un seul coup. Ce n'était pas le moment de se faire interpellé. Il avait une arme et pas d'autorisation. Et puis aussi ces deux lettres qu'il n'avait pas encore détruites.

Il roula jusqu'à ce qu'il arrive dans la partie de Watts non reconstruite depuis 65. Il descendit de voiture, alluma une cigarette et regarda autour de lui. Les ruines étaient envahies par des clochards, des hippies, des chiens et des rats. Il s'enfonça entre les murs écroulés, trouva enfin un endroit tranquille. Il ouvrit les enveloppes. Chacune des femmes expliquait ce qui s'était passé au mois de mai, dans quelles conditions elles avaient été forcées d'obéir. Les dates étaient précises ainsi que le détail.

Ce qui fit dresser ses cheveux nouvellement courts sur sa tête ce furent les souvenirs des enfants, de la petite fille Flossie. Elle décrivait avec fidélité l'endroit où elle avait été retenue, avec son frère, durant plusieurs jours, parlait de la dame blanche, blonde et qui avait des

dents en or. Petrus connaissait cette femme, cette maison réellement entourée de vergers et dotée d'un petit bassin d'eau pour les enfants. Il jura entre ses dents puis mit le feu aux feuillets, veillant à ce qu'ils brûlent entièrement avant de disperser les cendres dans les ruines. Il brûla également les trois enveloppes.

Il s'était laissé emporter par sa rage et avait oublié de demander des précisions sur cette vieille Italienne au grand cabas à Diana Jellis. Il regrettait de s'être montré aussi violent ce qui avait rendu impossible toute discussion avec la gynécologue. Mais il était certain de les avoir suffisamment épouvantées, elle et sa sœur, pour qu'elles ne recommencent plus le coup des lettres. Devait-il avertir Simon Borney de cet incident ? Était-ce bien utile ? Bien prudent, alors qu'il était le seul maillon entre les deux sœurs et Simon Borney ? Lui disparu, on ne le retrouverait jamais. Mieux valait se taire.

Revenu dans sa voiture il ne démarra pas tout de suite. Il arrangea sa cravate, examina son oreille où apparaissaient les quatre coups de griffe de Billie. D'ailleurs elle était douloureuse et le sang battait dans une veine. Il songeait à Ella, à ses longues cuisses rondes, à son ventre luisant. Un jour il reviendrait chez elle et si elle ne voulait pas de lui la violerait longuement.

CHAPITRE X

Ayant emprunté la petite voiture de la Mamma il arriva devant l'entrée des anciens studios d'une célèbre compagnie, vers 11 heures du matin. Un gardien, quelque peu négligé dans sa tenue, mais la chaleur excusait bien des choses, vint lui ouvrir la porte monumentale, se pencha à la vitre.

— Vous trouverez votre ami dans le steamer à aubes. Vous n'avez qu'à aller jusqu'au bout de l'allée puis vous verrez les pancartes. Vous ne pouvez pas vous tromper.

Après plusieurs détours, ayant traversé le village western, longé plusieurs maisons dignes de figurer dans un film sur la guerre de Sécession, il aperçut le steamer, du moins l'arrière reconstitué d'un bateau à aubes du Mississipi. Un gros homme se balançait dans un rocking-chair sur le deuxième pont, non loin de l'une des hautes cheminées caractéristiques.

Le sénateur agita son Stetson en guise de bienvenue et Kovask le rejoignit sur le bateau. Celui-ci était construit sur un petit lac aux eaux sales.

— Les termites vont tout bouffer si on n'y prend pas garde, dit le sénateur Holden retirant son Havane de sa bouche pour parler. Dire que ces studios ont connu une animation fébrile. C'est parce que je possède des actions de propriété que je vous ai fixé ce rendez-vous ici. Mais il m'arrive de me promener une fois ou deux dans l'année dans ce royaume de l'illusion. Plus loin il y a le village autrichien, tyrolien si vous préférez, et la machine à fabriquer la neige fonctionne encore, par là il y a des tranchées de la grande guerre avec barbelés, trous d'obus et cadavres à demi-ensevelis dans la boue. Il m'arrive d'y méditer. Je sais bien que ce n'est qu'un décor mais j'ai connu ça. Je me suis engagé dans la dernière année du conflit. Je n'avais que seize ans. Asseyez-vous.

La maquette du bateau craquait comme s'ils étaient réellement sur le fleuve.

— J'ai rencontré Diana Jellis, dit le sénateur, comme je vous l'avais annoncé. Pas plus tard qu'hier puisque nous étions le 17. Nous faisons des progrès sensibles. J'ai l'impression que plus je la connais et plus elle devient compréhensive. Je ne dis pas qu'elle trahit ses convictions mais enfin nous nous entendons assez bien. Où en êtes-

vous ?

Kovask soupira :

— Nous n'avons guère fait de progrès. Nous suivons plusieurs pistes. Il y a cependant un point commun dans tout cela. Diana Jellis se rend régulièrement chez une gynécologue nommée Ella Ganaway, et cette dernière a une sœur qui, elle, rencontre régulièrement Petrus Lindson.

Le regard bleu du sénateur se fixa sur le visage de Kovask :

— Est-ce vraiment un type douteux ?

— Une basse crapule qui profite des uns et des autres, tout à la fois souteneur, tricheur, tueur à l'occasion. Le personnage est très dangereux mais très habile. D'autre part il nous est difficile d'évoluer dans le quartier noir de Watts. À la rigueur la Mamma le peut en se faisant passer pour une Métisse mais moi je me fais tout de suite remarquer. Nous avons aussi repéré une luxueuse clinique à Santa Monica. Je me suis renseigné sur elle mais *a priori* il n'y a rien de suspect dans cet établissement. On y pratique une chirurgie honnête mais très chère. Il y a cependant quelque chose qui me chiffonne. Les Noirs n'y sont pas admis. Ce qui n'est pas étonnant étant donné le standing et les gens qui fréquentent ce genre d'établissement. Mais ils poussent loin la ségrégation puisque même la plus humble des filles de salle, le plus mal payé des balayeurs est de race blanche. Et du genre aryen si vous voyez ce que je veux dire.

Les yeux de Holden lancèrent des éclairs. Lui qui s'était battu pour les droits civiques, pour l'intégration des élèves de couleur dans les écoles du Sud, ne pouvait admettre une telle situation.

— Il y a là quelque chose d'intolérable. Vous faites bien de me signaler le cas, je ferai faire une enquête par la commission des droits civiques et par les services du travail et de la main-d'œuvre.

— Oui mais pas tout de suite, dit Kovask. Je ne veux pas lui donner l'alarme si par hasard il se passait quelque chose d'insolite chez eux. Mais je ne le pense pas. Petrus Lindson s'y rend assez régulièrement mais personne ne le connaît là-bas ou ne veut le reconnaître. La Mamma a fait une enquête. Elle avait même laissé une photographie. Le lendemain elle a téléphoné pour savoir si quelqu'un avait vu le Noir mais la réponse a été négative.

Holden plissa ses petits yeux, secoua la cendre de cigarette :

— Nous allons aborder progressivement avec Miss Diana Jellis des phases très importantes. Nous signerons des accords secrets dans lesquels je m'engagerai fermement. Je n'appartiens pas au

gouvernement et ces accords seront en principe nuls et non avenue. Ils n'engageront que moi. Mais je représente quand même une force dans le pays et Diana Jellis en a conscience. La preuve, elle me trouve suffisamment représentatif pour traiter avec elle. D'ailleurs elle aurait refusé tout contact avec des membres du gouvernement et même des fonctionnaires. Mais je veux être certain que de son côté tout est en règle, qu'il ne se présentera pas une difficulté insurmontable au dernier moment. Imaginez qu'on prouve à la population noire que leur idole a touché une grosse somme d'argent pour se montrer plus conciliante. Je dis cela comme autre chose. Je suis certain qu'on va essayer de nous mettre des bâtons dans les roues. À vous de découvrir le lanceur de bâtons juste avant qu'il ne lève le bras. Vous me comprenez ?

— Parfaitement, sénateur. Mais vous auriez dû engager un agent de couleur pour cette opération. Je suis assez bloqué et ne peux m'activer qu'en dehors de Watts. Diana Jellis en ce moment ne quitte guère le ghetto. Vous voyez si c'est commode ?

— Elle va écrire un livre très important et une série d'articles pour expliquer sa position et ses nouvelles options. Je lui ai ouvert la porte de plusieurs grands journaux libéraux. Mais tout doit rester dans le plus grand secret pour l'instant.

Il consulta sa grosse montre attachée à une chaîne en or.

— Il va falloir que je rentre à Washington. Nous ne nous reverrons pas de sitôt mais vous savez où me toucher. Ne le faites que si vous avez vraiment du nouveau à m'annoncer.

Kovask se leva, s'inclina et se dirigea vers l'escalier dont la rampe en imitation de fer forgé ressemblait aux entrées du métro parisien.

— Commander ?

Il se retourna :

— Oui, sénateur ?

— Je ne sais si vous trouverez quelque chose mais sachez que chez moi c'est une conviction intime. On va essayer d'empêcher mon projet de réussir.

— Sénateur, je pense à une chose, dit Kovask en retournant sur ses pas. Et si c'était vous qu'on veuille déconsidérer aux yeux des Noirs ?

Holden tirait à nouveau sur son Havane, le visage impénétrable.

— On pourrait organiser une campagne de presse, inventer des sottises pour vous mettre en difficulté.

— Oui, c'est possible, dit Holden, mais moi je suis armé. J'ai

soixante-douze ans et beaucoup d'expérience. Je suis capable de me défendre seul. Elle, Diana Jellis est beaucoup plus vulnérable. Oh ! je sais qu'elle a prouvé combien elle était forte, courageuse, soutenue par un grand nombre de gens, mais elle a plusieurs handicaps : elle est noire. C'est le plus grave. Elle est femme, jeune et jolie. J'ai déjà réfléchi à cette hypothèse et comme je vous fais confiance j'ai choisi. C'est elle que vous devez aider. Pas moi.

Kovask resta immobile quelques secondes regardant le visage lourd, un peu flasque, cette silhouette trapue, un peu courte sur pattes, cette volonté un peu infantile de ressembler à Winston Churchill. Et pourtant des hommes pareils étaient rares. Il ne pouvait pas le lui dire mais il le pensait.

— Très bien, sénateur. Je veillerai sur elle. Vous pouvez dormir tranquille.

— Oh ! mais je dors très bien depuis notre rencontre au large de Key West. Huit heures par nuit.

Kovask remonta dans la Volkswagen, salua le gardien des anciens studios au passage avant de reprendre la route du motel où il devait retrouver la Mamma.

*

Depuis plusieurs jours, chaque matin, Cesca Pepini arrivait à Santa Monica vers les 9 heures dans une voiture de location et surveillait la clinique jusqu'à midi environ. Comme elle ne pouvait faire les cent pas dans ce luxueux quartier sans attirer l'attention de la voiture de patrouille elle pénétrait carrément dans le parking de la clinique, mêlait son véhicule à la quarantaine de ceux qui stationnaient dans un coin du parc réservé au personnel et tâchait de passer inaperçue. Bien sûr elle savait qu'elle finirait par attirer l'attention sur elle mais elle ne désespérait pas de voir arriver Petrus Lindson.

Elle vit arriver la Ford bleue. La reconnut.

Elle savait qu'elle était conduite par un homme jeune, blond, très joli garçon, qui était déjà venu lundi dernier. On était jeudi. Elle le vit sortir de la voiture et monter les quelques marches vers les immenses portes de verre. Puis apercevant un jardinier elle se dissimula tant bien que mal dans sa Plymouth de location.

La Mamma n'avait pas tellement le moral. Pourquoi attendre plus longtemps alors que personne ne connaissait Petrus dans cette clinique et qu'elle finirait par avoir des histoires ? Le comptable, Mr. Keller,

l'avait bien reçue une fois mais il finirait par la trouver suspecte si on lui signalait qu'elle rôdait dans le coin. Dans ces zones résidentielles la police se montrait particulièrement vigilante, les habitants versant des sommes énormes aux œuvres sociales des flics. Il était même d'usage de faire des cadeaux aux hommes de patrouille, lesquels se transformaient parfois en bonne d'enfant ou gardien provisoire lorsque les gens s'absentaient.

Soudain elle aperçut la tache jaune près de l'entrée du parc et son cœur fit un bond dans son ample poitrine. Petrus Lindson arrivait au volant de sa belle Chrysler. Il se garait tranquillement près de la Ford bleue.

C'est en vain qu'elle attendit qu'il descende de voiture. Non, il restait au volant, examinant son nœud de cravate dans le rétroviseur, recoiffant ses cheveux crépus. Il alluma une cigarette, mit le coude à la portière.

Plusieurs personnes entrèrent et sortirent mais le Noir ne parut pas leur prêter attention. La Mamma se mordait les lèvres d'excitation, se jurait de faire brûler un énorme cierge à la Madone si elle découvrait ce que venait faire Petrus Lindson dans cet endroit.

Le propriétaire de la Ford bleue apparut en haut des escaliers. Il paraissait souriant et elle le voyait qui comptait des billets de banque sortis d'une enveloppe. Puis il remettait celle-ci dans sa poche, descendait l'escalier. En même temps elle surveillait Petrus. L'homme inconnu ne l'intéressait pas mais marginalement elle nota son arrêt subit et le regarda franchement. Son sourire avait disparu et il paraissait vraiment contrarié, pire que cela même, excédé.

Comme il allait monter dans sa voiture, Petrus l'interpella et il s'approcha de mauvaise grâce. La Mamma remarqua que seul Petrus Lindson parlait. À son expression elle se douta même qu'il s'exprimait avec une certaine hargne, du mépris également.

*

— Vous m'avez bien compris, répétait Petrus Lindson en insistant sur chaque mot. Plus que jamais soyez discret et sur vos gardes. Il y a une vieille femme qui furète un peu partout. Je ne sais pas ce qu'elle cherche mais inutile de prendre des risques.

Stewe Score avait un petit sourire crispé au coin de la bouche qui énervait Petrus. Pour un peu il lui aurait flanqué son poing dans la figure, mais à condition de le mettre K.O. du premier coup car Score

devait avoir la riposte facile et devait faire mal.

— Une vieille femme qui ressemble à une Métisse mais qui est en fait une Italienne au teint olivâtre. Elle se balade avec un énorme sac en cuir genre cabas.

— O.K., disait Score, je m'en méfierai.

— Autre chose, j'ai appris qu'elle utilise une Volkswagen de couleur grise je crois. Vous vous en souviendrez ?

— Vous le rabâchez tellement.

— Vous foutez pas de ma gueule par dessus le marché ! ragea Petrus. Cette femme peut vous paraître inoffensive mais moi je sais qu'elle est dangereuse. L'opération est en plein développement. Nous ne serons vraiment tranquilles que dans sept mois maintenant. C'est un mauvais moment à passer mais en prenant des précautions strictes on doit s'en tirer sans grand mal. Vous avez touché mille dollars ne l'oubliez pas. Vous nous devez bien certaines compensations. Et tout ce qu'on vous demande c'est d'être muet comme une tombe. Que ferez-vous si cette femme essaye de vous faire parler ?

Stewe en avait assez. L'autre le prenait pour un petit garçon et devenait empoisonnant avec ses conseils. Il ne devait pas être très intelligent. Rusé et cruellement efficace peut-être mais pas du tout évolué.

— Je la foutrai dehors de chez moi.

— Si elle sait ce que vous faites ici et qu'elle vous menace de tout révéler à votre épouse ?

— Encore faudrait-il qu'elle sache que je cache la vérité à Nelly. Je la menacerai des flics.

— Bon, dit Petrus. Espérons qu'elle ne remontera pas jusqu'à vous. Je démarre le premier à tout hasard.

*

Tout d'abord elle avait cru que Petrus demandait un renseignement à l'inconnu mais lorsqu'elle vit qu'ils discutaient avec véhémence elle sut que c'était pour lui que le Noir venait régulièrement voir dans la clinique. Pour le rencontrer spécialement.

L'inconnu montait dans sa voiture et Petrus Lindson, lui, reculait et s'en allait le premier. Une chance car elle allait pouvoir filer le conducteur de la Ford bleue. Mais au dernier moment elle flaira le

piège. Petrus devait surveiller la sortie de l'homme, peut-être lui ferait-il un bout de conduite. Elle se contenta de noter le numéro de la voiture et les laissa partir. Pour calmer sa déception et son impatience elle alluma un cigarillo, en fuma la moitié puis l'éteignit lorsqu'elle quitta la Plymouth.

L'hôtesse de la réception dut la reconnaître et fronça ses sourcils bien dessinés. Que voulait encore cette vieille femme qui ressemblait tant à une Métisse ?

La Mamma arbora son sourire le plus sympathique, comptant sur ses fausses dents pour paraître encore plus aimable.

— Vous me reconnaissez ? J'enquête toujours sur la même personne. Or je viens de la voir discuter avec un homme jeune, blond, très beau, vêtu d'un ensemble blouson-pantalon en daim, l'air sportif. Il vient de sortir d'ici.

L'hôtesse prit un air très officiel.

— Je ne suis pas autorisée à vous renseigner sur les gens qui viennent dans l'établissement.

— Écoutez, c'est très important. Vous me rendriez un grand service. Ce que je vous demande n'est pas illégal. Ne voulez-vous pas m'aider ?

— Je regrette, dit sèchement la fille. Tout ce que je peux vous dire c'est que je ne connais pas l'homme dont vous parlez. Il s'agit peut-être d'un représentant.

La Mamma pinça ses lèvres et prit un air si inquiétant que la fille chercha de l'aide autour d'elle d'un regard effrayé.

— Très bien. Je me débrouillerai autrement. Mais ne me prenez pas pour une idiote. Un représentant ne serait pas venu ici mais directement à l'entrée de service. Je souhaite que ce que vous venez de faire ne vous tombe pas sur la tête un jour.

La fille en resta muette et vaguement inquiète.

CHAPITRE XI

Kovask écouta la Mamma tout en réfléchissant, nota le numéro de la Ford bleue sur son calepin.

— On pourrait connaître l'inconnu de cette façon, du moins l'adresse. Petrus lui parlait comme à un domestique.

— Il faudrait demander à la police locale à quoi correspond le numéro. Nous n'appartenons pas à un service officiel mais travaillons pour un sénateur, ne l'oubliez pas. Cela change tout.

Elle soupira :

— C'était quand même plus facile avant.

— Oui, dit-il sèchement, mais souvent beaucoup moins honorable. La profession de barbouze : n'a rien de bien enthousiasmant. Non, pour en revenir à ce type une seule solution.

Il faut que je me rende à cette clinique mais je dois trouver un prétexte.

— La petite garce de la réception sera peut-être sensible à votre charme, dit la Mamma, mais moi, je renonce. Elle me considère comme une vieille sorcière.

Au début de l'après-midi malgré la canicule, Kovask pénétra dans le hall de la clinique. Le climatiseur était poussé si bas qu'il frissonnait de froid. La fille en question était rousse, avec un visage agréable, une jupe courte qui laissait voir ses jolies jambes sous sa table de verre. Détail que la Mamma avait oublié de signaler.

— Bonjour, monsieur, que puis-je pour vous ?

— Voici, dit-il en souriant. Je suis un industriel et j'habite Santa Monica. Ma sœur et mon beau-frère doivent venir passer quelques mois chez moi. Ils arrivent du Chili. Ma sœur est enceinte de huit mois et très fatiguée. Je cherche une bonne clinique pour qu'elle puisse se reposer quelque temps avant l'accouchement dans les meilleures conditions possibles. Vous êtes bien une clinique obstétrique ?

— Mais bien sûr, monsieur. Nous sommes surtout spécialisés dans les accouchements. Je vais d'ailleurs vous remettre une documentation et nos tarifs.

Il parcourut ces derniers, s'intéressa aux prix les plus élevés, voulut

savoir ce qu'il obtiendrait pour sa sœur pour une somme aussi coquette. La fille rousse se mit en quatre pour le renseigner. Elle trouvait cet industriel de plus en plus sympathique. Il ne portait pas d'alliance et d'après ce qu'elle comprenait il paraissait célibataire. D'ailleurs très effrayé de ses responsabilités de frère et ayant grande hâte de résoudre le problème que lui causait le retour de sa sœur. Et surtout une sœur qui attendait un enfant.

— C'est parfait, dit-il en examinant les photographies des différentes chambres proposées, véritables suites de palace international. Ma sœur sera très bien et mon beau-frère sera heureux.

Il sourit à la jeune fille.

— Voulez-vous me donner votre nom et adresse ? fit-elle. Pour la réservation.

— Je ne suis pas encore décidé. Il faut que ma sœur voie cette documentation mais par contre je suis bien décidé à vous inviter dîner ce soir.

Elle prit un air très sage :

— Et croyez-vous que je dois accepter ?

— Pourquoi pas ? Que diriez-vous du *Tropicana* ? On y mange bien, on y danse et on peut même se baigner la nuit.

C'était une boîte fabuleuse et elle pensa qu'il allait gaillardement balancer deux ou trois cents dollars pour sa soirée.

— Mon nom est Serge Kovask, dit-il, mais c'est uniquement pour votre usage personnel.

— Moi, Ginger Manheim.

Elle s'excusa avec une légère rougeur :

— Ma mère était une admiratrice de Ginger Rogers.

— Elle avait beaucoup de goût. Ils formaient un couple merveilleux elle et Fred Astaire. J'aime beaucoup ce prénom. Il a quelque chose d'enivrant.

— Hé, fit-elle, vous êtes toujours aussi lyrique ?

— Non. D'accord pour ce soir ? Je passe vous prendre ? Chez vous ?

Elle lui donna son adresse puis accompagna sa silhouette d'un regard ravi. Était-ce la chance de sa vie ? Un garçon magnifique riche industriel et ayant plus de la trentaine ? Tout à fait le genre d'homme qu'elle aimait.

Lorsqu'il la vit descendre après son coup de sonnette, Kovask ne

regretta pas de l'avoir invitée. Elle portait une robe d'un vert agréable, très simple mais qui moulait ses formes à la perfection. Tout de suite, il devina qu'elle ne portait rien en dessous. Il avait loué une Cadillac pour faire bonne mesure et elle apprécia les fermetures électriques, les sièges en cuir, la chaîne stéréo.

Au *Tropicana*, un peu effarée, elle accepta caviar, foie gras et homard. Plus le Champagne dont les bouteilles défilaient à en perdre le compte.

Elle finissait par danser avec beaucoup de lascivité, comme toutes les femmes présentes d'ailleurs. De la plus jeune à la plus vieille toutes paraissaient en rut dans cet endroit raffiné et elle surprit dans les bosquets fleuris des scènes dignes de revues danoises. À plusieurs reprises tout en dansant ils aperçurent une vieille célébrité de l'écran qui se comportait comme une véritable chienne en compagnie d'un jeune garçon aux cheveux longs.

— C'est dégoûtant, murmura-t-elle sans conviction dans ses bras.

— Vous le pensez vraiment ? fit-il en mordillant son oreille.

Elle roucoula, se serra encore plus contre lui, projetant son ventre contre le sien :

— Oui quand il s'agit d'une vieille peau. Autrement...

Elle accompagna ces paroles d'un regard noyé d'alcool et de désir levé vers lui. Il l'embrassa longuement et elle noua ses bras autour de son cou.

Vers minuit ils remontèrent en voiture.

— Tu m'amènes où ? Chez toi ?

— Hélas, dit-il, ma sœur est assez prude et je ne voudrais pas...

— Allons chez moi... On boira un gin-tonic. J'en ai toujours, forcément, avec mon nom.

Elle riait bêtement mais faisait très bien l'amour. Une fois dans son petit studio elle se déchaîna et voulut à toute force lui prouver qu'elle avait autant de science érotique que la vieille actrice sur le déclin. D'ailleurs elle avait une bouche pulpeuse très douce, très experte et n'en était pas à sa première tentative.

Malheureusement elle s'endormit tout de suite après la deuxième reprise, vaincue par la fatigue et le Champagne. Il dut attendre son réveil pour obtenir ce qu'il était venu chercher.

De le découvrir près d'elle à son réveil, alors qu'elle avait l'habitude de se réveiller seule, les hommes qu'elle ramenait chez elle s'éclipsant comme des mufles au cours de la nuit, la rendit follement

heureuse et elle pensa qu'il était vraiment épris d'elle.

— Tu as dû me trouver un peu nymphomane hier au soir mais tu ne peux savoir l'effet que tu m'as fait, dit-elle en le caressant tendrement. Sa main glissait le long du corps musclé de Kovask.

— Non, j'ai trouvé que tu étais formidable, dit-il. Je suis heureux d'être avec toi.

— C'est vrai ?

Elle en béait de joie. Il amena habilement la conversation sur la clinique mais elle l'interrompit pour recommencer des jeux plus intimes. Enfin elle alla préparer du café tandis qu'il prenait une douche.

— Tu vas être en retard pour ton travail.

— Je ne commence qu'à midi aujourd'hui. J'avais prévu le coup.

Tout en déjeunant il lui demanda si la clinique était vraiment aussi sensationnelle que le laissait entendre la documentation.

— Oui, c'est parfait, dit-elle. D'ailleurs nous avons des clientes si exigeantes.

— Si par exemple je connaissais une fille ayant certains ennuis, tu crois que là-bas...

Elle pouffa :

— Bien sûr. C'est trois ou quatre fois par jour que l'on pratique des avortements. Parfois même plus. Mais il faudrait que la fille soit aussi riche que toi car c'est cher. Entre mille et deux mille dollars.

— Bigre ! C'est la seule spécialité ?

Ginger se versa du café et parut ne pas avoir entendu. Il fut intrigué par ce silence, se demandant comment présenter sa question plus subtilement.

— Au fait accepte-t-on les Noirs ? Ma sœur est assez stricte là-dessus.

— Tu peux être tranquille. Il n'y a pas un seul Noir. Pas même une fille de salle ou un homme de peine.

— Bigre, les salaires des Blancs sont bien plus élevés pourtant.

— C'est une question de confiance.

Il prit un air surpris :

— Pourtant je connais d'autres établissements aussi sélects où il y a du personnel de couleur.

Elle chipotait le fond de sa tasse avec sa cuillère.

— C'est une question de confiance, répéta-t-elle.

— Tiens ? pourquoi ?

— Je ne peux pas te le dire, fit-elle en le regardant en face. Oh ! ce n'est rien de répréhensible ou d'illégal mais lorsque nous sommes engagés nous prenons nos responsabilités. D'ailleurs nous sommes très bien payées et j'ai donné ma parole.

— Ah, fit-il en consultant ostensiblement sa montre.

Elle se rendit compte qu'il était fâché, craignit de ne plus jamais le revoir. Elle avait été fascinée par sa situation mais maintenant il lui aurait avoué être sans argent qu'elle s'en serait moquée. Elle le trouvait merveilleux et se sentait prête à l'aimer.

— Tu m'en veux ?

Il lui sourit gentiment comme si elle n'était qu'une enfant.

— Non. C'est très bien de tenir ses paroles. Le secret professionnel est quelque chose de sacré.

— Tu te moques de moi, fit-elle les larmes aux yeux.

— Pas du tout. Maintenant, ma chérie, il faut que je parte. J'ai un rendez-vous important dans une heure.

Rapidement il se leva, enfila son veston, vint l'embrasser sur le front.

— Mais quand se revoit-on ? fit-elle.

Elle paraissait éperdue. Il finit par avoir pitié d'elle, la prit dans ses bras. C'était le bon moment car d'un seul coup elle n'eut plus qu'un désir, lui dire ce qui se passait discrètement dans certaines chambres de la clinique de Santa Monica. Kovask l'écoula avec une indifférence feinte mais dans le fond de lui-même il était stupéfait et vaguement inquiet.

CHAPITRE XII

La Mamma gardait un vieux fond chrétien de morale stricte sur la famille, les relations entre époux et les perversions sexuelles, et si elle se montrait assez libérale avec les jeunes elle regrettait parfois le temps de ses vingt ans, la virginité des filles, la galanterie respectueuse des hommes et le sens de l'honneur. La contraception, la libéralisation des mœurs ne la choquaient pas vraiment mais elle restait souvent perplexe. Pour elle une famille c'était d'abord les enfants. Les problèmes du mari et de la femme venaient ensuite. Mais elle ne comprenait pas que des femmes mariées à des maris stériles aient recours à des donneurs anonymes pour procréer.

Kovask venait de lui raconter dans le détail ce qui se passait dans la luxueuse clinique de Santa Monica :

— Il y a une dizaine de donneurs. Tous beaux garçons, âgés de vingt-cinq à trente ans car on estime qu'ensuite, c'est trop vieux pour fournir un produit sans défaut.

La Mamma baissa pudiquement les yeux.

— Ces garçons sont tous blonds, bien bâtis, faisant au moins un mètre quatre-vingts, et ont subi des examens approfondis. D'ailleurs ils sont soumis chaque trimestre à un check-up complet. Au moindre signe suspect on les élimine. C'est d'ailleurs pourquoi aucun Noir ne travaille là-bas malgré les salaires ridicules qu'on leur donne. Pour inspirer la confiance aux femmes qui viennent se faire féconder. Certaines veulent voir la photographie du futur père. Elles payent alors un supplément car le directeur estime que le donneur peut être ennuyé par la suite. Les photographies sont intégrales afin que la cliente : se rende compte que l'individu est parfait.

— Vous pourriez dire l'étalon, fit la Mamma avec son franc-parler habituel. Notre conducteur de la Ford bleue serait l'un de ces donneurs ?

— Il se nomme Stewe Score. J'ai également son adresse à Jefferson City, une banlieue populeuse de Los Angeles. Ce garçon est très sérieux. Il est marié, père de deux enfants.

— Mais comment peut-il ?...

— Il a perdu sa situation il y a cinq ans. Il était représentant en boutons et sa maison a dû restreindre le nombre de ses employés. Il a

trouvé ce job et vit très bien.

— Drôle de façon de travailler.

— Deux fois par semaine et une matinée chaque fois. En comptant le trajet bien sûr, fit Kovask goguenard.

— Et sa femme est au courant ?

Le Commander redevint plus sérieux :

— Non. Et c'est ce qui devient intéressant. Stewe Score aime sa femme et ses enfants au point que contrairement aux autres donneurs il... Comment dirais-je ?... Il n'a pas besoin d'une intervention étrangère pour donner satisfaction.

Le visage de la femme exprima une indignation très forte :

— Parce que, par dessus le marché, les autres ont besoin de quelqu'un pour cela ?

— Une hôtesse ou une infirmière pas trop bégueule. Pourquoi pas après tout ?

— C'est de la prostitution.

— Mais non. Pour en revenir à Stewe il est catégorique. Et c'est ce qui me fait penser que Petrus le fait chanter en le menaçant de tout révéler à sa femme.

— Un racket ?

— Pourquoi pas ? Avez-vous vu s'il donnait de l'argent à Petrus ?

— Placée comme je l'étais je n'ai pas pu m'en rendre compte. Mais c'est possible.

Kovask alluma une cigarette, l'air préoccupé. Ils étaient auprès de la piscine du motel. Quelques filles splendides plongeaient, nageaient ou se faisaient bronzer. Deux d'entre elles ne portaient pas de soutien-gorge et avaient des seins splendides. La Mamma leur jetait parfois un regard songeur, comme si elle se demandait ce qu'elle aurait fait en supposant qu'elle ait eu entre vingt et trente ans en 1974.

— Si c'est un banal racket, Stewe Score ne nous intéresse pas. Petrus vit de ce genre d'expédient. Nous savions qu'il était un peu maquereau, joueur, maintenant il est maître chanteur. Après tout ça ne nous regarde pas et Stewe n'a qu'à s'adresser à la police. Ce qu'il fait à la clinique n'est pas illégal.

— Il a peur que le scandale ne finisse par rejaillir. Petrus, même arrêté, pourrait se venger. Faire envoyer des lettres anonymes ou quelque chose comme ça.

— Ce qu'il faudrait savoir c'est s'il connaît Diana Jellis. Il faut que

je m'occupe de ça.

— Et Billie Ganaway ?

Kovask tira doucement sur sa cigarette. L'une des filles qui ne portait qu'un slip de bain s'approchait du petit plongoir, roulant un peu des hanches. Elle était splendide. Brune avec de longs cheveux, des seins opulents mais fermes, un ventre à peine arrondi par une fine musculature.

— Vous avez entendu ma question ? demanda la Mamma avec indulgence. Ginger Machin ne vous suffit pas ?

— Ginger Manheim. Une brave fille. Vous irez chez Billie Ganaway.

— Elle travaille dans une boîte. Il faut que j'y aille le matin où attendre son jour de congé.

— Allez quand même faire un tour chez elle.

— J'ai l'impression que Petrus Lindson se doute de quelque chose. Hier il est sorti le premier du parking de la clinique. Or je me souviens que les fois précédentes la Ford bleue de Score démarrait la première. Il faut se méfier de ce type-là.

— Vous avez toujours votre arsenal ? demanda le Commander en désignant le grand sac de cuir qui ne quittait jamais la Mamma.

L'espèce de cabas contenait beaucoup d'objets insolites et inattendus. Une bombe à gaz lacrymogène, ce qui était assez normal pour une vieille femme seule pouvant devenir la victime de voleurs, mais il y avait aussi un vaporisateur plein de vitriol, un fume-cigarette pouvant projeter du poivre fin, très fin, puis dans le double fond un petit pistolet extraplat. Mais elle emportait aussi quelques lames de rasoir à tout hasard, un somnifère si puissant que quelques gouttes dans un liquide pouvaient assommer en quelques secondes un homme pour des heures.

— N'empêche que ce Petrus ne me plaît pas, dit-elle. Bon, je vais aller faire un tour chez cette fille, on ne sait jamais. Elle a une voisine bavarde qui me dira quand je peux la trouver.

— Pour ma part, dit Kovask, je vais essayer de rencontrer Stewe Score.

*

Stewe Score regardait ses enfants barboter dans la piscine sans les

voir. À côté, Nelly, en maillot deux pièces, faisait griller des saucisses sur un barbecue. De temps en temps elle jetait un regard appuyé à son mari. Depuis son retour il ne paraissait pas dans son assiette. Elle l'avait interrogé en vain et maintenant elle respectait son mutisme. Elle réfléchissait que la morosité de Stewe remontait à deux mois environ. Parfois son naturel gai reprenait le dessus mais elle remarquait que c'était lorsqu'il se rendait à Los Angeles, une fois sur deux qu'il en revenait l'air contrarié. Peut-être qu'il avait de mauvais résultats aux courses ou au jeu.

— Tu veux une saucisse avec du ketchup ?

— Non, je n'ai pas faim. Redonne-moi un verre.

Il buvait beaucoup ces jours-là mais comme il se montrait sobre en général elle n'était pas inquiète. Elle lui prépara un Americano 505, ajouta une rondelle d'orange, de citron et même un peu de Bitter car il l'aimait plus corsé. Il but presque d'un trait, se leva soudain.

— Je vais faire un tour chez Joe.

C'était une cafétéria, avec des serveuses en mini. On y jouait aux boules car beaucoup d'Italiens s'y rencontraient pour disputer des parties à longueur de journée.

Il passa devant les pavillons identiques au sien, les mêmes pelouses. Mais lui avait planté quelques arbres fruitiers et tenait son jardin propre. Les voisins transformaient leur coin en véritable dépotoir, les gosses y construisaient des cabanes ou y creusaient des tranchées et ce spectacle le déprimait encore plus. Il avait l'impression d'habiter dans la zone. Vivement qu'ils puissent déménager pour le ranchito.

Lorsqu'il arriva chez Joe une voiture s'immobilisa derrière lui et un homme entra en même temps dans le bar. Il n'y prêta aucune attention, commanda une bière, la paya et passa dans la cour pour suivre les parties de boules. Il n'y comprenait pas grand-chose mais en général les attitudes et les disputes des joueurs l'amusaient. Un grand type blond tenant un verre de bière à la main vint se placer à côté de lui. Score lui jeta un regard indifférent. Il ne le connaissait pas et n'avait pas envie de lier connaissance.

Un joueur lança une boule qui vint prendre la place d'une autre près du but, projetant la précédente à quelques mètres. Il y eut des acclamations, des applaudissements et l'auteur d'un tel exploit, un gros Italien en bras de chemise, se pavana un peu.

— Intéressant, non, fit l'inconnu aux cheveux si blonds qu'ils en étaient blancs. Le regard lui-même était très décoloré.

— Oui, pas mal, dit sèchement Score.

— Je ne vous ai pas rencontré un jour ? continua Kovask d'un ton tranquille. Il me semble vous reconnaître.

— Possible, dit Score en faisant quelques pas pour s'éloigner mais l'autre se cramponnait.

— J'y suis, à Santa Monica... La clinique...

En même temps il avait fait claquer ses doigts. Score tourna vivement la tête vers lui et l'examina. Un « donneur » lui aussi ? Ou un infirmier.

— Il m'arrive d'aller dans les cliniques en effet.

— Pour votre métier ?

— Pour mon métier, dit Score pour en finir.

— Monsieur Score, dit doucement Kovask, je voudrais avoir une petite conversation avec vous. C'est pourquoi j'ai été heureux que vous quittiez votre domicile. Nous n'aurions pas pu discuter ainsi devant votre femme, n'est-ce pas ?

Stewe le regarda avec une telle expression qu'il crut à l'imminence d'une bagarre.

— Du calme, mon vieux. Je ne vous veux aucun mal. Juste discuter un peu et nous nous séparerons.

— Foutez-moi la paix ! Vous voulez me faire chanter ? Vous tombez mal. Je suis prêt à courir le risque que ma femme apprenne tout. J'en ai ras le bol.

— C'est ce que vous avez dit à Petrus Lindson ce matin ?

Stewe en resta la bouche ouverte, le regard flou. Comme s'il venait de recevoir un coup.

— Venez, dit Kovask. On sera plus tranquille là-bas.

Il y avait une table avec des chaises. Score se laissa entraîner par le bras.

— Je veux que vous soyez certain d'une chose, monsieur Score. Je fais une enquête officieuse sur Petrus Lindson. Je cherche à savoir quel genre d'individu il est.

Ils s'assirent, posèrent leur chope sur la table. Stewe était encore sous le choc. L'inconnu savait beaucoup de choses sur lui. Le Noir lui avait aussi parlé d'une vieille femme ressemblant à une Métisse ? Combien étaient-ils en train de fouiner dans la vie de Petrus Lindson et dans la sienne ?

— Petrus a mauvaise réputation, continua Kovask. Lors des événements de Watts en 65 il poussait les autres à la révolte, les dirigeait vers les boutiques à piller. Il raflait l'argent puis faisait mettre le feu.

— Ils n'avaient pas besoin de meneur, répondit Score. Vous croyez que c'est une vie pour eux ?

— Non, vous avez raison. La révolte était justifiée. Mais Petrus s'en moquait bien du sort de ses compatriotes. Maintenant il est tout à la fois maquereau et maître chanteur. Il vous fait chanter n'est-ce pas ?

Stewe regarda la mousse au fond de son verre. Il n'avait pas l'intention de répondre.

— Aidez-moi, monsieur Score. Je peux vous débarrasser de lui.

— Montrez-moi votre carte de flic.

— Je n'appartiens pas à la police. Ni au F.B.I.

— Alors que cherchez-vous ? C'est illégal ce que vous faites.

— Écoutez, Score. Une seule question, lui donnez-vous de l'argent ?

Tout de suite Score comprit qu'il pouvait s'en tirer en répondant oui. L'homme ne chercherait pas plus loin.

— Et si je vous réponds que oui ?

— Je vous remercie. Nous buvons un verre et je vous laisse car c'est votre affaire. Mais je me permettrai de vous conseiller d'aller trouver la police. En leur demandant la discrétion vous pouvez faire arrêter Petrus Lindson sans que votre femme, vos voisins apprennent comment vous gagnez de l'argent.

— Alors, dit Score avec le maximum de persuasion, allez chercher deux autres demis.

Il supporta le regard de Kovask. Ce dernier emporta les chopes, les ramena pleines.

— Je vous remercie. Votre situation ne me regarde pas. Je cherche autre chose. De beaucoup plus grave et de beaucoup plus compliqué certainement. Je peux vous poser une autre question ?

— Puisque vous y êtes, dit Score en essuyant la mousse du dos de sa main.

— Connaissez-vous Diana Jellis ?

— La révolutionnaire noire ? Je l'ai vue à la télé et j'ai lu plusieurs articles sur elle.

— Vous ne la connaissez pas personnellement ?

— Pas du tout.

Score était sincère et il ne comprenait pas le sens de cette question. Kovask eut la certitude qu'il avait répondu plus franchement à cette deuxième question qu'à la première.

— Vous êtes de ses amis ou de ses ennemis ? dit Stewe.

Kovask prit le temps de réfléchir :

— Ni l'un ni l'autre. Mais Petrus Lindson s'intéresse à cette fille. Les gens pour lesquels je travaille voudraient savoir pourquoi.

— Le gouvernement ?

— Non, mais mon patron est un homme estimable. Je vous demande de ne rien dire de tout ceci.

— Je ne parle jamais de politique, dit Score. Mais je vous jure que je n'ai jamais rencontré Diana Jellis. C'est une très jolie fille d'ailleurs mais elle m'impressionnerait. Je suis un peu vieux je vous comprenez et ce genre de femmes si engagées dans les luttes politiques et sociales me font un peu peur. C'est peut-être stupide car je crois que dans l'avenir les femmes prendront de plus en plus d'importance. Et pas seulement les horribles « Moms » de la société actuelle, ces veuves abusives couvertes de dollars et d'honneur...

Kovask souriait. Il but sa bière et se leva :

— Toutes mes excuses, monsieur Score, et sachez que pour ma part je serai d'une discrétion absolue. Mais vous devriez en finir avec Petrus. Il vous pique beaucoup d'argent ?

— Oui, encore assez, dit Score gêné, encore assez.

Kovask lui serra la main et regagna sa voiture. Il était certain que Stewe Score ne lui avait pas dit toute la vérité.

*

Bien que sa fièvre soit un peu tombée, Billie Ganaway se trouvait dans un état très dépressif. La raclée que lui avait administrée Petrus la veille n'avait rien arrangé. Elle avait très mal à la tête et souffrait d'une humiliation rentrée. Elle était venue la voir. Petrus lui avait rendu visite mais elle avait été très discrète à ce sujet. Billie avait cependant remarqué que le menton de sa sœur était enflé. Il avait dû s'en prendre également à elle.

Elle dormait depuis une heure lorsque la certitude que quelqu'un la fixait lui fit ouvrir les yeux. Tout d'abord elle ne fut pas effrayée par cette vieille femme aux cheveux blancs, au visage lourd et olivâtre. Puis elle découvrit le cabas et eut l'impression de faire un mauvais cauchemar.

La Mamma se rendit compte qu'elle effrayait la jeune femme et donna beaucoup de chaleur à son sourire :

— Je suis entrée puisque la porte était ouverte. Ce n'est guère prudent. Je n'ai pas voulu vous réveiller. Voulez-vous que je vous prépare quelque chose ? Un peu de café ? Mon nom est Cesca Pepini. Mais qu'avez-vous ? Je vous fais peur ?

Billie essaya de secouer sa tête mais elle était trop douloureuse encore.

— Je suis déjà venue mais je n'ai rencontré que votre voisine. Charmante d'ailleurs. Je vais faire un peu de café, ça vous fera du bien.

Seule Billie n'eut pas le courage de se lever, de s'habiller pour s'enfuir. Cette vieille femme était là, telle que la lui avait décrite Marina. Et quand Petrus l'apprendrait ! Sa sœur lui avait quand même dit qu'il avait repris les lettres avant qu'elle ait pu les porter au solicitor. Elles n'avaient plus rien pour les garantir.

La Mamma revint avec un plateau.

— Je l'ai fait un peu corsé. Vous avez la grippe ? J'ai l'impression que votre visage est gonflé. Vous avez pleuré ?

— Ce n'est rien.

— Vos enfants sont ailleurs ?

— Chez une voisine.

La Mamma empila les coussins pour qu'elle puisse s'appuyer et boire le café. Puis elle attaqua sans autre préambule.

— C'est Petrus Lindson qui vous a frappée ?

Billie but son café à petites gorgées sans répondre.

— Je sais qu'il est brutal, sans scrupules. Il ne peut-être l'homme de votre vie.

— Fichez le camp ! dit Billie. Je ne vous connais pas et vous n'avez rien à faire ici. Vous n'êtes pas une Noire.

— Tiens qu'en savez-vous ? Mon nom ? Mais je pourrais être métisse.

— Vous êtes une sale espionne qui fourrez votre gros nez partout.

Vous êtes allée chez ma sœur. Je ne sais pas ce que vous voulez mais si vous ne sortez pas je crie.

— Ah ! dit la Mamma. En aurez-vous la force ?

La jeune femme lui jeta un regard apeuré. Malgré son âge la Mamma l'impressionnait. Il y avait une certaine dureté dans ce regard qui de prime abord paraissait si maternel.

— Nous pourrions parler comme deux femmes sensées, dit la Mamma. Je sais que Petrus vous fait peur mais je voudrais bien savoir pourquoi.

Billie s'enfonça dans ses oreillers et ferma les yeux. Sa bouche tuméfiée prit un pli boudeur.

— Petrus est capable de vous tuer un jour, dit la Mamma tranquillement. Et vous le laisserez faire sans réagir ? Il est capable de s'en prendre à vos deux enfants si ce n'est déjà fait. Il vous menace et vous n'osez pas lui tenir tête. Votre sœur est donc au courant puisque vous avez parlé de moi.

La jeune femme gardait les yeux fermés, respirant un peu plus rapidement.

— Vous ne voulez pas répondre ? Dites-moi au moins si vous connaissez un certain Stewe Score.

Billie souleva ses paupières :

— Je ne connais personne de ce nom et maintenant foutez le camp !

— Connaissez-vous une certaine clinique de Santa Monica ?

— Non.

— Pourtant vous travaillez dans une boîte de ce coin-là ?

— Et puis ?

— Vous pourriez avoir des renseignements sur cette clinique.

— Vous m'emmerdez. Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

— Bien, et Diana Jellis ?

L'étonnement de la jeune femme lui parut sincère.

— Quoi, Diana Jellis ?

— Vous la connaissez ?

— Comme tous les Noirs je suppose. Elle est chouette, gonflée à bloc et je l'aime bien.

— Vous l'avez déjà rencontrée ?

— Dans une réunion oui mais je n'ai pas pu l'approcher tellement il y avait du monde.

— Votre sœur la connaît mieux n'est-ce pas ?

— Elle vient se faire soigner chez elle mais je n'en sais pas plus.

La Mamma sortit un cigarillo mais le remit dans son sac. Dans son état la jeune femme devait difficilement supporter la fumée.

— Ça fait longtemps qu'elles sont amies ?

— Oui, assez ; mais qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

— Je ne comprends pas que votre sœur vous laisse fréquenter ce Petrus.

— Elle ne se mêle pas de ma vie privée comme vous. Maintenant ça suffit. Vous me pompez l'air. Vous n'avez pas autre chose à faire que venir me casser les pieds ? Je suis malade et j'ai envie de dormir.

Une lueur cupide s'alluma dans l'œil fatigué de Billie.

— Que diriez-vous de deux cents dollars ?

— Je n'ai pas besoin d'argent.

— Vous n'êtes pas sincère. Vous êtes capable de perdre votre emploi à cause de votre maladie et vous n'avez pas d'économies.

Elle ouvrit son sac et en sortit une grosse liasse. Elle compta vingt billets de dix dollars sous l'œil plus qu'intéressé de Billie Ganaway.

— Je voudrais savoir quelles sont vos relations avec Petrus Lindson. Il est votre amant ?

Billie haussa les épaules, suivant les gestes de la Mamma qui remettait le reste de la liasse dans son sac.

— Si c'est tout ce que vous voulez savoir... Il nous arrive de coucher ensemble. Mais ce n'est pas la grande passion.

— Dites-vous que vous le subissez par peur ?

Billie s'avouait qu'elle ne le désirait pas et pensait rarement à lui comme partenaire idéal, mais lorsqu'il la prenait elle aimait parce qu'il était brutal, viril, lubrique.

— Il vous soutire de l'argent ?

— Non.

La Mamma en fut assez surprise.

— Comment vit-il ?

— Je ne sais pas. Il travaille pour des gens. Je ne sais qui. Il a beaucoup d'argent.

— Il ne fait plus le souteneur ?

— Plus du tout. Il a autant d'argent qu'il le désire.

— Pourquoi vous menace-t-il.

Elle resta silencieuse, les yeux fixés sur les billets. Deux cents dollars. Une somme importante pour elle.

— Je peux aller jusqu'à trois cents dollars.

— Je ne peux pas le dire.

— Est-ce que ça concerne votre sœur ? Billie eut l'expression tellement effrayée qu'elle jugea inutile d'insister.

— Il a menacé de s'en prendre à vos enfants ?

— Il l'a fait, murmura Billie avec des larmes dans les yeux.

À la fin elle n'en pouvait plus, se serait confiée à n'importe qui. Sa sœur Ella était très gentille mais elle ne la comprenait pas toujours. Certes elle aimait ses neveux mais ne se rendait pas compte du désarroi dans lequel elle vivait depuis deux mois.

— Il vous les a pris ?

— Une fois. Pendant huit jours. Je ne savais pas ce qu'ils étaient devenus.

— À quelle époque ?

— Au mois de mai.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas le dire. Même si vous me donniez mille dollars je ne peux pas. Et d'ailleurs je ne sais pas grand-chose.

— Ce n'est pas sur vous qu'il voulait faire pression n'est-ce pas, mais sur votre sœur ?

Billie grimaça comme si elle souffrait. Son visage luisait de transpiration et la fièvre était revenue. La Mamma s'en voulait de poursuivre dans ces circonstances mais jamais elle ne parlerait si elle retrouvait son état normal.

— Il a obligé votre sœur à faire quelque chose et dès qu'il l'a obtenu il vous a rendu les enfants ?

— C'est ça.

— Mais pourquoi continue-t-il à vous harceler ?

— Parce qu'il est méchant. C'est un sale type. Il aime torturer les gens, les faire souffrir. Mais pas toujours...

— Physiquement ?

— C'est ça. C'est un aigri qui voudrait dominer tout le monde. Dans ce quartier tout le monde le méprise plus ou moins et il en souffre. Il aurait aimé devenir un caïd mais on ne l'a jamais pris au sérieux.

— Parce qu'il louche ?

— Oui c'est ça. Déjà tout petit on se moquait de lui et il se vengeait plus tard avec des raffinements. Je ne peux vous en dire plus. Il vaudrait mieux que vous me laissiez. Je ne suis pas tranquille. Il pourrait revenir et serait capable de nous tuer toutes les deux.

— Il est armé ?

— Oui. J'ai vu un revolver à sa ceinture.

— Croyez-vous qu'il ait déjà tué quelqu'un ?

— On le dit mais on n'a jamais pu en faire la preuve. Il a fait partie d'une bande redoutable quand il était beaucoup plus jeune.

Kovask et elle s'étaient un peu trompés sur le personnage de Petrus Lindson. Il ne vivait plus de proxénétisme ni de racket mais recevait beaucoup d'argent d'origine inconnue.

— Lorsqu'il a enlevé vos enfants il était seul ?

Le silence de la jeune femme était un aveu.

— Il y avait un autre homme ? Plusieurs ?

— Non, un seul.

— Il habite Watts ?

— Je ne l'ai plus jamais revu.

— Petrus reste-t-il en rapport avec lui ?

— Ça je l'ignore.

La Mamma reprit cent dollars dans son sac, les ajouta au reste et les tendit à Billie. Celle-ci les feuilleta d'un air satisfait avant de les glisser sous son oreiller.

— Maintenant partez, dit-elle. Mettez d'abord le plateau dans la cuisine qu'il ne se doute de rien.

Cesca Pepini poussa même la prudence jusqu'à tout laver et essuyer. Nul ne saurait qu'elles avaient bu le café ensemble. Elle aurait certainement pu obtenir davantage de la jeune femme mais elle finissait elle aussi par craindre une irruption de Petrus Lindson. Elle retourna dans la chambre :

— Si vous avez autre chose à me dire je vais vous laisser mon adresse où vous pourrez me contacter. Vous pourrez recevoir encore

de l'argent.

Le regard de Billie l'avertit soudain du danger. Elle se retourna avec une rapidité ahurissante pour une femme de cet âge et de ce poids. Petrus était à la porte de la chambre. Le visage contracté par une rage folle.

CHAPITRE XIII

Ces yeux qui roulaient dans la sclérotique jaunâtre, qui paraissaient indépendants de la volonté de Petrus Lindson auraient pu avoir quelque chose de comique dans leur désordre, mais la Mamma n'avait pas envie de rire. L'homme était frénétique, se dominait encore un peu mais bientôt sa force haineuse déferlerait comme un barrage qui cède et il n'aurait plus qu'un but, tuer, plonger ses mains dans le sang. Elle avait déjà ressenti une telle angoisse face à d'autres hommes, des blancs, des jaunes, des femmes également mais chaque fois c'était la même peur viscérale, ancestrale. Et dans cet instant Petrus redevenait un nègre pour elle, un primitif sans que la moindre sérénité vienne tempérer cette impression.

— La voilà, fit-il entre ses dents écarlates, la vieille femme, la soi-disant Métisse. J'arrive à temps, hein ? Elle foutait le camp ? Que voulait-elle ?

Il s'adressait à Billie sans même la regarder. Celle-ci dressée sur son lit les yeux exorbités, les lèvres tremblantes, n'était pas capable de répondre. Sa gorge ne laissait passer qu'un filet d'air. Sa langue s'épaississait et lui emplissait toute la bouche.

Petrus écarta son blouson de daim et elles virent le Colt passé à sa ceinture.

— Que vient-elle faire ici ? répéta-t-il la voix tremblante de rage.

— Simplement voir Billie, dit la Mamma. Elle est malade et a besoin de soins et de compagnie.

— Et sa sœur elle est malade ? Que faites-vous dans ce quartier noir espèce de vieille ritale ? Vous fouinez pourquoi ? Qui vous envoie ? Qui vous paye ?

Pour lui on ne pouvait qu'être payé. Pour de l'argent on pouvait faire n'importe quoi. Il suffisait d'en recevoir le prix. Il se redressa, fit deux pas, referma la porte, tourna la clé et glissa celle-ci dans sa poche. La Mamma jeta un bref regard à la fenêtre qui diffusait très peu de jour. Certainement qu'elle donnait sur une petite cour par où elle ne pourrait fuir.

— Que vous a dit Billie ?

— Qu'elle avait la grippe et...

— Non, le reste. Elle vous a parlé. Vous êtes tout à fait le genre de personne à qui elle doit aimer se confier. Genre maternel et bonne maîtresse blanche. Elle aurait fait une bonne esclave Billie, ou une nounou. Surtout avec les nichons qu'elle a. Vous avez vu ses nichons, madame ? demanda-t-il poliment. Billie montre tes seins.

La fille regarda la Mamma puis Petrus. Et puis elle déboutonna lentement sa chemise de nuit, l'écarta sur sa poitrine.

— Vous voyez ? De quoi nourrir une portée de bons petits enfants à la peau blanche, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Il n'y a pas si longtemps quand on engageait une nourrice noire la maîtresse de maison lui demandait à voir et à tâter les mamelles. Quand ce n'était pas le maître.

— C'est une époque révolue depuis longtemps, dit la Mamma contractée.

— Pas si longtemps. Il y a vingt ans dans le Sud, ça se pratiquait encore souvent. Alors, Billie tu as parlé à la dame. Tu lui as raconté tes petites histoires ?

Elle secouait la tête sans conviction.

— Nous n'avons parlé que de choses anodines, dit la Mamma.

— Bien sûr, bien sûr, dit Petrus. Comme des bonnes femmes, hein ?

Bien que sur ses gardes elle fut prise au dépourvu. Il sauta sur elle, lui coinça le cou dans la pliure de son coude. Le souffle coupé elle se débattit, oubliant son entraînement de karaté et de judo dans une incohérence de gestes. Il serra davantage et elle fut certaine qu'elle allait mourir étouffée.

— Billie, lève-toi. Trouve de quoi l'attacher. Avec de vieux bas ou de vieux collants. Vous, souffla-t-il dans les cheveux blancs de neige de la Mamma, si vous bougez je vous étrangle.

Elle resta immobile tandis que Billie lui attachait les chevilles et les poignets.

— Serre plus fort. Approche ce fauteuil en osier.

Il poussa la Mamma, la contempla avec une joie mauvaise.

— Je ne croyais pas vous trouver si vite. Il paraît que vous me cherchez. Il va falloir me dire pourquoi.

La Mamma se creusait l'esprit pour trouver une réponse satisfaisante mais la plus éloignée possible de la vérité. Sinon elle était perdue.

— Vous ne voudriez pas qu'il vous arrive un malheur ? Ou bien

que je me venge sur Billie ?

Il eut un sourire dégoûté :

— Vous, je ne vous toucherais pas. La vieille viande, ça me dégoûte. Depuis que j'ai été le gigolo de vieilles peaux milliardaires qui voulaient à la fois de la jeunesse et du nègre. Non je ne vous toucherais pas. Je vous tuerais d'une balle dans le ventre. De plusieurs balles même. J'enfoncerai le canon de mon Colt dans votre vagin et je viderai le chargeur.

La terreur saisit la Mamma tout entière, hérissant sa chair, faisant dresser ses cheveux sur sa nuque.

— Mais auparavant je ferai du mal à Billie, beaucoup de mal. Et Billie se laissera faire. Pas vrai, Billie ?

La jeune femme se tenait debout, touchante dans sa chemise de nuit ouverte jusqu'au nombril. De temps en temps on apercevait les globes luisants et couleur pain brûlé de ses seins drus.

Petrus découvrit le sac de la Mamma. Comme il ne pouvait le lui enlever de l'épaule il alla chercher un couteau, trancha la courroie et l'ouvrit. Il en tira la liasse de billets, la feuilleta avec ravissement.

— Hé, cinq cents dollars ?

Il ignore différents objets, prit la boîte de cigarillos, en alluma un. Il tira dessus avec volupté. Puis il prit la petite bombe à gaz lacrymogène.

— On craint les agressions ? Il y a tellement de voyous dans ce quartier de Nègres, hein ?

— Je ne m'en sépare jamais, que je vienne à Watts ou dans les autres quartiers.

— À Beverly Hill aussi ?

— Je n'ai rien à faire dans ce quartier et ceux qui y habitent ne m'intéressent pas.

En même temps elle était soulagée qu'il dédaigne les autres gadgets moins spectaculaires, le vaporisateur à vitriol, le lance-poivre et surtout, dans le double-fond, l'automatique extra plat.

Il empocha la liasse de dollars, jeta le sac sur le sol et s'approcha de Billie. Celle-ci était collée sur place, comme un animal fasciné par un serpent. D'une poussée il la fit tomber sur le lit. La chemise remonta jusqu'au ventre découvrant ses cuisses et son sexe. Il s'assit à côté d'elle et regarda la Mamma dans les yeux.

— Belle fille, hein ?

La Mamma ne regardait pas vers le lit. Son regard passait même au-dessus des cheveux crépus de Petrus. Elle avait perdu sa teinte olivâtre, avait une peau grise. D'un coup elle venait de vieillir de dix ans.

— Regardez, madame. Regardez. Sinon c'est Billie qui va le regretter.

Elle dut poser les yeux sur le corps dénudé de la fille. Billie était potelée, mais ravissante. Toute sa chair sombre paraissait satinée.

— Comment vous appelez-vous, madame ?

— Cesca Pepini.

— D'où venez-vous ?

— Mais de cette ville.

— Vraiment ?

Il tira sur le cigarillo jusqu'à ce que le point rouge éclate et d'un coup le posa à l'intérieur tendre des cuisses. Billie fit un saut de carpe, tétanisée, formant un arc de tout son corps mais sans laisser échapper un cri.

— Brave Billie, pauvre Billie qui souffre en silence à cause de vous.

— J'habite New York en général, dit la Mamma incapable de supporter ce spectacle. Mais je suis en vacances sur la côte. J'ai connu Billie à la boîte où elle travaille. C'est tout.

— Vraiment, Billie ?

Celle-ci secoua la tête.

— Vous voyez, madame Pepini ? À cause de ce dernier mensonge je vais la brûler plus haut.

— Non ! crie la Mamma. C'est exact que je venais l'interroger. Je voulais des renseignements sur vous. On me paye pour cela.

— Qui vous paye ?

Elle eut une inspiration :

— Une compagnie d'assurances. Un pool de compagnie plutôt. Celles qui ont payé les dégâts en 1965. Ces gens-là savent que vous avez de l'argent et voudraient prouver que vous étiez l'un des instigateurs des incendies et pillages.

Petrus fut sur le point d'être convaincu. Il la regardait, le cigarillo pendant de ses lèvres, perplexe. Puis il prit une expression rusée.

— Qui dit que j'ai de l'argent ? Comment sait-on que j'en ai ?

— Je l'ignore.

Il enfonça le cigarillo entre les cuisses rondes, tout en haut. Billie ne put retenir un gémissement mais se mordit violemment pour ne pas hurler. Le faire serait exciter encore plus Petrus elle le savait. Le rendre fou furieux.

— Attendez, dit la Mamma. Si je vous dis la vérité la laisserez-vous tranquille ?

Petrus eut un sourire réticent. Il aimait faire souffrir cela se voyait. Son excitation génésique était telle que la Mamma en était gênée, écœurée. Tous ceux qui torturaient, tous les bourreaux n'étaient que des sadiques dans le fond. Il n'y avait jamais une parcelle de justification autre qu'une déviation perverse.

— Ça dépend. Essayez pour voir ?

— Je suis chargée de découvrir quelles relations vous entretenez avec Diana Jellis.

Cette fois elle avait réussi à fixer son attention. Il parut même surpris de cette franchise.

— Des relations ?

— Quel est votre rôle dans l'entourage de Diana Jellis. Vous faites des voyages à l'étranger et vous êtes présenté comme un livreur de fonds. On pense que vous vous rendez en Europe pour y prendre des capitaux que vous remettez ensuite à cette jeune femme. Nous cherchons à savoir qui vous les fournit et pour quel montant ?

— C.I.A. ?

Elle secoua la tête :

— Non.

Billie était toujours allongée sur le dos, le bas du corps dénudé et un sein hors de son décolleté. Elle haletait doucement, les yeux fermés, souffrant certainement des trois brûlures qu'il lui avait infligées. Surtout la dernière.

— Laissez-moi la soigner, dit la Mamma. Je connais un remède de bonne femme pour les brûlures. Il faut agir vite.

— Non, laissez-moi réfléchir. Si ce n'est pas la C.I.A., qui est-ce ?

— Je ne vous le dirai que lorsque je l'aurai soignée.

Mais c'était peu connaître Petrus. Il n'avait aucune raison de ménager ses prisonnières. Même si cette vieille femme travaillait pour le gouvernement. Il n'était qu'un asocial qui se moquait bien de la politique et d'un idéal. Il ne s'intéressait qu'à l'argent, la puissance, sa propre personne. Pas assez averti ni intelligent pour faire la part des choses il restait méfiant. Et puis il souhaitait poursuivre cet

interrogatoire plus longtemps. Faire souffrir Billie sous le regard horrifié de cette vieille femme blanche le grisait. Chaque fois qu'il découvrait dans ce regard l'écho des douleurs éprouvées par Billie il frôlait l'orgasme. Il hocha la tête d'un air entendu et prétentieux :

— Je vois. Mais je ne vous fais pas confiance. Je vais continuer et vous parlerez quand même.

— Attendez. Vous pouvez gagner de l'argent si vous m'écoutez. Beaucoup d'argent.

Ce mot-là pouvait seul l'empêcher de poursuivre. Elle avait compris qu'il se complaisait à cette situation, qu'il se gonflait de vanité en bon mégalomane qu'il était. Jamais il n'avait agi normalement. Durant les émeutes il avait détenu un pouvoir exceptionnel et après de longues années d'effacement il venait de le recouvrer. Il ne lâcherait plus facilement.

— De l'argent ? fit-il. Combien ?

— Vous pouvez vendre vos renseignements un bon prix. Tout ce que vous savez sur Diana Jellis.

Il se mit à rire sans bruit. Elle faisait fausse route et ne le savait pas. C'était cocasse. Mais il voulait continuer à jouer au chat et à la souris, laisser en suspens sa menace. Se rendant compte que son cigarillo était éteint il le ralluma, fit le geste de porter ensuite la flamme de l'allumette sur la toison crépue de Billie mais au dernier moment il laissa tomber le bout de bois entre ses jambes. Il s'éteignit sur le plancher.

— Combien d'argent ?

— Dix mille dollars.

— C'est une somme, fit-il gravement.

Mais il riait sous cape. Elle ignorait que Simon Borney, du moins celui qui se faisait appeler ainsi, le payait fastueusement et qu'il n'irait pas le trahir pour dix mille dollars et même pas pour le double de cette somme.

— Mais vous les avez ?

— Je peux les trouver dans la journée. Vous laissez sortir Billie et je lui donne une adresse.

Puis elle regretta aussitôt son imprudence. À trop vouloir sauver la jeune femme elle venait de commettre une erreur impardonnable.

— Tiens, fit-il, vous enverriez Billie et elle reviendrait avec dix mille dollars ?

— Ce n'est pas si simple, essaya-t-elle de rattraper.

Il la menaça du doigt :

— Madame Pepini, c'est ce que vous avez voulu dire et maintenant vous essayez de vous rétracter.

Il tira avec délectation sur le cigarillo.

— Madame Pepini, vous allez me dire à quelle adresse vous comptiez envoyer Billie. Je serais heureux de vous l'entendre dire sinon je vais être malheureusement obligé de brûler cette pauvre Billie.

CHAPITRE XIV

Elle n'avait que quelques secondes pour se décider et elle fit son choix. Kovask était un homme expérimenté, habile, capable de faire face à la situation la plus dangereuse. Billie Ganaway se trouvait désarmée devant une menace impitoyable. Elle choisit la jeune Noire en demandant pardon au Commander.

— Décidez-vous, dit Petrus frémissant d'impatience et du désir de faire souffrir la jeune femme.

— Il s'agit d'un motel isolé sur la route de San Bernardino. Le *Hoom Motel*.

— Je connais, dit Petrus avec une déception visible. Qui auriez-vous rencontré là-bas ?

— Un homme.

— Son nom, ses coordonnées, dépêchez-vous.

Le nom de Kovask ne pouvait plus sortir de sa bouche. Il comprit qu'elle était bloquée et d'une main rapide il retourna Billie sur le ventre, lui appliqua le bout rouge du cigarillo sur la fesse droite. Elle hurla de surprise et de douleur. La Mamma eut l'impression qu'une odeur de chair grillée venait jusqu'à ses narines.

— Non, je vais vous le dire. Il s'appelle Serge Kovask...

— Pour qui travaille-t-il ?

— Une commission d'enquête.

Cette précision parut faire un effet profond sur Petrus Lindson. Il regarda la Mamma longuement, les sourcils froncés.

— Vous mentez. Cette fois je vais enfoncer le cigarillo entre ses reins et je le laisse en place si vous continuez de me mener en bateau. Vous m'avez compris ?

Mais elle le sentait inquiet. Une commission d'enquête frappait plus les imaginations que le F.B.I. ou la C.I.A... Lorsque les commissions sénatoriales siégeaient et interrogeaient les prévenus les retransmissions télévisées de ces séances faisaient le plein de téléspectateurs. L'indice d'écoute atteignait alors un pourcentage extraordinaire.

— Je ne mens pas, cria la Mamma haletante. Serge Kovask,

pavillon 17.

— Quel genre d'homme est-ce ?

— Un fonctionnaire. Un homme paisible.

Petrus eut un sourire méprisant :

— Je vois ; un crâne d'œuf, en quelque sorte. Un pauvre type qui croit que sa profession lui sert de gilet pare-balles ?

Il s'en pourléchait les lèvres à l'avance. La Mamma n'avait trouvé que cette ruse. Lui laisser croire que le Commander n'était pas un type dangereux. Il ne prendrait pas trop de précautions et son ami avait encore plus de chances de s'en tirer.

— Très bien, madame Pepini. Voici ce que je vais faire. On va vous attacher encore plus solidement et vous laisser ici. Billie va venir avec moi au *Hoom Motel*. Si vous m'avez menti elle ne reviendra jamais plus ici, vous me comprenez ? Et moi je reviendrai vous tuer. M'avez-vous bien compris ?

La Mamma supporta très bien son regard et il fut persuadé qu'elle avait dit toute la vérité, en ressentit une fierté vertigineuse. Il était vraiment le plus fort. Simon Borney serait heureux du travail qu'il aurait accompli quand tout serait terminé. On lui avait demandé de veiller au grain durant neuf mois.

— Mais elle est malade, dit la Mamma. Elle risque d'attraper une pneumonie si vous la faites sortir.

— Pas avec cette chaleur. Elle va s'habiller et me suivre. Pas vrai, Billie. Tu sais ce qui arriverait sinon ?

Elle inclina la tête, se leva.

— Il faudrait vous soigner, dit la Mamma. Les brûlures risquent de s'infecter.

— La ferme ! cria Petrus. On part tout de suite.

Il trouva des cordes solides pour ligoter la Mamma qu'il força à s'allonger sur le sol. Il lui fixa les chevilles à une canalisation d'eau qui courait en plinthe dans la chambre et lui rejeta ses poignets liés en arrière. Il avait trouvé un gros piton à boucle qu'il vissa dans le plancher. Ainsi elle ne pouvait plus faire un geste.

— Vous avez bien réfléchi, madame Pepini. Nous pouvons partir maintenant ?

— Oui. J'ai dit la vérité, dit-elle les yeux fermés.

Il la bâillonna avec un torchon.

Il prit le bras de Billie, ouvrit la porte de la chambre, la referma. Il

en fit autant pour la porte de l'appartement. À ce moment-là, Marina arrivait d'acheter de la bière glacée pour son homme qui rentrait exténué et mort de soif du travail.

— Hé, Billie, ce n'est pas prudent de sortir.

— Elle va chez le docteur, dit Petrus avec un sourire aimable. Passer une radio. On ne sait jamais.

Perplexe, Marina se retourna, les vit monter dans la Chrysler jaune, puis ayant hâte de rejoindre son ami elle monta l'escalier. Une fois qu'il aurait bu, Paul lui ferait certainement l'amour.

Allongée sur le plancher de la chambre de Billie, la Mamma songeait qu'elle disposait tout au plus d'une demi-heure. Le temps qu'il faudrait à Petrus pour rejoindre le *Hoom Motel*. Quel que soit le trajet emprunté il serait pris dans la circulation. Mais elle ne se faisait aucune illusion. Ainsi étiré par une corde côté pieds et une autre côté bras elle ne pouvait prétendre se délivrer. Tout juste si elle pouvait tourner la tête à droite et à gauche. Le bâillon l'étouffait et elle transpirait beaucoup.

*

Au volant de sa Chrysler jaune Petrus Lindson chantait à tue-tête. Il était follement gai. Volontiers il se serait écrié comme Cassius Clay qu'il était le plus fort, qu'il était le roi. À côté de lui Billie regardait droit devant elle sans rien voir. Elle souffrait de ses brûlures et sentait que la fièvre revenait. Elle avait peur aussi, peur que la vieille dame n'ait menti. Petrus serait alors sans pitié et la tuerait aussitôt.

— Tu as vu comme il faut faire avec ces sales Blancs ? Moi j'ai la méthode. Maintenant on va aller cueillir Kovask. On le fera chanter un peu. Il faudra qu'il nous raconte tout. Puis on le tuera. Personne ne saura pourquoi il sera mort. La vieille aussi je la tuerai. Il ne doit pas rester de témoin.

Billie se recroquevilla sur son siège. Il était allé trop loin et elle savait maintenant qu'il ne pourrait pas non plus la laisser vivre. À son tour Petrus se rendit compte de son erreur. Il essaya de la rassurer.

— Toi, je te laisserai vivre. Mais attention. Si tu parles, tes enfants ne vivront pas. Et si tu es gentille avec moi tu n'auras pas à le regretter. Tu vois ce que je veux dire ?

Il restait sous le coup de son excitation perverse. Il lui prit la main et la posa sur lui.

— Amuse-toi, ma jolie.

Elle obéit en silence et en pensant à autre chose.

*

Revenu de Jefferson City où il avait rencontré Stewe Score, Kovask alla enfiler son maillot de bain et piqua une tête dans la piscine. Il nagea paresseusement dans l'eau tiède puis remonta se faire sécher sur le terre-plein dallé. Il était assez déçu par ce qu'il avait appris, était certain que Score lui avait menti. Mais comment l'amener à dire la vérité ? Il n'avait aucune fonction officielle, même pas une lettre de recommandation du sénateur Holden. Jamais il ne s'était senti aussi dépourvu, inutile au cours d'une mission. Les choses paraissaient se dérouler sans lui. Le ghetto de Watts lui était pratiquement interdit et la Mamma prenait de gros risques en se faisant passer pour une Métisse. Et puis il y avait cette chaleur, le smog sur Los Angeles. Depuis le motel on pouvait le voir étreindre la ville qui n'était plus qu'une masse cotonneuse avec parfois le sommet d'un gratte-ciel qui émergeait de cette brume empoisonnée.

Il devait y avoir un moyen de tendre un piège à Petrus Lindson, de lui soutirer la vérité. Le Noir était la clé de l'énigme mais se montrait prudent. La Mamma avait déjà eu l'impression qu'il se méfiait. S'il se persuadait qu'il était en danger il ne quitterait plus Watts. Restaient Billie Ganaway dont la Mamma s'occupait, sa sœur. Comment la rencontrer ? Impossible de lui fixer rendez-vous par téléphone sans préliminaires. Elle aussi se méfierait.

Le soleil était trop fort et il préféra rentrer dans son pavillon. Il régla le thermostat du conditionneur d'air sur une température agréable et s'installa sur son lit, une cigarette aux lèvres. Les persiennes fermées il rêgnait une pénombre agréable dans la pièce.

*

Essayant de ne pas penser à Kovask, la Mamma étudiait chaque détail de la pièce en procédant par élimination. Sur sa gauche elle voyait sous le lit des monticules de moutons. Billie n'était pas une maniaque du ménage. Les pieds du lit étaient en bois à angle vif. Elle aurait pu les utiliser pour trancher ses liens mais elle ne pouvait se déplacer de plus de deux centimètres. Ensuite il y avait une chaise

encombrée de revues licencieuses, un meuble mi-armoire mi-commode. Puis elle arriva au mur décoré de photographies de chanteurs de rock et de vedettes de cinéma. Il y avait dix minutes que Petrus Lindson et Billie Ganaway avaient quitté la chambre. Elle se souvint que Kovask devait aller chez Stewe Score. Peut-être n'était-il pas revenu de Jefferson City. Mais Petrus se planquerait dans le pavillon et l'y attendrait. Il ne servirait alors à rien de lui avoir laissé croire que Kovask était un fonctionnaire incapable de se défendre physiquement.

Farouchement elle continua sa prospection visuelle. Elle découvrait des quantités d'objets qu'elle aurait pu utiliser pour trancher ses liens. Un vase qu'il suffisait de faire tomber et de casser pour en récupérer les morceaux, des flacons également. Et même, ironie du sort, une paire de ciseaux qu'elle apercevait sur une petite étagère. Des ciseaux à bouts ronds pour enfants mais des ciseaux quand même.

Un instant elle avait cru que le Noir lui laisserait le sac. Peut-elle aurait-elle pu en utiliser le contenu mais à la condition qu'il soit à hauteur de ses mains. Elle était vexée qu'il lui ait pris tout cet argent qui ne lui appartenait pas et qui représentait les « frais » de la mission.

Son regard finit par regarder moins en hauteur mais à ras du sol où elle se trouvait. En face d'elle il y avait ce tuyau d'eau peint en jaune qui suivait la plinthe avant de disparaître en direction de la cuisine. Un assez gros tuyau qu'elle avait d'abord pris pour une conduite du chauffage central. Pourquoi était-il si gros ? Les conduites d'eau courante étaient maintenant en cuivre. Celui-là était-il en fer ? Son cœur se mit soudain à battre un peu plus fort. Si par hasard il était en plomb comme dans toutes les vieilles maisons ? La peinture empêchait de s'en rendre compte mais en tirant elle pouvait le faire venir, suffisamment pour se donner les quelques centimètres nécessaires pour donner du mou au système général.

Sans vouloir sentir la corde qui pénétrait dans la chair de ses poignets elle commença de replier ses jambes. Au début il lui fut impossible de faire jouer son articulation puis il lui sembla que le tuyau cédait petit à petit.

Elle s'arrêta pour reprendre son souffle. À cause de ses tractions le sang ne circulait plus dans ses mains qui commençaient de gonfler. Bientôt la souffrance serait intolérable. Il lui fallait poursuivre ses efforts.

— Continue.

— Les passants peuvent voir.

— On s'en fout.

La Chrysler jaune était immobilisée dans un embouteillage assez important. Petrus s'en moquait. Il avait tout le temps pour s'emparer de ce petit fonctionnaire qui dirigeait tout ce cirque. Il savait qu'il l'étranglerait de ses mains. Il l'imaginait freluquet avec un petit cou d'oiseau. Cette pensée l'excitait autant que la main habile de Billie Ganaway.

Enfin la circulation reprit. Un camion-grue venait d'enlever une voiture pour la conduire en fourrière et Petrus put appuyer sur l'accélérateur.

— Tire la fermeture, fit-il avec un sourire éblouissant.

Elle obéit. Jamais elle n'avait rencontré un homme qui lui faisait aussi peur que Petrus mais qui en même temps troublait si profondément sa féminité.

CHAPITRE XV

Petrus Lindson désigna la réception du *Hoom Motel* à Billie :

— Tu vas aller demander si ce Kovask est là. Grouille-toi.

La jeune femme descendit de voiture, pénétra dans le hall glacé par le système d'air conditionné, discuta avec l'employé et revint à la voiture.

— Il n'est pas là.

— Tant mieux, nous allons l'attendre chez lui.

Elle se mordit les lèvres. Dans un dernier sursaut pour préserver la vie de cet inconnu elle venait de mentir et le regrettait. Petrus roula en direction des bungalows, immobilisa sa Chrysler sous la tonnelle d'un parking. Il y en avait partout aménagés en pleine verdure.

— Allez viens. On va attendre ce type chez lui.

— Mais tu n'as pas la clé.

— T'occupe pas.

Ils contournèrent le groupe de pavillons. Petrus avait pris une petite sacoche dans le coffre à gants. Chaque petit appartement donnait sur un patio protégé par un grillage très haut le long duquel grimpaient des bougainvillées d'un rouge violacé. À l'aide d'une petite pince il fit sauter les mailles de fil de fer enduit de plastique, ouvrit une sorte de lucarne, poussa Billie dans le patio. Ils contournèrent les sièges de jardin, s'approchèrent de la porte en bois.

— Tu vas voir le travail.

Dans sa trousse il prit une clé plate en forme de scie. Chaque pointe en était mobile. Il l'enfonça délicatement dans le trou, bloqua d'une pression les pointes mobiles et n'eut qu'à tourner pour que la porte s'ouvre.

— Après toi, mon chou, gloussa-t-il en s'inclinant pour la laisser passer.

Comme elle hésitait il la poussa en avant et la suivit. Il ne sut ce qui lui arrivait. Quelque chose le frappait à la nuque et il tomba sans connaissance. Billie poussa un cri et se plaqua contre le mur. Éblouie par le soleil extérieur elle n'y voyait plus rien dans cette chambre plongée dans la pénombre.

— Ne craignez rien mais ne bougez pas.

Kovask se pencha sur le Noir, trouva le revolver passé à la ceinture et l'empocha.

— Petrus Lindson, n'est-ce pas ? Et vous, Billie Ganaway ?

— Vous me connaissez ?

Il sourit, traîna Petrus au milieu de la pièce, donna un peu plus de clarté.

— Où est mon amie Cesca Pepini ?

— La vieille dame ? Il l'a attachée et bâillonnée, elle est chez moi. Il ne l'a pas touchée.

— Pourquoi a-t-il cru me surprendre ? Il n'a même pas vérifié si j'étais là.

— La vieille dame avait dit que vous étiez un fonctionnaire inoffensif et moi je l'ai trompé. À la réception on m'avait dit que vous étiez là mais je voulais l'éloigner en lui disant le contraire. Mais ça n'a pas marché.

— Merci, dit simplement Kovask en soulevant Petrus comme une plume et en le jetant sur un fauteuil. Il le gifla et Petrus roula ses yeux désordonnés avec fureur, s'immobilisa en voyant son arme entre les mains d'un inconnu immense, large d'épaules, impressionnant de force et de calme. Il ne pouvait supporter ce regard si clair qu'il en paraissait blanc.

— Petrus Lindson. Un simple coup de fil et je vous fais arrêter pour vol avec effraction. Je vous ai entendu venir par derrière. Vous avez coupé le grillage et c'est déjà un truc qui vaudrait un an. Les flics, je suppose, seraient heureux de vous alpaguer. Videz vos poches.

— Il a pris de l'argent à la vieille dame.

Les cinq cents dollars furent jetés sur le lit avec tout le reste. Kovask pointa son doigt vers Billie :

— Racontez, vous d'abord.

Fascinée par cet homme elle obéit tandis que Petrus la fixait haineusement. Elle raconta comment il avait enlevé ses gosses avec l'aide d'un certain Simon Borney puis les lui avait rendus lorsque sa sœur Ella avait accepté leurs propositions.

— Lesquelles ? demanda le Commander.

— Je l'ignore. Elle n'était pas autorisée à m'en parler et n'y tient pas du tout.

Le téléphone sonna et Kovask décrocha. Un sourire donna quelque

humanité à son visage.

— Tout va bien. Ils sont là et nous discutons comme des amis. Nous vous attendons.

Il raccrocha :

— La vieille dame s'est libérée et nous rejoint. Vous devriez mieux faire vos nœuds, ajouta-t-il à l'intention de Petrus qui n'en pouvait plus d'humiliation et de rage.

— Continuez.

Petrus l'avait surveillée, accablée de menaces et terrorisée. Elle parla des lettres écrites, des souvenirs de sa petite fille. Kovask regarda Petrus :

— Vous allez nous conduire là-bas.

— Plutôt crever.

— Très bien, dit Kovask en s'approchant de lui, le revolver à la main. Il saisit une serviette de toilette, en recouvrit la moitié de la tête de Petrus, approcha le canon de l'arme de sa tempe.

— Non... C'est après San Bernardino... Le *Ranch Paloma*. Mais vous n'y trouverez plus personne. Nous l'avions loué pour un mois.

— Qui était Simon Borney ?

— Je ne sais pas. Je l'ai rencontré en Europe. Ce n'est même pas son nom.

— Américain ?

— Oui, je crois.

— Que s'est-il passé ensuite ? Que vient faire Stewe Score dans cette affaire ?

Petrus Lindson en resta bouche bée. Il savait cela aussi ?

— Vous le faites chanter. Parce qu'il est donneur de sperme pour une clinique discrète de Santa Monica. C'est ainsi qu'il gagne sa vie. Sa femme, ses voisins ignorent tout de la façon dont il gagne de l'argent. Qu'avez-vous obtenu de lui ?

— Je ne sais pas. Simon Borney s'est occupé de tout.

Kovask se tourna vers Billie :

— Prenez l'annuaire et trouvez-moi le numéro de Diana Jellis. Il faut que je lui parle, qu'elle rencontre cet homme.

— Bien, monsieur, dit-elle docile.

Le Noir faillit jaillir de son fauteuil mais Kovask le repoussa avec

force :

— Restez tranquille.

— Ne téléphonez pas, dit-il gris de terreur. Je ne tiens pas à tomber entre leurs mains.

— Tiens pourquoi ? Il y a donc un rapport ?

— Donnez-moi à boire.

Kovask, sans le quitter des yeux, fit signe à Billie, lui désignant le réfrigérateur encastré :

— Il y a de la bière, du Coca-Cola et de l'eau. Apportez ce qu'il veut et un gobelet. Très bien. Jetez-les-lui. S'il est maladroit tant pis pour lui. Bien. Maintenant le décapsuleur.

La gorge sèche Petrus but un gobelet d'un trait, le remplit à nouveau.

— La suite de l'histoire maintenant.

— Si je parle je suis fichu, dit-il.

— Attendez, dit Billie soudain songeuse. Lorsqu'il me menaçait il me disait toujours que dans neuf mois tout serait terminé et que je n'aurais plus à avoir peur.

Dans l'esprit de Kovask l'association des différentes données se fit avec une telle rapidité qu'il en resta frappé de stupeur. Jamais il n'aurait soupçonné un plan aussi diabolique. Mais tout se tenait et pour déconsidérer Diana Jellis aux yeux de la population noire ces gens-là avaient trouvé le moyen le plus radical mais aussi le plus ignoble.

— Où avez-vous emmené Score ? fit-il d'une voix glacée.

Petrus frissonna. Il avait peur comme jamais de sa vie. Ce grand type le terrorisait. Il était certain d'être entre les mains d'un redoutable agent secret.

— Nous lui avons bandé les yeux, mis une cagoule et nous l'avons fait monter dans une camionnette tôlée. Lorsque nous sommes arrivés à destination nous l'avons placé dans une caisse. Dessus il y avait des inscriptions indiquant qu'il s'agissait d'un appareil médical émetteur de rayons X.

— Bien, dit Kovask. Un instant.

Il se tourna vers Billie :

— Voulez-vous aller me chercher du café au bar ? Ils vous donneront une thermos pour le transporter. Faites-le mettre sur ma note.

Elle comprit qu'il voulait rester seul en tête à tête avec Petrus. Ce dernier eut un regard angoissé pour la jeune femme qui se dirigeait vers la porte. Il craignait le pire.

— Maintenant continuez, dit Kovask. Cette histoire nous concerne seuls. Je vous écoute.

— Nous avons monté la caisse chez sa sœur. Ella Ganaway la gynécologue. Déguisés en chauffeurs et livreurs. Moi je suis reparti avec la camionnette. Mais je suis revenu un peu plus tard. C'était le matin. Nous avons attendu dans la cuisine.

— Elle a une aide médicale ?

— Ce jour-là elle lui avait dit qu'elle pouvait prendre son jour de congé ainsi qu'à la femme de ménage.

— Ensuite.

— Diana Jellis avait rendez-vous au début de l'après-midi. Un peu avant Simon Borney a forcé la jeune femme à...

Il déglutit avec difficulté.

— À prélever la semence de Score ? demanda Kovask sèchement.

— C'est ça, murmura Petrus les yeux baissés.

— Vous surveilliez l'opération ?

— Oui... C'était très difficile pour Score... Il était gêné, ne pouvait pas.

— Continuez.

— C'est Borney qui a surveillé la suite de l'opération.

— Jusqu'au bout ?

— Oui... Il était caché dans un placard de la salle d'auscultation et jusqu'au bout il a veillé à ce que Ella Ganaway exécute fidèlement ses instructions.

Kovask alluma une cigarette. Il était écoeuré, alla chercher un gobelet d'eau qu'il avala d'un trait lui aussi. Mais il surveillait étroitement Petrus.

— Comment savez-vous si l'expérience a réussi ?

— L'époque était favorable. Ella Ganaway avait un dossier très complet sur Diana Jellis. Elle la traite depuis longtemps et la connaît très intimement.

Kovask hocha la tête, froissa le gobelet en carton et le jeta dans la corbeille à papier.

— C'est elle qui vous a dit que Diana Jellis était enceinte ?

Petrus secoua la tête :

— Non. Borney m’a téléphoné.

— Comment l’avait-il appris ? Par Ella Ganaway ?

— Je l’ignore.

On frappa à la porte. Il fut ennuyé que Billie soit déjà de retour. Mais c’était simplement la Mamma. Il sourit parce que la courroie de son sac s’étant rompue elle avait dû la nouer. Elle fusilla Petrus du regard.

— Vous n’avez pas été surpris par ce type ?

— Non, Billie a très bien joué. Sans me connaître mais parce qu’elle en avait assez de Petrus Lindson. Il avait trop tiré sur la ficelle, trop exigé d’elle. Elle a fini par se révolter.

— Il a parlé ?

— Oui et c’est pire que tout ce que nous envisagions. Ils ont trouvé le moyen de déconsidérer Diana Jellis de façon irréversible. Du moins si nous n’avions pas mis la main sur lui. Mais il va falloir lui annoncer la vérité et celle-ci est moche.

Elle le regardait sans demander de précisions.

— Tout le travail effectué aurait été réduit à néant. Aucun Noir n’aurait pu accorder la moindre confiance à Diana Jellis par la suite. Tout le monde aurait pensé qu’elle avait entrepris ces négociations en fonction de ses problèmes personnels.

— Je comprends, dit-elle. J’ai réfléchi depuis que vous m’avez parlé de Stewe Score et je sais à quoi il a été mêlé à son corps défendant si j’ose dire. C’est écœurant.

— Mais habile. Tuer Jellis c’était en faire une martyre. Ils ne le voulaient pas.

— Pour qui travaille Petrus ?

— Un certain Simon Borney qui utilise certainement un faux nom. Il ignore le but de cette opération, à qui elle profitait.

— À beaucoup de monde non ? Des extrémistes de tous bords que l’influence grandissante de Diana Jellis embarrassait.

Il se dirigea vers le téléphone après avoir donné son revolver à la Mamma. Il trouva aisément le numéro de Diana Jellis et l’appela de suite.

— Qui êtes-vous ? demanda une voix d’homme peu aimable.

— Un collaborateur du sénateur Holden. Vous pouvez vérifier ma

qualité auprès de lui. Appelez ce numéro à Washington et ensuite vous déciderez de ce que vous ferez.

— Pourquoi le ferions-nous ?

— Parce que le travail accompli à ce jour entre lui et Diana Jellis est menacé. Terriblement menacé.

— Bien nous vérifions.

Entre temps Billie revint avec le café et Kovask en porta une tasse à Petrus.

— Vous allez me livrer à eux n'est-ce pas ? Malgré vos promesses ?

— Je n'ai rien promis. J'ai remis à plus tard le coup de fil c'est tout. Je vous connais assez pour répugner à l'idée de vous mettre en liberté. Trop de vies seraient menacées.

La même voix rappela une demi-heure plus tard.

— Bien, nous avons vérifié. Qu'avez-vous à nous dire ?

— Un certain Petrus Lindson vous le dira mieux que moi, répondit Kovask.

Il y eut un court silence à l'autre bout du fil.

— Vous le tenez ?

— Oui. Je suis prêt à vous le remettre à condition que sa vie soit épargnée.

— Nous pouvons accepter difficilement.

— À votre guise mais je ne tiens pas à ce que le sang soit versé inutilement. C'est à prendre ou à laisser mais je vous le répète l'enjeu est considérable et non seulement au point de vue politique. L'avenir même de Diana Jellis est menacé. Son avenir de leader, de femme et de mère.

Ce fut une voix de femme mélodieuse mais légèrement inquiète qui lui répondit.

— Que voulez-vous dire ? Comment savez-vous que Diana Jellis pourrait désirer devenir mère ?

— Bonjour, Diana Jellis, nous allons parler de tout cela si vous le voulez bien. Venez prendre livraison de Petrus Lindson. Vous le trouverez au *Hoom Motel*, pavillon 17. Faites-le dans des conditions les plus discrètes possibles. Vous ne trouverez ici qu'une vieille dame charmante mais énergique. Où puis-je vous rejoindre dans une heure environ, une heure et demie ?

— Pourquoi ne pas venir avec nous ? demanda Diana Jellis.

— J'ai une vérification à faire.

— Très bien. Venez à mon adresse. Vous pourrez traverser le quartier de Watts sans crainte. Toutes les mesures seront prises pour que vous n'ayez pas d'ennuis.

Il raccrocha, se tourna vers Petrus. Ce dernier était effondré.

— J'ai obtenu la vie sauve pour vous. J'espère que vous saurez tirer un meilleur parti de ce sursis. Venez, Billie, je vous raccompagne chez vous. Vous avez besoin de vous reposer.

CHAPITRE XVI

À 5 heures, il se présenta devant l'immeuble de Diana Jellis, une vieille maison en briques sans beauté, noircie par les suies d'une usine : voisine. Deux types fumaient dans le hall du rez-de-chaussée mais ne parurent pas faire attention à lui. Il monta à l'étage et la porte fut ouverte par un Noir de grande taille.

— Mon nom est Mel Santos. Entrez.

C'était l'ami de Diana Jellis, l'homme avec lequel elle vivait depuis des années. La jeune femme arriva peu après. Elle portait un pantalon soyeux qui moulait ses longues jambes et une tunique brodée mais très simple. Elle était si belle, si attirante que le Commander éprouva une émotion fugace. De plus on devinait en elle une force et une volonté qui accroissaient encore son charme.

— Au téléphone, vous avez insinué qu'une sorte de complot se tramait dans l'ombre, dit-elle.

— C'est exact, dit-il. Mais, avant toute chose, où est Petrus ? J'ai quitté le Motel depuis une heure et demie car je devais rencontrer quelqu'un. Il devrait être ici.

— C'est Moron et deux amis qui sont allés le chercher. Il ne risque rien. Ce sont des durs mais ils ont beaucoup d'expérience. Vous pouvez commencer sans lui. Il lui suffira de confirmer ce que vous avez à me dire.

Kovask chercha les yeux en amande de Diana :

— Ce que j'ai à vous dire est terrible et répugnant. Vous allez vous sentir salie, atteinte dans le plus profond de vous-même.

À la longue on remarquait la rondeur de son ventre.

— Mais, ajouta-t-il avec un sourire, rien n'est perdu. N'oubliez pas qu'il y a un espoir de tout arranger.

— Je vous écoute, fit-elle d'une voix grave. Je suis à même d'apprendre le pire.

Elle eut un regard pour Mel Santos qui lui sourit tendrement. Kovask commença son récit par la demande du sénateur Holden, puis le poursuivit par ce qu'ils avaient découvert à Los Angeles. Au fur et à mesure que Kovask parlait et alors que la jeune femme restait impassible, Mel Santos montrait des signes de nervosité.

— Dois-je poursuivre ? demanda Kovask arrivé au moment critique.

— Oui, faites-le, dit Diana avec la même sérénité.

Avec angoisse il fit alors le récit de la journée, parla de Stewe Score, de la façon dont il gagnait sa vie, de Simon Borney et des sœurs Ganaway. Mel Santos paraissait respirer difficilement mais il restait plus calme. La jeune femme encaissait encore mieux le choc. Elle n'eut qu'une petite moue de dégoût lorsqu'il expliqua ce qui s'était passé chez la gynécologue.

Un long silence suivit. Jusqu'à ce que Diana allume une cigarette :

— Très bien. Je sais maintenant ce qui me reste à faire. Vous avez fait un travail exceptionnel, monsieur Kovask, et je vous en remercie. Le sénateur Holden avait raison de se méfier. Comme vous aviez raison de dire que cette épreuve me toucherait dans ce que j'avais de plus cher et de plus intime.

— Un instant, madame, je suis passé chez Ella Ganaway tout à l'heure. C'est ce qui m'a retardé. Nous avons discuté farouchement. Elle mettait en avant le secret professionnel. Tout ce que j'ai pu obtenir c'est que vous acceptiez de lui téléphoner ?

— Non. Je ne pourrai plus lui parler, dit Diana Jellis. Je l'excuse car elle a agi sous la menace mais je ne veux plus la revoir.

— Appelez-la quand même. Elle craignait le pire à cause de sa sœur et de Petrus. Dites-lui que ce dernier est neutralisé. Il est possible qu'elle ait quelque chose à vous révéler.

Diana quitta la pièce et les deux hommes restèrent face à face.

— Ce Score est-il au courant ?

— Non. Il ignore à qui il a eu à faire. Lui aussi était en butte au chantage.

Mel hocha la tête. Kovask le trouvait très digne. Même s'il était blessé dans sa fierté de futur père il n'en laissait rien paraître.

— Pour qui travaille Petrus Lindson ?

— Il prétend l'ignorer et c'est fort possible. Son patron se nomme Simon Borney. Il n'est plus dans la région d'après ce que j'ai compris et Petrus agissait seul.

— Simon Borney ? Oui, on nous avait signalé la présence de personnages douteux dans le quartier. Moron qui assume notre sécurité et surtout celle de Diana avait même fait une enquête mais n'avait rien pu prouver contre le personnage.

La jeune femme revint dans la pièce. Elle ne manifestait aucune

émotion particulière mais Kovask avait pourtant l'impression que ses yeux brillaient comme si elle avait pleuré brièvement.

— J'ai eu Ella au bout du fil. Vous avez bien fait de m'encourager à l'appeler. Ce qu'elle avait à me dire me concernait seule et elle ne pouvait le faire qu'une fois certaine que sa sœur et ses neveux n'étaient plus en danger.

Elle baissa les paupières :

— Ella est une fille formidable. Je regrette d'avoir douté d'elle durant quelques secondes.

Prévenue assez longtemps à l'avance par ce Borney elle avait eu le temps d'y réfléchir et elle a réussi à permuter habilement le matériel nécessaire. Je ne veux pas entrer dans des détails trop précis mais jamais elle ne m'a inoculé de la semence de Stewe Score.

— Elle courait un grand risque, remarqua Kovask.

— C'est ce qu'elle m'a expliqué. Elle avait prévu de quitter la ville à l'automne avec Billie et les gosses et de disparaître. C'est une femme exceptionnelle.

Une sonnerie lointaine se fit entendre et Mel Santos se leva pour répondre.

— Je vais partir, dit Kovask, mais auparavant j'ai quelques petits détails à préciser. Tout d'abord au sujet de Petrus Lindson...

— Nous le forcerons à quitter les U.S.A. En le prévenant qu'il risque sa vie s'il y revient.

À ce moment-là Mel Santos revint le visage contracté, le regard fixé sur Kovask.

— Il est arrivé un pépin, dit-il.

Kovask leva les yeux vers lui :

— De quel genre ?

— Petrus a voulu fausser compagnie à Moron et ce dernier l'a abattu. Non loin d'ici dans un terrain vague.

— Je vois, dit Kovask.

— Moron est un garçon pourtant très froid, très maître de lui.

— Je n'en doute pas. D'ailleurs je voulais vous demander, monsieur Santos, et à vous madame Jellis, si vous lui aviez confié que vous attendiez un heureux événement.

Ils se regardèrent interloqués :

— Mais bien sûr.

— Vous ne l'aviez confié qu'à lui ?

— Pour l'instant oui. C'est notre ami. D'ailleurs il couche et prend ses repas avec nous. Il n'ignore rien de nos activités.

— De vos rencontres avec le sénateur Holden ?

— Également. Il était au courant.

— Il approuvait ?

— Il n'a jamais manifesté sa réprobation ni son enthousiasme. Mais qu'avez-vous contre Moron, monsieur Kovask ?

— Vous devez me prendre pour un maniaque de la méfiance et croire que mon ancien métier m'a déformé. C'est vrai en partie. Mais il se passe une chose qui me gêne énormément. Moron doit venir ici ?

— Oui. Le temps de s'occuper du corps de Petrus Lindson.

— Je ne regrette pas qu'il soit mort. Il aurait pu rester dangereux pour des tas de gens. Mais j'en reviens à ma préoccupation. Voyez-vous il se trouve qu'Ella Ganaway n'a jamais révélé à personne que vous attendiez un enfant. Pas même à sa sœur. Jamais Simon Borney ni Petrus Lindson ne se sont inquiétés du résultat de leur ignoble action. Comment dans ces conditions savaient-ils que vous étiez enceinte ? Après tout l'opération aurait pu échouer ? La preuve ! Elle a réussi à les tromper. Le hasard a voulu que vous soyez enceinte mais seul Moron le savait.

— Êtes-vous sûr de ce que vous avancez ?

— Absolument, dit Kovask en se levant. C'est un cadeau que je vous fais. Peut-être est-il empoisonné mais ce sont vos affaires et elles ne me regardent pas. Je ne connais pas ce Moron et je ne désire pas le rencontrer. Vous avez certainement des choses à vous dire et je ne veux pas être indiscret. Si vous ne me croyez pas, téléphonez à Ella Ganaway. Après tout vous n'êtes pas obligés de croire en la parole d'un Blanc, ce qui serait tout à fait justifié.

Il s'inclina, se dirigea vers la porte, les laissant statufiés. Il comprenait leur désenchantement.

CHAPITRE XVII

Le sénateur Holden leva son verre de Champagne en direction de la Mamma :

— À votre santé, Mrs. Pepini, vous avez fait du bon travail dans cette histoire et j'en suis très satisfait.

— C'est exact, ajouta Kovask. Grâce à elle j'ai pu ramasser tous les éléments du puzzle.

— Brrr..., nous l'avons échappé belle. Essayez d'imaginer le scandale et l'éclat de rire lorsque Diana Jellis aurait mis un enfant métis au monde. Ou même complètement blanc. Cela peut arriver.

— Comme il aurait pu être tout noir, dit la Mamma. C'est également possible.

— D'après la génétique il aurait pu naître très, très clair, précisa Kovask. Vous faites des progrès dans la négociation, sénateur ?

— Oui, mais il faut discuter âprement. C'est une femme qui ne s'en laisse pas conter. Mais je constitue un bon dossier et nous saurons mettre le gouvernement au pied du mur en attendant qu'un autre président soit enfin nommé.

Kovask but un peu de Champagne. Ils se trouvaient à New York au restaurant français du *Rockefeller Center*. De passage à New York, le sénateur leur avait donné rendez-vous pour arroser la réussite de leur mission.

— Moron a donc liquidé Petrus dans un moment de panique, demanda Kovask. Je ne me suis pas occupé de l'affaire et celle-ci est ignorée de la presse et du grand public.

— Heureusement. Moron appartenait au parti communiste américain qui voyait d'un très mauvais œil une grande partie de sa clientèle lui échapper. Ils avaient, au début, misé sur Diana Jellis mais celle-ci s'était écartée de l'orthodoxie communiste façon Moscou pour montrer quelques sympathies envers Pékin. Depuis le début de sa progression politique Moron, lui, avait été affecté pour la surveiller. Sous prétexte de lui servir de gorille il l'espionnait et elle ne s'en doutait nullement. Mais nous avons découvert qui était Simon Borney. En réalité il se nomme Simon Moron. Il est un cousin de l'autre.

— Savez-vous ce qu'il est devenu ?

Le sénateur qui découpait son filet en croûte avec délectation secoua la tête :

— Non et nous n'en entendrons certainement plus jamais parler. Comme de Petrus Lindson.

— Quelle sera la réaction du P.C. américain ?

— Oh ! ils encaisseront le coup sans se plaindre. Toute l'opération avait été montée en grand secret. Il ne fallait surtout pas liquider Diana Jellis mais la rendre suspecte aux yeux de tous. On aurait pensé qu'elle avait un amant blanc et que c'était sous son influence qu'elle désirait traiter avec moi.

Il enfourna une portion énorme, commença à mastiquer avec vigueur. La Mamma en faisant autant, son appétit n'était jamais pris en défaut. Son grand sac de cuir pendait à côté d'elle, la courroie ayant été remplacée.

— Cette fille, Ella Ganaway, a eu beaucoup de courage, dit ensuite le sénateur, mais à sa place je me méfiera. Certains doivent avoir la rancune solide.

— Diana Jellis la fera protéger. Elles sont très amies, dit Kovask. Mais comment allez-vous faire aboutir vos projets ?

Holden cligna de l'œil :

— Je vous l'ai dit, en échange de quelques broutilles. Il n'y a pas que des Petrus Lindson qui sachent faire chanter les gens. Moi aussi je suis doué pour ce genre de sport. Voilà qui est écœurant, dit la Mamma.

— Quoi ? Un filet en croûte aussi somptueux ?

— Non. Votre politique. Enfin la façon dont elle est faite dans ce pays.

— C'est aussi la vôtre, murmura Holden, et si vous voulez que tout se fasse plus honnêtement, avec plus de justice et de dignité, tâchez de voter dans ce sens-là.

FIN

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Foucault

126, av. de Fontainebleau

94270 – LE KREMLIN-BICÊTRE

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1975

Imprimé en France